

Lettres de Julia
ou
Lumière de l'Au-delà

*Messages de la Vie au-delà de la tombe
reçus par l'écriture automatique et émanant d'un Esprit de
l'Invisible*

par W. T. STEAD

*Traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER
président fondateur de la société d'études psychique de Nice*

PREFACE

Julia et Hélène, deux Américaines à la fleur de l'âge, étaient unies par les liens d'une amitié si étroite qu'il semblait que la mort même n'eût pu les séparer. Toutes deux étaient des chrétiennes sincères, s'occupant plus à faire de bonnes œuvres pour les vivants, que de se livrer à des spéculations sur l'autre monde.

Pourtant, parfois quand la pensée de la mort venait jeter un peu d'ombre sur leur vie active, elles se firent mutuellement le serment solennel que celle qui mourrait la première viendrait, si cela est possible, se manifester à l'autre qui survivrait. L'apparition visible de la présence du mort viendrait ainsi bannir tout doute et convaincre le survivant de la continuité ininterrompue de la vie, ainsi que de l'amour au delà du tombeau.

Les années s'écoulèrent. Julia mourut. Le coup de ce malheur se fit vivement sentir chez tous ses amis, mais sur personne aussi cruellement que sur Hélène. Toute la joie de sa vie semblait s'être évanouie dans l'ombre de la mort. Pendant plusieurs mois, il lui semblait qu'elle ne pourrait plus supporter l'existence sans son amie. Mais, une nuit, la promesse se réalisa.

Hélène fut brusquement réveillée dans la maison où elle demeurait avec ses parents. Bien que l'obscurité fût complète, sa chambre était pleine de lumière ; et auprès de son lit, elle vit Julia vêtue comme elle était de son vivant et rayonnante de vie, de paix et de joie. Elle était restée fidèle à sa promesse. Elle se tenait debout près d'elle pendant quelques moments, souriante mais silencieuse.

Hélène était trop saisie d'effroi pour pouvoir parler.

La réalisation subite et certaine du désir de son cœur semblait lui avoir enlevé toutes ses facultés, excepté celle d'une indicible joie.

Et puis, lentement et d'une manière presque imperceptible, l'apparition disparut et Hélène se trouva de nouveau seule.

Quelques mois après, Hélène vint en Angleterre et Julia y renouvela sa promesse et lui apparut une seconde fois. Le hasard voulut que je fusse l'hôte des personnes où Hélène était venue en visite, et comme je m'intéressais beaucoup aux questions de cette nature et que j'avais connu Julia, Hélène me raconta l'histoire de ces deux apparitions. Après m'avoir décrit de quelle manière Julia s'était montrée, la première fois, elle ajouta : « Je l'ai vue de nouveau l'autre nuit, ici dans ma chambre ; et les deux fois pareillement ; je dormais et ayant été réveillée subitement, je la vis debout, à côté de mon lit. Puis elle disparut et je ne vis plus que la lumière à l'endroit où elle s'était tenue debout. La première fois, je pensais que cela pouvait avoir été l'effet d'une hallucination, comme sa mort était récente et que je m'étais tant chagrinée ; mais l'autre nuit, il n'y avait pas à s'y tromper. Je la vis très distinctement. Je savais que c'était Julia et qu'elle était revenue comme elle l'avait promis ; mais je ne pouvais pas l'entendre parler, et je ne pouvais douter qu'elle ne fût revenue m'apporter un message ; et cependant je ne pouvais pas entendre ce qu'elle avait à me dire. »

Comme j'avais à cette époque — à ma grande surprise — senti se développer en moi le don imprévu jusqu'alors de l'écriture automatique, je proposai à Julia, dans le cas où elle y consentirait et en serait capable, de se servir de ma main comme de la sienne, pour écrire par ce moyen tels messages qu'il lui plairait.

« L'écriture automatique est celle qui est écrite par la main d'une personne qui n'est pas sous le contrôle de son esprit conscient. La main semble écrire d'elle-même, alors que la personne n'a aucune connaissance de ce qu'elle écrit. C'est une forme de médiumnité très commune et très simple, qui ne fait aucun tort aux facultés du médium ni ne met sa personnalité sous le contrôle d'aucun autre esprit.

« Cette manière d'écrire peut provenir de son esprit subconscient, ou elle peut être attribuée à l'action directe d'esprits indépendants, mais invisibles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'émane pas de l'esprit conscient de celui qui écrit, qui reçoit souvent des messages contenant des renseignements sur des événements passés dont il n'a jamais entendu parler ; et d'autres fois, des prédictions tout à fait vraies,

concernant des événements qui ne sont pas encore arrivés. »

Ce fut de cette manière que je commençai à recevoir les communications dont un petit nombre sont réunies dans ce petit volume. Toutes les « lettres de Julia » ont été reçues par moi-même et par ce moyen. Étant seul, assis et l'esprit tranquille, je mis consciencieusement ma main droite, dans laquelle je tenais ma plume comme d'habitude, à la disposition de Julia et j'observai avec un intérêt vif et sceptique ce qu'elle écrivait. La plus grande partie de la première série des lettres fut écrite comme étant des lettres de Julia à Hélène. Elles furent écrites comme d'une amie à une autre, commençant et finissant juste comme si celle qui écrivait était encore vivante, au lieu d'avoir à compter sur moi. La seconde série fut écrite pour être publiée à des intervalles irréguliers. La première série est réellement un ensemble d'extraits de lettres écrites chaque semaine, pendant à peu près six mois, avec quelques observations y intercalées qui me furent faites au moment où j'écrivais. La seconde série est composée des communications écrites, ayant été imprimées aux dates données dans le texte. Le lecteur sera peut-être contrarié de l'interruption continuelle de la narration par les objections, y interposées et les questions imprimées. Mais en y réfléchissant, il conviendra probablement que la reproduction des « Lettres », juste comme elles furent reçues, au moment même où les pensées jaillirent de l'esprit conscient de l'écrivain, dont la main était l'agent inconscient de leur transmission, était nécessaire ; ne fût-ce que pour montrer combien c'était contraire à la vérité d'affirmer que les lettres de Julia étaient l'expression de mon esprit conscient. Il n'est pas nécessaire que j'entre dans des détails circonstanciés, pour montrer l'évidence qui m'a conduit à la conclusion que « les lettres de Julia » sont réellement ce qu'elles prétendent être, les communications de l'esprit désincarné de quelqu'un qui fut mon amie durant sa vie terrestre ; mais dont l'amitié a été plus étroite et plus réelle, depuis qu'elle nous a été enlevée, il y a six ans.

L'évidence peut en être donnée sommairement comme suit :

1. Le commencement des communications tel qu'il a été décrit plus haut ;
2. Une preuve donnée dans le premier message d'un affectueux « sobriquet » qu'elle donna sur son lit de mort, qui était connu de son amie mais que j'ignorais.
3. La description minutieuse d'un incident qui avait eu lieu en 1885 ou à peu près, dont je n'avais jamais entendu parler et qu'Hélène elle-même avait totalement oublié, jusqu'au moment où sa mémoire fut éveillée par les détails de lieu et de temps, dont je n'avais absolument aucune connaissance.
4. Les noms, prénoms et surnoms écrits de ma main, qui m'étaient tout à fait inconnus et qui étaient ceux de ses amis dans son pays natal.
5. Le vif et affectionné intérêt personnel témoigné par celui qui se servait de ma main, pour des personnes et des faits où mon intérêt à moi n'était en aucune manière aussi profond que celui de Julia.
6. L'idiosyncrasie personnelle fortement marquée et invariable de celle qui a écrit ces « Lettres », qui ne proviennent certainement pas de moi est, et je n'en doute pas, sous beaucoup de rapports très supérieure à la mienne.

En plus de ces évidences de faits, il y avait l'évidence de personnes psychiques douées du pouvoir de voir les formes spirituelles qui nous entouraient tous. Pour ceux qui nient que de telles formes existent, ou peuvent être vues de tous, cette évidence importe peu. Cependant, l'incrédulité dogmatique de ces sceptiques serait ébranlée si, après m'avoir accompagné près de divers clairvoyants, qui ne me connaissaient ni de nom, ni de figure, ils constataient que chacun et tous ceux de ces psychiques doués de cette faculté de la vision, décrivaient, parmi un grand nombre d'autres, la forme facile à reconnaître de Julia. Ceux qui savent que certaines personnes ont ce don de clairvoyance, comprendront la raison plausible que j'ai acquise de la réalité objective de sa présence, quand j'aurais mentionné les faits suivants.

1° Que des étrangers qui ne savent absolument rien de sa vie, l'ont dépeinte se tenant debout, quand j'écrivais automatiquement.

2° Que plusieurs d'entre eux n'en ont pas seulement fait la description, mais ont donné son nom.

3° Que quelqu'un d'ici et une autre personne de son pays natal a donné aussi son « surnom », que je me suis abstenu de publier, et que je me suis aussi efforcé en vain de communiquer par télépathie à l'esprit d'autres médiums.

4° Que dans un certain cas, le « voyant » prit hors d'un paquet de vingt portraits, celui de Julia qui ne portait aucun signe particulier pour le distinguer, et l'identifia comme étant « la dame qui écrit avec moi ».

5° Que dans un autre cas, le « voyant » a donné des détails, en décrivant des faits que je croyais et affirmais être erronés ; mais qui, d'après les renseignements fournis par ses amis les plus intimes, furent reconnus être corrects ; et

6° Que, après que des arrangements furent faits, Julia a rempli ses engagements avec des « voyants » qui étaient très éloignés de moi.

En dehors de ces raisons, pour croire que l'esprit qui s'est servi de ma main, quand « les Lettres de Julia » ont été écrites, n'était pas le mien, mais un esprit supérieur indépendant de ma conscience cérébrale, c'est le fait qu'en plusieurs occasions elle m'a prédit, avec autant de persistance que de vérité, des événements qui n'eurent lieu qu'après plusieurs mois, et que je lui dis, sans détours, que je ne croyais pas pouvoir arriver.

Conséquemment, je ne puis m'empêcher de déclarer que ces communications sont bien ce qu'elles prétendent être — les vraies lettres de la vraie Julia — qui n'est pas morte, mais partie avant nous. Je sais qu'après cinq années de correspondance presque journalière avec elle, d'écriture automatique, je suis en conversation avec un esprit aussi éclairé que le mien, une personnalité aussi distinctement définie et une amie aussi sincère et tendre que j'aie jamais connue.

Quant à ceux qui se moquent de la possibilité d'un tel phénomène, je leur demanderai simplement d'admettre que, dans ce cas, leur théorie de fraude intentionnelle doit être écartée, quant au médium, par le fait que ces messages ont été écrits de ma propre main droite, sans qu'il y eût aucune autre personne présente. Celui qui sait quelle prévention existe à ce sujet ne niera pas que je n'ai aucun intérêt personnel à me prévaloir du nom si impopulaire et si ridiculisé de croyant à la réalité de telles communications. J'ai coopéré à ces faits, de différentes manières, à la fois privées et publiques et avec un désavantage sérieux ; je sais très bien que le contenu de cette préface me causera pendant des années des ennuis, et discréditera tout ce que je ferai ou dirai. C'est malheureux, sans doute, mais cela ne peut pas être mis en balance, comparé à l'importance du témoignage que j'apporte, en affirmant que ces messages ont été écrits de ma main.

Je conclus, et je dis que quoique la source de ces messages soit naturellement une chose de la plus grande importance, en ce qu'ils servent de témoignage à des choses qui ne sont pas à la portée de la connaissance de l'homme, la valeur intrinsèque des trois quarts des « Lettres de Julia » ne reposent pas plus sur des théories quant à leur origine, que le mérite des œuvres de Shakespeare ne repose sur des théories quant à leur auteur. J'admets, si vous le voulez, que les Lettres aient été simplement écrites par mon « Ego subconscient » cela n'infirmerait en rien la vérité, ni ne diminuerait la force de l'éloquent et émouvant plaidoyer en faveur d'une vie supérieure. Je désirerais beaucoup que mon « Ego » conscient pût écrire aussi bien.

W. T. STEAD.

PREMIÈRE SERIE

A son amie

1° En passant le seuil

Quand je vous ai quittée, ma chérie, vous pensiez que j'étais partie pour toujours, ou du moins jusqu'au jour où vous-même vous franchiriez le seuil.

Mais je n'ai jamais été si près de vous que lorsque j'étais, ce que vous nommez « morte ».

Comment vous sentiez-vous après votre mort ? — Je me trouvai débarrassée de mon corps ; c'était une sensation nouvelle, si étrange. J'étais debout tout près du lit sur lequel était couché mon corps.

Comment elle se sentait en mourant. — Je voyais tout ce qui était dans la chambre comme avant de fermer les yeux. Je ne sentais aucun mal en mourant, j'éprouvais seulement un grand calme et une grande paix. Puis, je m'éveillai et j'étais debout, hors de mon ancien corps dans la chambre. Il ne s'y trouvait d'abord personne que moi-même et mon ancien corps. Je m'étonnai tout d'abord de me sentir si bien. Puis, je vis que j'étais dans l'autre monde.

J'attendis quelques instants ; puis la porte s'ouvrit et Mme H... entra. Elle était fort triste ; elle parla à mon pauvre corps comme si c'était à moi-même. J'étais debout et la regardai ; mais toutes ses pensées étaient fixées sur le pauvre vieux corps que j'avais abandonné, cela me parut si absurde que je ne pus m'empêcher de rire. Tout d'abord, je n'essayais pas de parler j'attendis pour voir ce qui arriverait.

Un ange et sa mission. — Et puis, je sentis comme si une grande onde chaude de lumière était entrée dans la chambre, et je vis un ange. Elle, car elle avait d'abord l'apparence d'une femme, vint à moi et me dit : « Je suis envoyée pour vous enseigner les lois de la nouvelle vie. »

Et comme je regardai, elle me toucha légèrement et me dit : « Nous devons partir. »

Alors je quittai la chambre et mon pauvre vieux corps et je sortis. Cela me parut si étrange ; les rues étaient pleines d'esprits. Je pouvais les voir, comme nous passions ; ils semblaient être justes comme nous-mêmes. Mon ange avait des ailes ; elles étaient fort belles. Elle était entièrement vêtue de blanc.

Nous allâmes d'abord par les rues, puis nous passâmes à travers l'air, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la place où nous rencontrâmes des amis qui étaient morts avant moi.

Réunion et séparation. — Il y avait là M. M..., et M. M... et Éthel A..., et plusieurs autres. Ils m'entretenaient beaucoup du monde des esprits. Ils me dirent que je devais apprendre ses lois et tâcher d'être aussi utile que possible. L'ange qui était avec moi tout le temps m'aidait à me faire comprendre.

Les esprits-amis avaient une vie fort semblable à celle qu'ils menaient ici ; ils vivaient et s'aimaient entre eux, et bien qu'ils n'eussent pas à travailler pour gagner leur pain quotidien, ils avaient cependant beaucoup à faire.

Retour auprès des amis. — Alors je commençai à être triste à cause de vous et je voulus retourner ; l'ange me fit rapidement traverser l'air jusqu'à l'endroit d'où je venais, quand j'entraï dans la chambre mortuaire, j'y vis mon corps. Il n'avait plus maintenant d'intérêt pour moi ; mais j'étais si peinée de voir que vous pleuriez tant tous sur mon corps usé, et je désirais vous parler. Je vous voyais, ma chérie, toute baignée de larmes et j'étais si triste de ne pouvoir vous égayer. Je désirais ardemment vous parler et vous dire que j'étais près de vous, mais je ne pouvais vous faire comprendre.

Le voile non enlevé encore. — J'essayais, mais vous ne prêtiez aucune attention. Je dis à l'ange : « Sera-ce toujours ainsi ? » Elle répondit : « Attendez ! Le temps viendra où vous pourrez lui parler ; mais à présent, elle ne peut ni vous entendre, ni vous comprendre. »

La voix de l'infini. — Après quoi, on me rappela. Je me trouvais alors dans un immense paysage où je n'avais jamais été auparavant. J'étais seule, c'est-à-dire que je ne voyais personne. Mais on n'est jamais vraiment seul. Nous vivons toujours dans la présence de Dieu. Mais je ne voyais personne. Puis,

j'entendis une voix. Je ne distinguai pas d'où elle venait, ni qui parlait. J'entendis seulement ces mots : « Julia, Celui qui t'a sauvée aimerait à parler avec toi. » J'écoutai, mais aucune autre parole ne fut prononcée.

Le « rayonnant » de flamme. — Puis je dis : « Qui est-ce qui parle ? » Et aussitôt apparut une lueur éclatante réellement comme du feu, quoique sous forme humaine. J'étais effrayée. Alors il parla et dit : « Ne crains rien, c'est moi qui suis désigné pour t'enseigner les choses secrètes de Dieu. » Puis je vis que la lueur qui semblait être du feu n'était qu'une lueur, qui émane de l'amour rayonnant des Immortels.

Voici votre Sauveur ! — Puis le « Rayonnant de flamme » me dit : « Julia voici votre Sauveur ! » Et comme je regardai, je Le vis. Il était assis sur un siège tout près de moi et Il dit : « Bien-aimée, dans la Maison de mon Père, il y a plusieurs demeures ; me voici, moi que tu as aimé si longtemps. J'ai préparé une place pour toi. » Et je dis : « Où, ô mon Dieu ? » Il souriait, et dans l'éclat de ce sourire, je vis tout le paysage changer, comme les Alpes qui changent au coucher du soleil et que j'observai si souvent des fenêtres de mon hôtel à Lucerne. Alors je vis que je n'étais pas seule, mais tout autour et au-dessus, il y avait de jolies et d'aimantes figures ; quelques-unes d'entre elles que j'avais connues, d'autres dont j'avais entendu parler, tandis qu'il y en avait aussi d'étrangères. Mais tous étaient amis, et l'air était rempli d'amour. Et Lui, mon Dieu et mon Sauveur était au milieu de tous. Il était comme un Homme parmi les hommes. Il était plein de cette grande et admirable douceur que vous avez remarquée si souvent dans certains tableaux qui ont été peints par l'Italien Fra Angelico : Il avait un air d'affection vive qui était comme le vrai souffle de vie pour mon âme.

Le ciel défini. — Il est avec nous toujours. C'est le ciel d'être avec Lui. Vous ne pouvez comprendre combien la conscience d'être dans sa présence rend l'atmosphère de ce monde si différente de celle que vous avez. Il y a beaucoup de choses que je voudrais pouvoir vous écrire, mais je ne puis pas car vous ne les comprendriez pas. Je puis dire seulement qu'il est plus que nous ne nous le figurons. Il est la Source et le Dispensateur de tous les beaux dons. Tout ce que nous savons de ce qui est bon, doux, pur, noble et aimable n'est que le faible reflet de l'immensité de sa Gloire.

L'amour de Jésus. — Et Il nous aime d'un amour si tendre ! Oh, Hélène, Hélène, nous nous aimions autrefois d'un amour qui nous semblait trop profond et trop intense, mais même à son plus haut degré de force, ce n'était que le pâle reflet de l'amour qu'il a pour nous et qui est si grand, si merveilleux, si admirable qu'il est au-dessus de toute puissance de l'esprit de l'homme de le décrire. Son nom est Amour, c'est ce qu'il est, Amour, Amour, Amour ! Je ne puis pas vous dire tout ; vous ne pourriez pas me comprendre. Mais je suis dans un état de félicité telle qu'on ne peut se le figurer sur terre. Je suis avec mes amis qui m'ont précédée.

Personne n'a l'air âgé. Nous sommes jeunes comme d'une immortelle jeunesse. Nous pouvons, quand cela nous plaît, reprendre notre ancien corps ou son contraire spirituel, comme nous pouvons revêtir nos anciens vêtements dans le but d'identification ; mais ici notre corps spirituel est jeune et beau. Il y a une ressemblance entre ce que nous sommes et ce que nous fûmes. On pourrait reconnaître le neuf par sa ressemblance avec le vieux, mais c'est très différent.

L'âme désincarnée prend vite le vêtement neuf, l'apparence de la jeunesse, dont tout déchet a été enlevé.

La vie de l'Au-delà. — J'éprouve une grande difficulté à expliquer comment nous vivons et comment nous passons notre temps. Nous ne nous tourmentons jamais et nous n'avons pas besoin de dormir comme nous le faisons sur terre ; de même, nous n'avons besoin ni de manger ni de boire ; ces choses étaient nécessaires pour le corps matériel ; ici nous n'en avons pas besoin. Je pense que nous pouvons mieux vous faire comprendre ce que nous éprouvons, en vous demandant de vous rappeler ces moments d'extase, quand dans la lumière du coucher ou du lever du soleil, vous regardez, au loin, heureux et content, le paysage sur lequel les rayons du soleil ont répandu leur beauté magique. Là est la paix ; là est la vie ; là est la beauté par dessus tout, là est l'amour. De la beauté, de la joie, de l'amour partout. L'amour, l'amour, c'est le secret du ciel ! Dieu est Amour et quand on est pénétré de l'amour, on se trouve en Dieu.

Comment le mal nous paraît. — Vous me demandez ce que nous éprouvons pour les fautes et les

chagrins du monde. Nous répondons que nous les voyons et que nous cherchons à les dissiper. Mais cela ne nous tourmente pas, comme cela avait coutume de le faire, car nous voyons l'autre côté. Nous ne pouvons pas douter de l'amour de Dieu. Nous vivons en Lui. C'est la plus grande chose et la seule vraie. Les fautes et les peines de la vie terrestre ne sont que des ombres qui disparaîtront. Mais elles n'existent pas seulement sur la surface terrestre ; il y a des fautes et des peines aussi de ce côté.

L'enfer et la joie du Ciel. — L'Enfer est de ce côté aussi bien que le Ciel, mais c'est la joie du Ciel de vider toujours l'Enfer. Nous apprenons toujours à sauver par l'amour, et à racheter par le sacrifice. Nous devons faire des sacrifices, autrement, il n'y a point de salut. Tout le secret du Christ n'est-il pas là ?

2° Les surprises de la nouvelle vie

Tandis que ma main écrivait une lettre à Hélène, je pensais : « Je serais désireux de savoir si la nouvelle vie a beaucoup étonné Julia. » Aussitôt elle écrivit : « Oui, je n'étais pas préparée à trouver une telle similitude de la vie, des deux côtés. »

L'âme après la mort. — Quand l'âme quitte le corps, elle reste exactement la même que lorsqu'elle était dans le corps ; l'âme qui est le seul vrai « Ego » et qui se sert de l'intelligence et du corps comme d'instruments, n'a plus longtemps besoin du corps. Mais elle conserve l'intelligence, les connaissances, l'expérience, la même manière de penser ; les penchants restent exactement comme ils étaient. Seulement, il arrive souvent que la désagrégation graduelle de l'enveloppe de chair obscurcit et affaiblit dans une certaine mesure le réel « Ego » qui est devenu libre par la mort. La chose la plus extraordinaire qui soit venue à ma connaissance quand j'ai passé dans l'au-delà, c'était la différence qui existe entre l'homme visible et le réel « Ego ».

Comment nous sommes jugés. — La maxime qui dit « ne jugez pas », a ici une signification toute autre, car le réel « Ego » est formé, même plus par l'emploi qu'il fait de l'esprit que par celui qu'il fait du corps. Il y a ici des hommes qui paraissent être vils et ignobles aux yeux de leurs semblables, qui sont bien, bien, bien supérieurs ; même en pureté et en sainteté, à des hommes qui, durant leur vie, avaient un air d'apparente bonté, tandis que leur esprit s'avilissait dans la méchanceté. C'est l'esprit qui fait le caractère. C'est l'esprit qui est bien plus actif, plus puissant que le corps, lequel n'est après tout qu'un pauvre instrument.

Par suite, les pensées et les intentions du cœur, les suggestions de l'esprit, ce sont là les choses pour lesquelles nous sommes jugés ; car ce sont elles qui forment et créent pour ainsi dire, le vrai caractère de l'« Ego » conscient, qui devient visible après la séparation du corps.

Le pouvoir de la pensée. — La pensée a une réalité beaucoup plus grande que vous ne le pensez. Le rêveur n'est pas aussi oisif que vous vous le figurez. L'influence de sa spéculation idéaliste peut bien ne pas le faire travailler, mais elle peut être ressentie imperceptiblement par des esprits plus pratiques. Et ainsi, de la même manière, l'homme qui, dans le plus profond de son cœur s'adonne au mal et à des pensées impures, est capable d'engendrer des forces dont les mauvaises influences remuent les passions et ruinent la vie, peut-être même celle de ses propres enfants, lesquels probablement n'ont jamais su que leur père ait pu avoir une pensée coupable.

Les pensées sont les intentions du cœur. — Il s'ensuit que de ce côté, les choses paraissent si bouleversées. Les premiers sont les derniers, les derniers les premiers. Je vois des condamnés, des assassins et des adultériens qui ont exercé leur méchanceté dans la sphère matérielle et qui pèsent beaucoup plus dans la balance pour la pureté et la sainteté, que ceux qui n'ont jamais commis de crime, mais dont l'esprit était, pour ainsi dire, le foyer et le centre de production de pensées qui sont les semences des crimes chez les autres. Je ne veux pas dire par là qu'il vaut mieux commettre des crimes que de les penser.

Seulement que l'acte ne doit pas toujours être pris pour une preuve de méchanceté de cœur. Les fautes d'impulsion, les crimes perpétrés dans un accès de passion, font moins de mal à l'âme et font moins de mal que les pensées mauvaises, dans lesquelles on s'est complu si longtemps d'avance et qui finissent par empoisonner l'âme entière.

Quand l'âme s'est dépouillée de son corps, la condition réelle de notre état est visible. C'est alors, pour la première fois, que nous sommes vus tels que nous sommes réellement ou plutôt comme nous avons pensé. La révélation est saisissante, et même maintenant, je ne commence que d'une manière confuse à m'y accoutumer.

Le néant des choses. — Et puis, il y a une autre chose qui ne m'a pas peu surprise, ce fut ou c'est la découverte du néant des choses. Je veux dire par là, l'entière futilité de la plupart des choses qui semblent sur terre être les choses les plus importantes.

Par exemple, l'argent, le rang, la position, le mérite, la considération, et toutes les choses que nous estimons le plus sur terre, sont simplement sans valeur. Elles n'existent pas plus que le brouillard d'hiver ou le temps de l'année dernière. Elles ont eu sans doute de l'influence pendant un certain temps, mais elles ne durent pas ; elles passent comme les nuages, et ne sont plus visibles.

Un appel pour du secours. — Je désire vous demander si vous ne pouvez pas m'aider dans une affaire à laquelle je m'intéresse beaucoup. Je désire depuis longtemps trouver un endroit, où ceux qui sont dans l'au-delà pourraient communiquer avec leurs bien-aimés d'ici-bas. Le monde est à présent plein d'esprits qui sont anxieux de parler à ceux dont ils ont été séparés ; tout comme je désire parler à vous, mais sans trouver une main capable d'écrire.

C'est un étrange spectacle. Des âmes pleines d'angoisse pour les morts, de votre côté ; et du nôtre, des âmes pleines de tristesse parce qu'elles ne peuvent pas communiquer avec ceux qu'elles aiment. Que pourrait-on faire pour mettre ensemble ces personnes tristes, accablées de chagrin ? Pour le faire, il faut quelque chose que nous ne pouvons pas fournir. Vous devez nous aider. Mais comment ? Ce n'est pas impossible. Et quand ce sera fait, « la mort aura perdu son aiguillon et le tombeau sa victoire ». L'apôtre pensait que cela était fait. Mais la tombe n'a pas été si aisément vaincue et la mort garde son dard. Qui peut nous consoler de la perte de nos bien-aimés ? Seulement ceux qui peuvent nous montrer qu'ils ne sont pas perdus, mais qu'ils sont avec nous plus que jamais. Ne savez-vous pas que j'ai été beaucoup plus avec Hélène, depuis que je me suis désincarnée, que je n'avais coutume de l'être ? Mais, je reste avec elle d'une manière si intime que je n'aurais pu le faire avant. Je n'ai jamais été plus avec elle que je ne l'ai été depuis que je suis venue de ce côté. Mais elle ne l'aurait pas su et vous n'auriez pas entendu parler de moi du tout, si ce n'avait été le fait de votre rencontre.

Nécessité d'un bureau de communication. — Ce qui est nécessaire, c'est un bureau de communication entre les deux mondes. Ne pourriez-vous pas établir une sorte de bureau avec un ou plusieurs médiums dignes de confiance ? Ne serait-ce que pour permettre, même une fois, à ceux qui sont dans le chagrin sur terre de voir, que leurs soi-disant morts sont plus près que jamais auparavant ; cela aiderait à sécher plus d'une larme et à apaiser plus d'une douleur. Je pense que vous pourriez compter sur l'active coopération de tous de notre côté.

Nous sommes ici pleins de joie dans l'espoir que cela viendra se réaliser. Pensez combien nous devons être chagrinés de voir tant d'êtres que nous aimons s'affliger sans espoir, quand ceux pour qui ils s'affligent s'efforcent en vain par tous les moyens de se rendre conscients de leur présence. Plusieurs même sont torturés par l'agonie et se figurent que leurs bien-aimés sont perdus en enfer ; quand en réalité ils sont dans les bras de Dieu qui embrasse tout de son amour ! Ma chère Hélène, je t'en prie parles-en avec Minerve et vois ce qui peut être fait. C'est la plus importante chose à faire, car elle apporte avec elle la trompette de l'archange, qui vient annoncer que ceux qui étaient dans leurs tombeaux s'éveilleront et marcheront de nouveau parmi les hommes.

Un retour à la vie spirituelle. — Je fus d'abord étonnée d'apprendre quelle importance les esprits attachent aux communications qu'on leur permet d'avoir avec ceux qui sont sur terre.

Je puis, en effet, facilement comprendre, car je le sens moi-même, le désir ardent qu'il y a à parler à ceux que vous aimiez et que vous aimez ; mais c'est beaucoup plus que cela. Ce qu'ils me disent de tous côtés, et surtout mes chers guides, c'est que le temps est venu où il y aura un grand réveil spirituel parmi les nations, et que l'agence qui est appelée à le faire naître est l'immédiate et concluante démonstration, pour chaque cas individuel qui le cherche, de la réalité de l'esprit, de la permanence de l'âme et de l'immanence du Divin. Je dis : « Mais comment puis-je aider ? »

Elle écrivit : « Vous êtes un bon médium écrivain. Si vous vouliez permettre à un des esprits qui sont de ce côté et dont les parents ou amis désirent entendre parler de se servir de votre main, vous pourriez avoir presque une entière confiance dans l'esprit qui se sert de votre main. En tout cas, je pourrais toujours expliquer pourquoi ils n'ont pas pu se servir de votre main. »

3° De la félicité du Ciel

Une autre fois, je lui demandai : « Qu'est-ce qui fait par exemple, le ciel meilleur que la terre ? »

La différence entre le ciel et la terre. — Elle écrivit : Il y a des degrés dans le ciel, et le ciel le plus bas est plus élevé que le plus merveilleux spectacle de la félicité que vous n'ayez jamais eue. Il n'y a rien à quoi vous puissiez comparer notre état d'amour continué dans ce monde, excepté la suprême béatitude de l'amoureux qui est parfaitement satisfait et ravi de celle qu'il aime. Car toute la différence entre ce côté et le vôtre consiste en ceci — sans entrer maintenant dans la question de corps et de matière — c'est que nous vivons dans l'amour, qui est Dieu, et vous, trop souvent, vous vivez dans le malheur qui est le résultat fatal de l'absence de Dieu, qui est amour.

Le secret du salut du monde. — Il y a beaucoup d'amour sur terre. S'il n'en était pas ainsi, ce serait l'enfer. Il y a l'amour de la mère pour ses enfants, du frère pour la sœur, du jeune homme et de la jeune fille, du mari pour sa femme, des amis entre eux, soit hommes ou femmes ou encore l'amitié entre les deux sexes. Toutes ces formes de l'amour sont les rayons du ciel sur terre. Aucun d'eux n'est complet. C'est la lumière qui étincelle des facettes du diamant dont le tout est Dieu. L'homme ou la femme, si ordinaires qu'ils soient, quand ils aiment sont aussi longtemps qu'ils aiment inspirés par le Divin. Tout le secret du salut du monde consiste en ce que vous devez avoir plus d'amour, plus d'amour, plus d'amour.

Vous me direz qu'il y a de l'amour qui est égoïste et de l'amour qui est coupable. Cela est vrai, mais c'est parce que l'amour est imparfait. Ce n'est pas de l'amour quand il mène à l'égoïsme. L'amour qui conduit une mère à ne s'occuper que de ses propres enfants et néglige tous ses devoirs envers les autres, n'est pas nuisible en lui-même ; c'est seulement parce qu'elle n'a pas assez d'amour pour les autres que son amour pour ses enfants la rend égoïste. Le grand besoin, partout où l'amour semble rendre le peuple égoïste, n'est pas moins de l'amour pour ceux qu'il aime, mais plus d'amour pour ceux qui sont négligés. Jamais vous n'aimez quelqu'un de trop. C'est seulement parce que nous n'aimons pas les autres assez. Le parfait amour partout est l'idéal divin, et quand l'amour manque quelque part, alors il y a grand péril que le mal n'arrive. Mais, même un amour coupable pour autant qu'il vous met hors de vous-même et vous fait travailler péniblement et prier, et vivre et peut-être mourir pour l'homme ou la femme que vous n'auriez jamais dû aimer, vous rapproche du Ciel plus que le mariage égoïste sans amour : je ne dis pas ceci contre le mariage. Je sais que vous pensez que c'est une doctrine dangereuse. Toute vraie doctrine est dangereuse, mais n'est pas moins vraie à cause de son danger. Il n'y a pas de doute que beaucoup d'amour semblable est très égoïste, et n'est pas du tout de l'amour. Il n'est pas facile de le distinguer de la haine la plus mortelle. C'est de l'indulgence pour soi dans sa pire forme. Or, toute espèce d'amour est de la nature de l'abnégation de soi-même. Il y a beaucoup de choses dont il faut se souvenir. Nous n'avons pas seulement à penser quel en est le résultat pour nous-mêmes, mais aussi pour d'autres personnes dont quelques-unes même ne sont pas encore nées.

Ce que signifie le vrai amour. — Aimer donc quelqu'un réellement, vraiment, veut dire que nous nous mettons à sa place, l'aimant comme nous-mêmes, désirant pour lui ce qu'il y a de meilleur, et faisant abnégation de nous-mêmes et de nos propres plaisirs pour les lui procurer. C'est là le vrai amour, et partout où vous le trouvez, vous trouverez une étincelle de Dieu. Voilà pourquoi les mères sont plus près de Dieu qu'aucun autre. Elles aiment davantage, c'est-à-dire elles sont plus comme Dieu ; ce sont elles qui empêchent la terre de devenir un grand enfer.

Dieu est amour. — Or, ma chérie, attachez-vous à cette doctrine dominante : L'amour c'est Dieu ! Dieu c'est l'amour ! Plus vous aimez et plus vous êtes comme Dieu. C'est seulement quand nous aimons profondément, vraiment, que nous nous sentons être nous-mêmes, ou que nous voyons le Divin dans la personne aimée. O Hélène, Hélène ! Si je pouvais revenir et parler aux enfants des hommes, je crois que je ne désirerais rien que ceci. L'amour ! L'amour, c'est l'accomplissement de la loi, l'amour, c'est la

contemplation de la face de Dieu. L'amour c'est Dieu, Dieu c'est l'amour ! Si vous désirez être avec Dieu, aimez ! Si vous voulez être au Ciel, aimez ! Car le Ciel diffère principalement de la terre et de l'enfer, en ce que au Ciel tous aiment avec toute la force de leur être et toute croissance en grâce est croissance en amour. Amour ! Amour ! Amour ! C'est le premier et le dernier mot. Il n'y en a pas d'autres, car Dieu, qui est amour, est tout en tout, alpha et l'oméga, le premier et le dernier monde sans fin. Oh ! Mon Hélène chérie, c'est là en vérité la vraie parole. C'est le Verbe dont le monde a besoin ; c'est le Verbe qui s'est fait chair et qui vit parmi les hommes. Amour ! Amour ! Amour !

4° Pleurant les morts !

La lettre suivante fut écrite à un ami chéri qui était anéanti sous le coup d'un immense chagrin que lui avait causé la mort d'un parent.

J'en ai supprimé tout ce qui était exclusivement personnel à l'ami en question ; mais la lettre dans son ensemble peut être adressée à quiconque se désole pour les morts comme à ceux qui sont sans espoir.

Au lit d'un mort. — J'étais souvent avec vous pendant la dernière maladie de votre bien-aimée, et je désirais tant vous aider, mais je ne pouvais ni me faire voir, ni me faire entendre. J'étais près de vous, le jour où elle est passée de notre côté. Nous étions tous là pour l'attendre, et je sentais que c'eût été une si grande consolation pour vous, de pouvoir vous dire, combien elle était heureuse avec sa mère, son mari et les autres. Mais, hélas ! Hélas ! Vous étiez tous si inintelligents, nous ne pouvions vous faire rien comprendre.

Une tendre remontrance. — Mon bien-aimé, dans quel but vous lamentez-vous ainsi comme quelqu'un qui n'a pas d'espoir ? N'est-ce donc qu'un vain mot que le Christ a démontré la vérité de l'immortalité ? Pourquoi, puisque vous avez la certitude de la continuité de l'existence de vos aimés, vous sentez-vous aussi inconsolable et abandonné, comme s'il n'y avait pas d'autre monde et comme si Christ n'avait jamais triomphé sur la mort et sur le tombeau ? Pourquoi vous chagrinez-vous comme ceux qui n'ont pas d'espoir ?

Ne savez-vous pas que vous êtes comme une ville placée sur une colline qui ne peut être cachée ? Combien de milliers, de millions dis-je, de pauvres âmes sur toute la surface du monde dont la vie sera attristée par vos larmes, alors qu'ils auraient pu être réjouis par le rayonnement de votre sourire, si seulement vous aviez réellement eu confiance dans l'amour de Dieu !

Une occasion perdue. — Je ne dis pas que vous avez été très coupable ; je veux seulement dire que, soit par mauvaise santé ou excès de travail, vous n'avez pas tiré le meilleur parti d'une occasion. Mon très cher ami, je ne veux pas que vous pensiez que je me permettais de dire ces choses à quelqu'un à qui je dois tout, et qui m'a appris presque tout ce qui m'a été utile dans ce monde, si je n'étais de ce côté, et que nous pouvons voir des choses ici que vous ne pouvez pas. J'espère cependant que vous serez capable de donner au monde entier un exemple, non pas de ce qu'on appelle résignation chrétienne, qui n'est souvent qu'un autre mot pour soumission désespérée, mais le contentement et la joie indicibles qui sont le droit naturel de ceux qui vivent dans l'amour de Dieu. Ceci n'est pas mon message seul, c'est le message de tous ceux qui sont de ce côté. Pourquoi avez-vous été élevé et placé si haut, si ce n'est pour que vous puissiez faire briller son amour sur tous ceux qui vous voient, comme un miroir qui réfléchit les rayons du soleil ? Mon bien cher ami, pourquoi ne pleurez-vous pas, non pas parce que votre bien-aimée est avec nous, mais parce que vous avez fait si peu de cas de la magnifique occasion que vous avez, de prouver à tous que l'autre monde est le monde de Dieu pour vous, et que ceux qui sont perdus pour d'autres, ne sont pas perdus pour vous qui croyez ?

Il ne sert à rien de dire que vous croyez si vous ne croyez pas. A quoi bon de dire que vous avez chaud quand vous grelottez de froid ? Je dois vous prier de ne pas m'en vouloir et de ne pas penser que je pourrais dire un seul mot, concernant quoi que ce soit de ce que nous voyons si clairement, oui si clairement, qui pourrait vous faire de la peine. Quel bonheur il y a maintenant de prouver à tous la réalité du triomphe du Christ sur la mort.

Guides de l'amour de Dieu pour l'homme. — Que puis-je dire pour vous convaincre ? Vous dites

qu'il est facile pour moi de vous gronder, mais vous ne pouvez ni m'entendre ni me voir. Vous étendez vos mains dans les ténèbres pour votre bien-aimé qui se trouve près de vous et vous ne sentez rien, et vous êtes inconsolable, et votre cœur se révolte et vous ne croyez pas.

Eh bien, aussi longtemps que vous êtes incrédule, aussi longtemps vous perdrez votre pouvoir d'être le conducteur de l'amour de Dieu pour l'homme.

Le secret qu'a tout pouvoir de venir en aide à l'homme, est que vous soyez un instrument passif dans les mains de Dieu afin de pouvoir enseigner, montrer et prouver ce qu'il dit. Quand vous-même ou l'incrédulité intervenez, il y a faiblesse et perte de pouvoir. Je ne veux pas dire par là que ce soit ce qu'on appelle généralement de l'égoïsme, je veux dire l'obscurité des choses matérielles qui nous éloigne de Dieu et de sa Vérité.

La mesure du chagrin de l'incrédulité. — Ce n'est pas la peine de dire que vous croyez quand vous vous sentez triste. Celui qui croit réellement ne peut jamais être triste. La mesure de votre chagrin est la mesure de votre incrédulité. Nous qui vivons dans l'atmosphère de l'amour de Dieu, nous sommes tristes de nos imperfections. Mais quand l'acte n'est pas le nôtre mais le sien, quand le fait est ce que sa sagesse et son amour ont accompli, et non pas ce que notre égoïsme et nos fautes ont produit, alors la douleur est la mesure du thermomètre spirituel de notre incrédulité.

La mort et la tristesse du monde. — Pardonnez-moi ; je regrette d'avoir à vous dire ces choses, vous qui avez été mon maître, à qui je dois tout ce que je suis maintenant, ô mon ami bien-aimé. Ce n'est pas agréable pour moi de vous dire ces choses. C'est une chose bien dure. Mais je connais votre foi et je connais votre amour, et j'ai confiance de les voir briller radieux et comme l'amour de Dieu devant les yeux d'un monde attristé. Quelle terrible vue que celle de la race humaine ! Rien de ce que vous avez jamais dit, ou écrit ou rêvé ne pourrait jamais exprimer le sens de l'horreur et la quantité de malheur et d'angoisse qui règne sur le monde par suite de la présence de la mort. La mort est venue par la faute ; Christ est venu triompher sur l'une et l'autre. Mais Il n'a pas triomphé si ceux qui se servent de Son nom ne comprennent pas le vrai sens de l'immortalité de leurs bien-aimés. Christ a détruit le voile obscur que le péché avait mis entre les deux mondes. Christ a ouvert le monde des esprits à ceux qui sont sur terre. Mais depuis son temps, le voile a été graduellement remis ; jusqu'à ce que maintenant la mort soit devenue une séparation aussi tangible qu'elle l'était du temps des païens. Mais cela doit être changé et c'est à vous qu'incombe le devoir d'une grande partie de ce travail ; c'est un privilège distingué, une glorieuse opportunité.

Faites un retour sur vous-même, non pas comme celui qui se désole pour les morts qui sont perdus, mais comme celui qui se réjouit d'avoir trouvé ceux qu'il croyait perdus.

Et si vous êtes fidèle, alors la joie de l'amour de Notre Seigneur, qui remplira votre cœur, sera comme le point du jour qui luit d'en haut aux regards tristes et voilés par le chagrin de la race humaine.

Et maintenant mon très cher et estimé ami, pardonnez-moi ! Ce que j'écris, ce n'est pas pour moi seule, mais pour tous ceux qui sont de ce côté qui ont mis en vous leur espoir. Au revoir !

Votre amie affectionnée,

Julia.

5° La loi du développement spirituel

Les communications avec les Esprits ne sont pas nuisibles aux Esprits. — Une de ses communications qui fut donnée le 18 juin 1893, était évidemment adressée à moi toute entière.

Je suis dans l'au-delà, mais je suis en constante communication avec vous du côté de la terre. Cela a été pour moi une grande source de félicité. Je ne puis pas concevoir comment il est possible à quiconque de se figurer que de telles communications peuvent retarder le progrès. Le progrès dépend de l'amour et du service et vous limitez la surface des deux quand vous mettez un mur d'airain entre les sphères. La conception de la terre considérée comme lieu géographique est très matérielle. Vous pensez trop à la matière. Vous ne pouvez pas comprendre que pour moi et pour tous ceux qui sont de ce côté, vous êtes

des esprits obscurs dans un petit corps limité et conditionné par cette obscurité. Mais le réel « Ego » est esprit, non pas obscurci par la chair et la vie est un ministère et un sacrifice, un service et de l'amour.

Donc, comme ce moyen de communication me rend capable de secourir et de servir ceux que j'aimais, qui sont souvent douloureusement contraints et troublés, vous pouvez voir combien est absurde la doctrine qui dit que les communications sont un obstacle au développement.

La leçon de l'incarnation. — La question ici se pose d'emblée : Christ eut-il tort ? Son incarnation a-t-elle diminué sa Divine Nature et lui a-t-elle nuï ? Dans la négative, souvenez-vous donc de son propre exemple. De même qu'il nous a sauvés, de même nous devons sauver les autres, en marchant aussi loin que possible sur les traces de Notre Seigneur. Vous êtes à même d'attester le fait si, oui ou non, pendant les onze mois que j'ai été en communication avec vous, j'ai cherché autre chose que votre bien-être et celui de vos amis. Cela vous aurait-il été bon d'être sans mon amitié ? J'ai été toujours près de vous, et j'ai plus d'une fois été à même de vous dire ce qui devait arriver, de vous expliquer ce qui paraissait mystérieux, et en général de vous aider et de vous encourager dans tout votre travail. Qu'y a-t-il là qui puisse faire du mal ? Je suis étonnée que l'on puisse avoir l'esprit aussi matériel que de s'imaginer que la sphère terrestre est une surface géographique et non spirituelle. Personne n'est sur la sphère terrestre qui vit dans l'esprit du Seigneur. Le lien est immatériel, l'esprit est tout.

Les lamentations des épreuves. — Or, il y a des millions de bonnes âmes ici, dont l'amour pour ceux qu'ils ont laissés sur terre est vaste et dévorant. Il y a des mères qui ont été ravies à leurs enfants ; il y a des femmes qui ont perdu leurs amants ou leurs maris ; il y a des hommes sans nombre qui aiment et qui ont perdu leur seule joie dans la vie, pendant qu'il y avait un abîme entre eux et ceux qu'ils aimaient. Oh, mon cher ami, ne dites pas de telles absurdités ! A quoi bon de dire qu'ils devraient trouver leur entière consolation dans l'amour de Dieu ? Comment Dieu s'est-il révélé à moi ?

Il se révèle seulement à ceux qui aiment ; il n'y a point de Dieu quand il n'y a pas d'amour.

Croyez-vous que nous, de ce côté, parce que nous vivons plus visiblement dans la présence de Dieu, et plus consciencieusement dans la lumière de l'amour de Notre Seigneur, nous aimons moins pour cela ceux que nous aimions sur terre ? Je vous dis que c'est une erreur. C'est tout à fait le contraire. Nous les aimons de plus en plus, à mesure que nous nous développons en grâce et dans la connaissance du Seigneur.

La barrière doit être détruite. — Mais comment se fait-il que nous nous trouvions séparés par une barrière de ceux que nous aimons ? En partie, sans aucun doute, par notre propre faute. Mais, aussi, grandement par la vôtre.

Une armée du Dieu vivant. — On vous a enseigné la communion des saints ; vous dites et vous chantez toute espèce de choses au sujet des susdits saints, en haut et en bas, comme s'ils étaient une armée du Dieu vivant mais quand l'un de nous de l'autre côté essaie de faire quelque effort pour vous permettre de comprendre son identité, et de vous faire sentir que vous êtes entourés par un si grand nombre de témoignages, alors s'élève un cri : c'est contre la volonté de Dieu ! C'est se mêler des démons ! C'est conjurer les mauvais esprits ! Oh mon ami ! Mon ami ! Ne vous laissez pas tromper par ces cris fallacieux ! Suis-je un démon, moi ? Suis-je un esprit familier ? Fais-je quelque chose qui soit contraire à la volonté de Dieu, quand j'essaie sans cesse de vous inspirer plus de foi en Lui, plus d'amour pour Lui et pour toutes ses créatures, et en un mot de vous rapprocher de plus en plus de Dieu ? Vous savez que je fais tout cela. C'est ma joie et la loi de mon être. Je continuerais à le faire même si vous refusiez de me servir de votre main. Je suis plus privilégiée que la plupart, parce que je puis interpréter consciencieusement mes actes pour vous. Mais je ne fais consciencieusement pour vous que ce qui est fait aux autres qui sont plus ou moins inconscients des influences auxquelles ils sont soumis.

Une félicité venant d'en haut. — Prenez, ma petite chérie Hélène, pour exemple. Je ne lui écris plus jamais avec votre main, parce que je puis communiquer directement avec elle et je le fais. Je ne me rends pas visible à ses yeux mais elle sait que je suis avec elle constamment et toujours plus, quand elle est plus tourmentée. Mais s'il ne vous était pas arrivé d'être à F... comme vous dites, Hélène n'aurait eu qu'une vague semi conscience, qu'on oserait à peine nommer un espoir, que j'étais avec elle. Maintenant elle le sait. Et vous pouvez lui demander si ce n'est pas pour elle une grande félicité venue d'en haut.

Un océan d'amour céleste. — Oh, mon ami, mon ami, vous ne connaissez pas le volume d'eau rafraîchissante qui jaillira de ce rocher si vous frappez dessus, combien d'êtres seront sauvés qui meurent dans un aride désert d'incrédulité. Je ne parle pas maintenant de religion, je parle d'amour. Il y a de l'amour dans ce monde comme il y a de l'eau dans la mer. Ses vagues gémissent et sanglotent sur la rive de la vie humaine ; mais vous ne pouvez ni m'entendre, ni me comprendre. Pourquoi ne cherchez-vous pas à inonder ce monde d'amour céleste ? Si vous ne le faites pas, qu'est-ce qui vaut la peine d'être fait ?

Les dangers des communications avec l'Au-delà. — Je désire dire maintenant un mot au sujet du danger des communications dont vous entendez tant parler. Je n'ai pas beaucoup à dire. Qu'il y a de l'amour de ce côté, est vrai.

Le diable et ses anges ne sont pas de simples abstractions métaphysiques. Il y en a de mauvais, de faux, de frivoles de ce côté, comme il y en a de votre côté. Nous ne pouvons pas étendre le but et la portée de l'existence, sans, en même temps, accroître le pouvoir de la tentation, de la perte et du péril probables. Mais toute la question est une question de mesure. Et ce que je veux vous demander, c'est ceci : Vous, ou tout autre de votre monde, avez-vous jamais cessé de communiquer avec vos enfants, quand ils étaient partis pour aller vivre de la vie plus agitée d'une ville, par la pensée qu'ils sont entraînés dans le tourbillon des tentations et par le risque du mal et du danger ? Vous riez de la suggestion. Pourquoi ne riez-vous pas également quand ceux que vous aimiez sont partis non pour New York, Chicago ou Londres, mais quand ils sont entrés dans la présence de Dieu ?

Je ne vous demande pas d'ouvrir une porte dans votre âme pour que tous ceux qui se sentent disposés, et qui sont ici puissent entrer pour la posséder. Vous pouvez, si vous voulez, soit de ce côté ou de l'autre, entrer en camaraderie avec les bons ou les mauvais. Je puis dire que cela est aussi vrai de ce côté que du vôtre, qu'il est possible de faire des connaissances dont il est peut-être difficile de se débarrasser.

Mais il en est de même à Londres. Vous ne craignez pas de venir à Londres de la campagne, bien qu'à Londres il y ait des milliers de voleurs, d'ivrognes, d'escrocs et d'hommes de vie mauvaise et vicieuse.

Le risque : rien à aimer. — Vous dites que vous veniez à Londres pour travailler et que par conséquent c'était impossible d'éviter le danger.

Oui, et de même qu'on est forcé de courir les risques de communiquer avec le domaine plus grand de l'existence spirituelle.

Vous demandez pourquoi ? Oh, mon ami, pourquoi ? Est-il besoin de faire cette question ? S'il en est ainsi, alors vous n'avez jamais aimé, ou connu la passion ardente d'aider ceux qu'on aime. Je laisse là le fait de l'amour. Je ne veux pas discuter maintenant sur ce que vous aimez et connaissez, de l'importance de comprendre la nature partielle de la vie terrestre. Je me base sur le grand et universel besoin du cœur humain qui n'a pas conscience de la présence et de l'existence des êtres bien-aimés enlevés subitement par la mort : Ce que vous appelez, mort, et qui est réellement l'entrée dans la vie. Il est nécessaire de courir le risque d'être avec de mauvais esprits pour le bien qui résulte d'être en contact consciencieux avec les bien-aimés disparus avant.

Rien de surnaturel. — Et croyez-moi, le danger est terriblement exagéré. Il provient presque entièrement des notions fausses et insensées qui ont prévalu. Si seulement vous pouviez vous pénétrer de l'idée de la continuité de l'existence ; si seulement vous vous souveniez que, quoique les conditions de l'existence soient changées, la vie elle-même ne change pas, vous n'auriez plus à affronter autant de méchancetés qui proviennent de ce que vous croyez, que, quand nous vous parlons, vous êtes mis en présence d'une espèce de bouleversement spirituel de quelque chose de tout à fait surnaturel qui vient troubler votre vie.

Une telle chose que le surnaturel n'existe pas. Tout est naturel, et Notre Seigneur est le Seigneur de tous !

SECONDE SÉRIES

A celui qui écrit (au médium).

1 ° Après avoir passé le seuil

Quoique mes communications avec Julia aient été plus ou moins régulières, elles ont eu rapport, pendant les cinq dernières années principalement, à des faits dans lesquels j'ai été personnellement intéressé et pendant deux ans environ, je me suis abstenu de la questionner sur sa vie de l'au-delà. Dans une des dernières lettres qu'elle m'écrivit, elle s'excusa de ne pas écrire davantage alors. Elle dit qu'elle trouvait que c'était montrer trop de présomption que de vouloir décrire un pays dès qu'on y est arrivé et elle ajourna pendant quelque temps toutes communications sur ces sujets. Je respectai son silence mais à la fin de 1894, Julia annonça qu'elle reprendrait ses communications, et ce qui suit en est le résultat. Les entêtes émanent de moi. Il y a lieu de remarquer qu'ici et là, dans ces communications, il y a des annotations faites en passant, qui semblent modifier le caractère du message. Il faut l'attribuer à certaines questions que je posai ou à des observations mentales que je fis, tout en lisant ce que ma main écrivait.

17 décembre 1894. — Mon très cher ami. — Mon devoir envers vous et envers tous ceux avec qui vous avez des rapports est très important. Ma tâche cependant est agréable, et vous devrez me permettre de dire à ceux qui sont encore incarnés, quelque chose de plus de la vie qu'ils mèneront quand leur corps ne leur sera plus utile.

A l'heure et à l'article de la mort. — Dans mes premières lettres, je vous ai dit ce que j'ai éprouvé quand se fit pour moi le changement qu'on appelle la mort. J'ai depuis lors vu d'autres épreuves chez un grand nombre d'esprits venus de ce côté, et je sais maintenant plus qu'alors. En ce qui me concerne, le changement se fit absolument sans peine. Je désire qu'il en soit ainsi toujours pour tous ceux qui sont destinés à mourir. Malheureusement, le moment de la transition est souvent plein de douleur et de crainte. Chez quelques-uns, il dure comparativement assez longtemps ; je veux dire, le temps de la désincarnation. Chez d'autres, il ne dure qu'un moment. L'enveloppe s'ouvre, la lettre en sort, et tout est fini. Mais quelquefois la naissance de la mort est comme celle de l'enfance, et l'âme doit faire de grands efforts pour être libre. Il n'y a pas de cause visible pourquoi il en est ainsi. C'est-à-dire que je ne sais pas pourquoi chez les uns la transition est plus facile que chez d'autres. Mais il est certain que cela est ainsi. Et, après tout, la séparation de l'âme et du corps n'est qu'une affaire de peu de temps. Il n'y a aucune raison pour l'envisager avec autant de crainte. L'âme tranquille, qui est préparée et qui sait, ne doit pas même éprouver la moindre émotion de peur. Les préliminaires de la mort sont souvent pénibles ; la réelle séparation, quoique étant parfois accompagnée d'une sensation de terreur, n'a que peu d'importance.

Revêtu par la pensée. — Quand l'âme quitte le corps, elle est au premier moment entièrement nue comme à la naissance. L'esprit corps, débarrassé du corps physique, est consciencieux, du moins je le fus presque dès le début. Je m'éveillai, me tenant debout près de mon corps mort, pensant que j'étais encore vivante et dans ma forme physique ordinaire. Ce ne fut que quand je vis mon corps dans le lit que je sus que j'avais subi un changement. Dès que l'esprit se rend compte de sa nudité, le vêtement dont il a besoin vient le couvrir. L'idée chez nous est créatrice. Nous pensons et la chose est. Je ne me suis pas souvenue d'avoir mis aucun vêtement. Le besoin s'en fait sentir et se trouve aussitôt satisfait. Quand nous nous sentons pour la première fois de ce côté, nous éprouvons moins de peur que de respect et de curiosité. La sensation d'être dans un pays inconnu et inexploré, où il peut y avoir toute espèce d'êtres inconnus, parfois hostiles, vous remplit d'un effroi passager. Et alors le Seigneur, dans sa bonté, envoie vers l'âme nouvellement délivrée l'Ange gardien dont je vous ai déjà parlé.

L'Ange gardien. — Pour autant que j'aie été capable de m'en assurer, ce messenger d'amour et de pitié va à la rencontre de tous les hommes qui meurent. Il n'est pas fait de distinction entre le bon et le méchant. Le messenger est envoyé également à tous. Mais le méchant n'a pas la faculté de le voir. Le bon, non seulement profite de ses conseils, mais le sent, et sait qu'il est avec lui. Le bon Dieu envoie ses secours, de votre côté et du nôtre : son tendre amour se répand sur toutes ses créatures.

Mais il y en a qui ne le connaissent pas, et, quand il veut les attirer plus près de son cœur, c'est comme s'ils ne voyaient, n'entendaient, ni ne sentaient rien. Mais je crois qu'il aime mieux ceux qui ont le plus besoin de Lui. Il a soin des âmes orphelines, quoiqu'elles ne Le voient pas, et elles souffrent, parce qu'il est nécessaire qu'elles soient débarrassées des fautes qui ont souillé leur âme.

Enveloppé de ténèbres. — L'expiation du péché se manifeste principalement par l'impossibilité de voir Dieu. La punition du péché, auquel il peut être remédié, est le sentiment d'abandon et d'obscurité qui accable les âmes sans amour, quand elles viennent dans ce monde, où l'atmosphère est l'amour éternel. Et elles en souffrent jusqu'au moment où elles commencent à aimer. Quand elles aiment, elles se tournent vers Dieu et voient dans les ténèbres un rayon de l'amour infini et éternel, qui leur permet de concevoir comme nous-mêmes, qu'elles vivent, se meuvent et possèdent l'existence. Il y a beaucoup à dire sur ce sujet dont je vous parlerai plus tard. Pour le moment laissez-moi vous dire ceci : il y a, quand l'âme qui est dépourvue d'amour vient ici, autant de soins pris pour la recevoir, que quand arrive l'âme qui en est pénétrée. Mais l'âme égoïste est aveugle et noire et elle frissonne dans l'obscurité. L'imagination, qui est en nous beaucoup plus puissante qu'en vous, remplit la solitude de spectres et le pécheur se sent entouré par les visions constamment renouvelées de ses actes. Mais ce n'est pas tout encore ; il voit ceux auxquels il a fait du mal, et il a peur. Si jamais une âme a besoin d'un Sauveur et d'un Libérateur, c'est quand l'imagination et la mémoire font renaître les actes égoïstes d'une vie sans amour.

18 décembre 1894. Seul dans un monde nouveau. — Quand on se trouve tout seul pour la première fois, de ce côté-ci, il n'y a pas toujours, comme vous pourriez le penser, un grand désir de retourner vers le monde qu'on vient de quitter. La première sensation n'est pas celle-là, mais celle de l'étonnement et de la curiosité pour le nouveau monde. Quand je me suis éveillée, j'étais si étonnée et si émerveillée de ce que je voyais, des choses différentes et d'autres semblables, que je ne désirais pas revenir. L'esprit ne peut pas subir trop d'émotions à la fois. Après que la première sensation de la nouveauté est passée, vous commencez à vous rappeler vos amis. Je me souviens d'avoir vu la garde-malade auprès de mon lit et d'avoir essayé de lui parler, mais je fus bientôt convaincue que c'était impossible, et que la nouvelle vie s'ouvrait devant moi.

Voici comment cela a lieu. Il y a tant de choses qui sont familières et aussi tant d'autres qui sont étrangères, que vous ne sentez pas un immédiat besoin de revoir des choses que vous avez vues toute votre vie et continuer à les voir, tandis qu'il y a tant de choses qui sont nouvelles que vous n'avez jamais vues. Vous êtes naturellement absorbé parce que c'est nouveau et c'est seulement après, quand vous avez senti, vu et compris ce que sont les nouvelles choses, que votre esprit se tourne vers celles que vous avez quittées, et que vous désirez revenir pour dire ce que vous avez éprouvé.

Avez-vous jamais désiré revenir dans cette vie ?

Elle écrivit :

Nul désir de retourner. — non, je n'ai jamais désiré un moment retourner dans mon corps.

Le corps est un si misérable remplaçant pour l'esprit, qui nous fait vivre, mouvoir et agir, suivant que nous pensons. Non, si je pouvais revenir et vivre sur la terre, comme autrefois, je ne le voudrais pas ce serait toute perte et nul profit. Il n'y a rien que le corps pourrait me donner dont je ne jouis pas maintenant. Seulement d'une manière éthérée et plus réelle ; et beaucoup de choses dont je jouis maintenant seraient perdues pour moi par mon retour dans mon corps.

Et en ce qui concerne la séparation d'amis qui ont survécu ?

Aucune séparation. — C'est, je l'admets, une privation pour eux et pour vous, en ce que vous les voyez se plaindre de cette privation. Mais ce n'est pas une privation réelle. On est avec eux pour les aider plus que quand on vivait ; quand le départ vous fait éprouver une perte matérielle, comme par exemple, pour un père qui doit travailler pour entretenir sa famille, quand les enfants ont faim, sont séparés de lui, ou sont envoyés à la maison des pauvres, vous pouvez bien penser que c'est un grand sacrifice pour lui. Et d'une manière, c'est vrai. Mais vous ne pouvez avoir aucune idée de la sensation permanente dont la plupart des choses nous impressionnent ici. La première est la vive réalisation de l'amour de Dieu ; la seconde est la nature excessivement transitoire de toutes les choses terrestres, et la troisième, la force

avec laquelle la pauvreté et la misère aident à la création du caractère, au développement de l'amour.

Ces choses vous font sentir très différemment de ce que vous, qui êtes encore courbés sous le joug de la matière, vous pouvez tout à fait comprendre.

La perspective des choses est pour nous si différente.

La différence de perspective. — Nous voyons que ce qui semble souvent dur et cruel pour vous est au contraire la plus grande bénédiction de l'amour de Dieu. Nous savons qu'il est Amour, et que ce qui semble le moins aimant, c'est de ne pouvoir réduire à son minimum la souffrance nécessaire pour former à nouveau l'âme à la ressemblance de l'amour de Dieu. Quels que puissent être vos autres doutes, ne perdez jamais de vue que Dieu est Amour. L'atmosphère de l'univers est la réalisation de l'amour de Dieu ; et plus je vis ici, moins il est possible, il semble, d'en douter. Le soleil luit. La lumière du soleil remplit le ciel, et il n'y a pas à en douter. Dieu est Amour. Son amour remplit l'univers, il n'y a pas le moindre doute pour nous. De même que le nuage ou la nuit ne nous font douter du soleil, nous ne doutons pas de Dieu à cause du péché et des ténèbres où Il n'est pas visible.

Oh, mon ami, mon ami ! J'ai honte des mots pauvres, vils et misérables et des métaphores dont je me sers maintenant pour essayer de vous donner quelque idée de la sensation abondante, débordante et enveloppant tout, que nous avons de l'amour de Dieu. Cela, mon ami, c'est le Ciel et quand vous le possédez, vous avez le Ciel. Tout se résume en ceci :

Dieu est Amour, Amour est Dieu, et le Ciel en est la réalisation parfaite.

23 décembre 1894. — Ce que je veux écrire ce matin, c'est au sujet de l'âme désincarnée immédiatement après la mort. Quand elle se rencontre avec l'Ange gardien, il y a habituellement une grande surprise.

Les mêmes et pourtant pas les mêmes. — Tout est si nouveau, il y a des choses si inattendues, semblables et différentes. Quand, par exemple, nous nous éveillons dans la vie nouvelle, nous sommes encore dans le même monde. Toutes les choses qui nous étaient familières sont autour de nous, les murs, les tableaux, la fenêtre, le lit, et la seule chose nouvelle est votre propre corps en dehors duquel vous vous sentez et vous ne comprenez pas comment il se peut qu'il soit là et que ce n'est plus vous. Et alors, vous commencez à vous rendre compte clairement de ce qui est arrivé.

Cela ressemble beaucoup à ce qu'on éprouve après un rêve, lequel après tout est souvent attribuable à la même cause ; c'est l'âme consciente qui quitte la forme physique, laquelle cependant continue de respirer. La première chose que vous remarquez, qui n'est pas la même, c'est l'Ange. Vous êtes resté le même. Je veux dire qu'il n'y a pas de solution de continuité dans votre conscience, dans votre mémoire, ni dans votre sexe. J'étais femme dans ma vie corporelle, et je suis femme encore. Il n'y a pas de changement là. Mais cependant on est différent d'une certaine manière.

Sur l'aile de la pensée. — L'Ange gardien qui vint vers moi avait des ailes comme je l'ai dit. Il n'en a pas habituellement, mais quand nous désirons en avoir, nous pouvons en prendre. Elles ne sont pas plus nécessaires qu'aucun des moyens dont vous vous servez pour faire dominer l'esprit sur le poids de la matière. Nous pensons et nous y sommes. A quoi bon donc d'avoir des ailes ? Il y a des illusions de théâtre utiles pour communiquer l'idée de supériorité à certaines conditions attachées à la terre, mais nous ne nous en servons pas plus que de machines à vapeur. Mais j'étais contente que mon Guide eût des ailes. Cela semblait plus à ce que je pensais que ce serait et devait être, et j'étais tout de suite plus à mon aise que je n'eusse été autrement.

La voix du Guide. — Quand mon Guide vint à moi, il me parla d'une voix très douce mais forte, qui a en elle la confiance de l'Invisible. Elle me fit tressaillir d'outre en outre, ce qui ne me parut pas étrange. Et en effet, cela ne l'était pas, car il avait été souvent avec moi pendant ma vie terrestre, quoique je ne l'eusse jamais vu. Je le reconnus comme une partie ancienne et intime de moi-même, c'est ce qui me fit penser tout d'abord que c'était une femme. Et quand il me dit : « Venez ! », je n'hésitai point. Il y avait, comme pour ainsi dire, une réponse naturelle à ce qui semblait suggéré par sa propre conscience. Cela est souvent le cas. Nous avons tous nos guides : ces anges qui nous sont inconnus et invisibles, nous suggèrent tous de bonnes actions et nous détournent du mal. Ils sont avec nous par la pensée et nous

recevons souvent leurs avertissements comme si c'étaient des suggestions émanant de notre propre esprit. Tels ils sont mais l'esprit qui inspire est tout à fait hors de notre « propre Ego » conscient.

Notre Ego supérieur. — L'Ange gardien est en effet une partie de nous-mêmes ; la partie la plus élevée, la plus pure et la plus développée de notre propre personnalité. Cela est peut-être un peu difficile à comprendre, mais c'est vrai. Il y a de mauvais esprits comme il y en a de bons qui ne sont pas moins constamment avec nous ; ils sont quelquefois visibles, comme les anges des ténèbres, quand nous les rencontrons.

Ils sont toujours avec nous et nous sommes avec eux ici, quand nous nous désincarnons. Nous sommes toujours attirés deçà delà, par nos bons et mauvais guides. Nous les appelons, ou nous les appelions impulsions, désirs capricieux, aspirations qui viennent sans savoir d'où. De ce côté-ci, nous voyons d'où ils viennent.

Les sens considérés comme œillères. — L'âme qui est dans le corps n'entend que vaguement, et ne voit pas toutes les innombrables influences dont elle est entourée. La première et la plus saisissante chose que nous ayons à apprendre, c'est que nos sens, nos sens matériels, ne nous servent pas autant pour nous aider à voir et à entendre que pour nous empêcher de voir et d'entendre. Nous sommes sur terre comme si nous avions des œillères. Nous ne pouvons guère voir, entendre ou savoir ce qui est autour de nous.

La conscience physique qui est une partie de nous-mêmes, nécessite pour son développement la réclusion temporaire de la vie des réalités du monde des esprits dans laquelle elle est introduite par la mort. Par conséquent, quand nous fermons nos yeux dans le sommeil de la mort, c'est plutôt pour nous débarrasser des œillères qui limitaient et bornaient notre vue que pour ainsi dire pour toute autre chose. Je parle du changement conscient de nos sens.

Bons et mauvais esprits. — Nous pouvons donc concevoir ce qu'étaient les sources de ces vagues impressions, de ces intentions et de ces aspirations toujours changeantes. Nous étions toujours au milieu de ces êtres, mais nous les prenions à tort pour des parties de nous-mêmes. Ils sont distincts, quoi que unis, car personne ne peut vivre seul par lui-même. Nous sommes tous les membres les uns des autres, et cela est aussi vrai de l'esprit que du corps.

Ces mauvaises influences existent. Cela je le sais. Nous les voyons mais nous ne pouvons les craindre. Car, celui qui est pour nous est plus grand que tous ceux qui sont contre nous. Il est amour et Il est plus puissant que la haine. Le seul pouvoir que possèdent les méchants est dû à nos craintes et au manque de notre foi. Ils sont impuissants quand nous nous soumettons au bon gardien qui est toujours près de nous, ou quand nous connaissons Dieu, qui est amour. Je n'ai pas vu grand-chose de ce mauvais côté de la vie, de sorte que mes renseignements doivent être plus ou moins incomplets.

Une nouvelle liberté de mouvement. — Quand je commençai à me mouvoir, je marchais comme j'en avais l'habitude, et cela me semblait tout naturel. Mon Guide marcha à mes côtés, et nous vîmes le monde comme il était, avec des esprits qui se mouvaient parmi les hommes. Je ne pus d'abord distinguer ce qu'il en était ; il me semblait que c'étaient tous des êtres vivants. Mais je vis les esprits passer à travers la matière et s'en aller, comme ne pourraient le faire des corps physiques. Puis, j'interrogeai mon Guide et il me dit que ceux qui avaient vécu sur terre et avaient disparu étaient comme moi. Puis, je vis qu'ils se mouvaient quelquefois comme s'ils avaient encore leur corps et, d'autres fois, comme s'ils étaient des anges, allant et venant en grande hâte et j'en fis la remarque à mon Guide. Et il me dit : « Oui, ils peuvent agir comme il leur plaît, car l'esprit a le pouvoir d'aller vite ou lentement. » Et puis je pensai, puisque cela leur est possible, je dois pouvoir le faire aussi. Et je me demandai, sans parler, mais par la pensée, si cela était bien vrai ? Et mon Guide, sans que j'eusse parlé, répondit et dit : « Cela est aussi possible pour vous. » Et je lui dis alors : « Pouvons-nous aller comme ils vont, partout où nous allons ? » Et il sourit et dit : « Si vous le voulez, vous le pouvez. » Et ainsi j'acquis ma première expérience de la nouvelle liberté de locomotion. La terre parut diminuer sous moi.

Un vol à travers l'espace. — Nous traversâmes l'espace à une grande vitesse. Je ne sentis pas la vitesse autant quand j'étais en mouvement, que quand nous nous arrê tâmes et que nous pûmes nous rendre compte et de la vitesse et de la distance que nous avions parcourue. Quand nous nous arrê tâmes,

ce ne fut pas du tout dans ce monde.

Nous avons quitté votre planète et nous traversons rapidement l'espace.

Jour de Noël 1894. — J'étais à peine consciente du mouvement. C'était la pensée qui nous guidait. Rien que les choses que nous vîmes d'abord disparurent et il n'y avait rien, pour arrêter ou régler notre vol. Nous étions ensemble, mon Guide et moi. Nous allâmes jusqu'à un endroit, à une grande distance de votre terre. Cette distance je ne puis la mesurer, car nous ne tenons aucun compte de la distance, puisqu'il suffit de penser pour être en un lieu quelconque. Les étoiles et les mondes dont vous voyez la brillante clarté la nuit, sont pour nous tout aussi familiers que le village l'est au villageois. Nous pouvons aller où cela nous plaît, et nous en avons très souvent le désir.

La passion de savoir. — Car il y a une passion qui augmente, plutôt qu'elle ne diminue de ce côté, c'est le désir de savoir et d'apprendre. Nous avons tant à apprendre et tant d'occasions. Nous ne serons jamais capables de dire que nous savons tout concernant ce monde, car la merveilleuse sagesse de Dieu est au-dessus de notre conception. Quand nous avons atteint ce que nous pensons être le point le plus élevé, un nouvel horizon de merveilles se présente devant nous. Nous le traversons, et quand nous arrivons à une halte, dans l'au-delà s'étend, encore un nouveau monde invisible de merveilles dans lequel nous pouvons aussi, dans un nouvel état de développement, commencer à voir. Ce qui nous tourmente, si je puis me servir de ce mot, c'est toujours et partout l'étendue illimitée de l'univers. Nous le voyons se développer en haut et en bas toujours et toujours. Plus nous nous efforçons de pénétrer ce mystère et plus il paraît insondable.

Le voyage au delà des limites. — Le voyage que mon Guide me fit faire fut long, mais je ne pourrais en dire la longueur. Il me conduisait, je n'avais qu'à vouloir pour le suivre. Le mouvement n'était pas celui du vol, c'était de la transmission de pensée de soi-même. En regardant en arrière, je vis que c'était plus simple et plus facile de se rendre compte de la distance. Maintenant le mouvement est instantané. Mais tout d'abord il était graduel. Nous semblions glisser sans effort dans l'air après avoir marché. Le monde disparut lentement de notre vue comme quand on est dans un ballon, et puis il s'éloigna derrière nous, et nous passâmes à travers l'air ou à travers l'espace dans l'éther sans limites. Mon Guide alla un peu devant moi. Je sentis d'abord une certaine frayeur. Mais il était avec moi et il y avait en outre une telle enivrante sensation de liberté et de pouvoir. Vous ne savez pas quelle prison est le corps avant d'en être délivré.

J'étais transportée, je me sentis si bien, si libre, si heureuse !...

Concernant ceux que vous aviez laissés en pleurs.

Un lieu très agréable à contempler. — Je n'ai pas beaucoup pensé, durant mon voyage, à ceux que j'avais quittés. Je savais qu'ils étaient en vie et bien, et qu'ils viendraient bientôt par ici et seraient avec moi. L'abondance dominante des sensations semblait ne laisser aucune place aux regrets ni aux pensées de l'ancienne vie. Il se peut que vous en éprouviez du regret, mais je vous cite des faits. Vous le trouverez ainsi aussi le premier jour. Et je pense que c'est bien et non mauvais, car autrement cela aurait été différent.

Pendant que nous voyagions, je parlais peu. Mes pensées étaient occupées et cependant je n'avais pas même la conscience de penser, mais seulement de sentir et de voir, aspirant à chaque instant de nouvelles impressions. Quand il nous semblait que nous arrivions dans un nouveau monde, je parlai. Je demandai à mon guide : « Qu'est-ce que ceci ? Est-ce le ciel ? » Il répondit : « Attendez et vous verrez. Vous trouverez là ceux qui vous enseigneront ce que vous désirez savoir. »

Le lieu était très agréable à contempler. L'air était doux, et il y avait comme en juin, un parfum délicieux de fleurs. Le monde — car c'était un monde dont nous nous approchions — ne paraissait pas différent de notre vieux monde, mais il était cependant différent : il y avait rien qui choquait. La sensation d'une paix tranquille et d'un amour satisfait régnait partout. L'endroit avait un air de joie et de calme ; je me souviens de l'entrevue, mais je n'entrerai pas dans les détails.

2 ° La vie dans l'Au-delà !

10 mars 1895. — Mon très cher ami. Je désire vous écrire une très longue lettre, ce matin. Je différerai tout ce que je puis avoir à dire concernant des choses personnelles, afin de vous transmettre le message dont je suis chargée. C'est un message qui ne vous est pas personnel, mais qui est général et que je désire que vous publiiez dans le « Borderland ». Nous n'avons pas souvent l'occasion de pouvoir nous adresser à ceux qui sont encore incarnés ; je vous prie donc de m'accorder l'entier usage de votre main et de votre plume pour, au moins, une heure.

Réunion avec les disparus. — Vous vous rappelez que, dans mon dernier message, je vous ai dit comment nous avons voyagé jusqu'au pays où je rencontrais mes amis bien-aimés. La rencontre fut très agréable, mais cependant aussi quelque peu étrange. On y éprouvait une sensation différente. Ceux que je rencontrais étaient encore aussi affectueux que quand je leur ai dit adieu, mais ils étaient cependant quelque peu différents. Il n'y avait rien qui me rappelât la douleur et le chagrin où je les avais vus la dernière fois. Ils avaient grandi spirituellement. Je me sentis moi-même un pauvre enfant à côté d'eux. Cependant, ils n'étaient pas fiers, mais ils savaient et aimaient davantage. Ils étaient très tendres et très bons pour moi. Mon ange gardien me confia à eux. Elle (Julia parle de son Guide indifféremment. Comme Lui ou Elle expliqua quand je l'interrogeai, que dans leur interprétation, les anges ne sont ni masculins ni féminins.) dit : « Elle a besoin de ce que vous savez lui donner. »

La première chose qu'ils m'ont enseignée, c'était de voir ceux que je connaissais de ce côté. C'est ainsi que cela a lieu presque toujours. Je ne fus pas une exception. Quand l'âme se réveille dans l'au-delà, elle est souvent entourée de ceux qu'elle a aimés et servis pendant la vie, mais quelquefois, il s'écoule un peu de temps, comme c'était mon cas. Pourquoi ? Je vous en dirai plus tard la raison. Mais l'espace est étroit. Nous vous parlons d'espace, parce que vous êtes encore dominés par les conditions terrestres ; et quand vous venez par ici, vous trouvez qu'il est difficile au début, de se débarrasser de ses anciennes conceptions. Elles s'en vont par degrés, comme la chrysalide qui devient papillon. Mais vous verrez que le Guide et le Père qui est tout amour s'adaptent facilement à vos faiblesses, à votre ignorance et à vos préjugés.

Pourquoi ils ne m'ont pas rencontrée. — Quand je suis venue ici, je n'avais pas vécu longtemps sur terre et quand je mourus, j'étais encore dans toute la force de ma jeunesse. Parmi ceux qui m'avaient précédée ici, il n'y avait personne qui avait été assez intime avec moi sur terre, pour me faire désirer de les voir avant toute autre chose. Si, par exemple, Hélène avait été de ce côté-ci, ma première pensée eût été pour elle, et elle eût été avec l'ange. Mais, comme tous les désirs de mon cœur étaient pour ceux qui étaient encore de votre côté, mes affections étaient dirigées vers le monde et les âmes encore incarnées. Quant au Nouveau Monde, ce que je sentais était plutôt de la curiosité et de l'étonnement, que l'immédiat désir ardent du cœur de rencontrer ceux qui m'y avaient précédée. L'ange vint donc seul à ma rencontre. De là, le voyage en apparence si long à travers l'espace.

Concernant l'espace ?

Mon très cher ami, il m'est impossible de répondre à toutes vos questions. Quand vous comprendrez (ce que je pourrais appeler) l'autre côté de toutes choses, et que vous admettrez que les choses que vous voyez sont temporelles, mais que celles que vous ne voyez pas sont éternelles, vous serez plus apte à concevoir ce que j'essaie maintenant de vous dire, quant à l'apparence de l'espace.

Reconnaissance. — Quand je trouvais mes amis, il y avait environ cinq ou six de mes parents et amis intimes qui étaient de ce côté depuis quelque temps. Ma chère petite sœur était la plus affectueuse et la plus chère de toutes. Je la vis devant moi avec son air enfantin, exactement comme elle était il y a de longues années passées ; quand je fus séparée d'elle, il me semblait que c'était pour toujours. Mais elle n'avait pris sa forme enfantine que pour se faire reconnaître. Après un certain temps, quand je sus mieux ce que c'était que la vie ici, elle se révéla alors comme on la voit maintenant, comme un esprit qui est devenu femme. Il n'y a aucune difficulté pour nous de nous revêtir d'une forme quelconque dont nous avons besoin pour l'occasion. Je ne veux pas dire que je pourrais prendre pour toujours un déguisement

quelconque, mais on peut se montrer pendant le temps nécessaire comme on désire être. Car la pensée qui est subtile est comme un artiste peintre ou sculpteur, aussi capable d'affecter toutes les ressemblances apparentes de la personne elle-même.

L'analogie du double. — Cela ne devrait pas vous étonner, puisque vous en avez maintes preuves, même de votre côté, dans le phénomène du double. Oui, le double seul se reproduit lui-même. Mais si, tandis que vous êtes encore inanimés, vous êtes capables de reproduire votre double en apparence réel et vivant, revêtu parfois de vêtements qui n'existent que dans votre pensée, pourquoi douteriez-vous que nous puissions faire la même chose, seulement dans une plus grande mesure ? Nous n'avons aucun besoin de le faire pour notre propre intérêt ; mais quand un nouveau venu nous arrive, ou quand nous avons à nous manifester à vous qui êtes encore incarnés, alors nous avons besoin de nous servir de la pensée-crédation et de donner une forme visible et tangible aux apparences avec lesquelles vous êtes familier.

Pouvez-vous me dire comment cela se fait ? — Non, je n'entrerai pas dans ce sujet ; il y a des choses bien plus importantes à écrire que les matérialisations qu'on produit.

La surprise capitale. — Ma petite sœur m'ayant embrassée et souhaité la bienvenue, dans la sphère où les aimés et les perdus sont unis, me prit par la main et me conduisit vers les amis qui m'attendaient non loin de là. Ils étaient tous très bons et très tendres, et ils me dirent beaucoup de choses. La plus grande surprise que j'éprouvai était, dans le fait que nous nous ressemblions tous tant. Nous n'avions pas l'air d'être devenus des anges ou des saints. Quant à moi, je le crains, je n'étais nullement une sainte. J'éprouvai d'abord un certain effroi qui me saisit ; mais à mesure que cette sensation de terreur se dissipait, je repris conscience de moi-même, et je me sentis réellement comme j'avais été seulement, je possédais une beaucoup plus grande sensation de pouvoir et de liberté. J'éprouvai une sensation toujours croissante de vitalité — doublement et triplement agréable après ma maladie — et une grande sensation de paisible absence d'agitation. Aucun sentiment de perfection. — Mais ne vous figurez pas que je me sentais comme une sainte ou un ange ; car cela n'était pas et je crains que cela ne soit pas encore maintenant. Le sentiment de l'imperfection est encore en nous. Oh, mon ami, mon ami, il y a des hauteurs à gravir dont vous n'avez pas l'idée ; il y a des profondeurs d'amour infini que nous n'avons pas même essayé de mesurer. Et plus nous voyons, et connaissons et comprenons l'amour divin, et plus nous nous sentons perdus dans le contraste, entre l'immensité de son amour et l'incapacité infiniment petite de nos propres âmes. Mais la différence entre ce que nous ressentons ici et sur terre est que la conscience de l'amour est partout. Nous voyons ce que nous sommes et souvent nous le regrettons et nous nous affligeons de notre insuffisance. Mais nous savons que nous vivons dans le vrai amour de Dieu et que nos fautes mêmes nous élèvent. Mais nous trébuchons en vérité et sommes loin de la gloire de Dieu.

La persistance de l'individualité. — Même ici ! Oh, mon ami, mon ami, pensez-vous que cet amas de forces passionnées et violentes qui constituent ce que vous appelez votre Ego devait venir ici, s'il fallait que l'habitation terrestre de votre tabernacle fût dissoute, que vous seriez, en un instant, dans un clin d'œil, tout à fait autre que vous n'êtes ? Cet esprit qui est vôtre, serait-il dégagé des traits caractéristiques qui vous font être réellement vous ? Non, je vous dis non. L'individualité n'est pas éliminée, mais elle augmente plutôt en essence et s'harmonise dans ses défauts. Le mal dans le monde est que c'est tout différent. Il y a tant de frottements dans les plis et replis secrets de l'individualité, que la vraie individualité souvent disparaît.

Ce n'est pas que je veuille dire que nous ne sortons jamais de notre caractère mais nous sommes, comme vous pourriez l'appeler, dans un sanatorium moral et spirituel. Nous avons apporté avec nous, tous nos défauts. Nous nous en guérissons. Vous pouvez comprendre cela par analogie avec l'effet que produisent certains climats sur des maladies, sur terre. L'ozone de notre vie ici est l'amour. Et, mon cher ami, si vous aviez seulement assez d'amour, vous auriez le ciel où vous êtes. Croyez-moi, il n'y a pas de plus grande vérité que celle-ci : Dieu est amour ! Dieu est amour !

Comment l'amour fait le ciel. — Et le ciel diffère le plus de la terre en ceci : On y trouve plus d'amour, et chaque amour qui fait battre le cœur humain rend la terre plus semblable au ciel. Non, je ne veux pas être attirée dans une discussion au sujet des différentes sortes d'amour. J'ai écrit là-dessus avant. Tout ce que j'ai besoin de vous dire à présent, c'est que l'amour qui vous met hors de vous-même

et rend le bonheur d'un autre si important pour vous, qu'il rend la peine et le chagrin joyeux, est plus à désirer que les plus grands plaisirs s'ils servent au bien-être des bien-aimés ; c'est que cet amour est l'amour qui domine le monde. Le péché n'est que l'absence d'amour. Le chagrin serait transformé en joie, si seulement vous aimiez. Je sais ce que vous voulez dire. Mais la peine vient de ce qu'on aime quelqu'un trop — non, on ne peut jamais aimer trop. Souvent on aime les autres trop peu, et la peine que vous sentez parce que, comme vous dites, vous aimez quelqu'un trop, est réellement parce que vous aimez les autres trop peu.

Le manque d'amour est l'enfer. — Vous avez par exemple, perdu, par le départ ou par malentendu quelqu'un que vous idolâtriez, vous êtes malheureux et la vie vous paraît sombre et n'a plus de but : cette tristesse et ce chagrin ne sont pas parce que vous aimez, mais parce que vous n'aimez pas.

Le secret de la vraie vie. — Car ce qui vous chagrine c'est le vide, c'est l'absence dans votre vie. Vous n'avez pas pénétré le secret de la vie réelle, si vous ne savez pas que l'amour est la baguette magique qui peut transformer le monde et que partout où il n'est pas transformé, c'est parce que vous n'aimez pas. Par exemple, si votre cœur était toujours plein d'amour pour tous les hommes, comme cela est pour la femme que vous adorez avec le plus de passion, si chaque être, humain ou sensible, était aimé de vous avec le même élan et désir de l'aimer et de le rendre heureux, que vous éprouvez dans des cas semblables pour celle que vous aimez, vous ne seriez jamais désolé ni perdu. La vie ne serait jamais un vide, ni l'existence un fardeau. Non, mon très cher ami, croyez-moi, quand je dis que quelle que soit la chose que je puisse avoir à vous enseigner, il n'y a rien qui, pour un instant, est comparable en importance à ceci : Le secret ouvert du ciel est l'amour. Celui qui vit dans l'amour parfait est au ciel. — La haine c'est l'enfer et Dieu est avec tous ceux qui aiment, pour autant qu'ils aiment. Dieu est amour. Ceux qui n'aiment pas sont sans Dieu.

La mort existe pour les vivants. — Mais vos questions et vos objections me détournent de ce que je disais, quand je suis venue parler avec mes amis, ils m'ont dit des choses qui d'abord m'étonnaient. Ils me disaient, par exemple, que je pourrais aller parmi tous ceux que j'avais quittés et que je n'éprouverais aucune sensation de séparation.

Car les esprits de nos amis sont sincères pour vous de ce côté. Puis je dis : « La mort n'existe pas » et ils rirent de joie. « Naturellement non » répondirent-ils, « non pour nous qui sommes morts. » La mort n'est qu'une sensation de privation et de séparation que les soi-disant vivants éprouvent, un incident de limitation de la « vie ». La mort n'existe que pour les « vivants », et non pour nous. Et je désirais aussitôt aller voir si c'était ainsi et dès que j'en avais conçu la pensée, j'étais de retour parmi ceux que j'aimais. Je vis Minerva, et j'essayai de me faire voir d'elle. Je vis Hélène, et elle ne voulut pas m'écouter et alors je revins et je dis : « Non, la mort existe. » Ils ne peuvent ni m'entendre, ni me voir, ni parler, ni sentir mon contact. Et mes amis dirent : « La mort existe pour le corps, et ceux qui sont incorporés sentent la mort même pendant la vie ; mais quand ils dorment, et quelques-uns quand ils sont éveillés peuvent tenir conversation avec l'esprit avant la mort. » Et, comme vous le savez, j'ai trouvé que c'était ainsi. Mais quelquefois, l'esprit est tellement plongé dans la matière, il est si préoccupé des affaires du monde, que même quand le sommeil délivre l'âme subconsciente, elle ne voit rien de nous. Le plus souvent, cependant, nous pouvons voir, et parler et communiquer librement avec les esprits de nos amis vivants. Mais ils peuvent rarement communiquer leurs impressions à la conscience physique, qui est pour nous presque aussi inerte et aussi inimpressionnable, que le corps d'un homme endormi l'est aux hommes vivants qui l'entourent.

Un autre témoignage. — Dans les Annales de la Société des Recherches Psychiques d'août 1895, il y a un compte-rendu très détaillé de Mr Myers sur les expériences de Mr Stainton Moses. Aux pages 87 et 88, nous avons ce qu'on prétend être un exposé des communications faites par l'intermédiaire de Mr Stainton Moses, 21 juillet 1871, par l'esprit de l'éminent ecclésiastique Samuel Wilberforce, évêque de Winchester. Soit que l'intelligence qui communiquait fût d'une manière quelconque liée à l'esprit désincarné de l'évêque, ce n'est pas mon intention de discuter ; je désire simplement appeler l'attention sur la communication reçue, qui prétendait venir de cette source, afin de montrer, comme un fait positif, combien il était naturel et simple pour l'intelligence de transmettre une communication qui correspond de si près à l'exposé de la « vie dans l'au-delà » donné par Julia.

« Quand mon esprit s'éveilla à la conscience de la vie éternelle et de ses alentours, je me trouvai en compagnie d'anges joyeux et bénis, les ministres de l'abondante miséricorde de mon Dieu pour moi. Le choc qui m'avait séparée de la terre avait été si brusque, que d'abord je n'étais pas consciente d'être dans le monde des esprits. Mais, mon cher père se fit connaître à moi et me convainquit que j'étais vivante et parmi ceux qui brillaient. Auprès de lui était ma chère mère et ils furent unis après avec le pur esprit de Keble, et des âmes philanthropiques qui se réjouissaient de s'assembler autour de lui, qui sur terre était un chef parmi les hommes, en philanthropie et en actes d'amour. Ce furent eux qui me conduisirent à la maison où demeurent mes gardiens. D'eux, j'apprends ce qui m'est nécessaire et à abandonner beaucoup de ce que je croyais autrefois d'importance essentielle. Ah ! Avec quelle facilité, l'esprit renonce aux opinions auxquelles il était si tendrement attaché.

« Je fus informée, par mes gardiens, que je me mettrais en communication avec vous. Ce fut votre esprit directeur, qui maintenant écrit pour moi, qui me le communiqua. Je m'y soumis avec joie et maintenant je suis contente, au delà de toute expression, d'avoir atteint la sphère où tant d'êtres qui me sont chers vivent encore, quoique hélas ! Hélas ! Je ne puis pas arriver jusqu'à eux. Ils ne savent pas, et ne peuvent pas l'apprendre encore. Depuis que j'ai quitté la terre j'ai été occupée à m'initier dans mon travail et à me préparer pour la vie du progrès auquel mon être est maintenant dévoué. Déjà, sous la conduite de mes gardiens, j'ai passé par la première sphère, où sont assemblés ceux qui sont attachés à la terre par les affections, ou sont incapables de s'élever jusqu'ici. Là, j'en vis certains que j'avais connus, quand ils étaient incarnés, et j'appris par eux et par d'autres, beaucoup de choses que j'avais besoin de savoir. Mon travail sera du même genre jusqu'à ce que j'arrive à la sphère qui m'est désignée. Je suis venue vous donner ces quelques mots d'assistance et de consolation.

« Ne perdez pas courage !

« On a tant de choses à demander. Les sphères sont-elles comme ce monde ?

« En tout semblables. Il n'y a que le changement de condition qui fait la différence. Il y a ici des fleurs, des fruits, de beaux paysages, des animaux, et des oiseaux comme chez vous. Les conditions matérielles sont changées. Nous n'avons pas besoin de nourriture comme vous et nous ne tuons pas pour vivre. La matière, comme vous l'entendez, n'existe plus ; et nous n'avons aucun besoin de substance, excepté de celle que nous aspirons avec l'air que nous respirons. Nous ne sommes pas non plus arrêtés dans nos mouvements par la matière comme vous l'êtes. Nous nous mouvons librement, et par la volonté. J'apprends par degrés et comme un enfant nouveau-né, à m'habituer aux nouvelles conditions de mon être.

« Les choses vous semblent-elles réelles ?

« Tout à fait et très belles. »

22 mars 1895. — La rencontre avec Jésus. — Mon très cher ami, puis-je continuer mon message ?... Je vous remercie beaucoup. Quand j'avais essayé en vain de communiquer avec Minerva et avec Hélène, je commençai à être un peu triste. Il me semblait que j'étais loin des vrais intérêts qui m'attachaient à la vie. C'était, sans aucun doute, très agréable d'être bien, et c'était délicieux de pouvoir se mouvoir aussi librement que quand on pense ; mais pourtant les personnes que j'aimais le plus, et le travail dans lequel j'étais le plus absorbée étaient là, et je me sentis cependant triste. C'est alors que le bon ange, qui m'avait accueillie dans ce monde, me prit pour aller voir Notre Seigneur. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai écrit avant.

La tristesse et la douleur se dissipèrent. — C'était beau et grandiose, au delà de toute expression. Il n'y avait pas d'espoir d'une réunion et je ne fus même pas capable de réaliser le fait que je l'avais rencontré, jusqu'à ce que je vis tout le paysage en flammes et en feux, comme le rayonnement du ciel qui s'ouvrait quand Il me parla. La cause de cette difficulté fut, je suppose, dans l'extrême naturel de tout ce que j'entendis et je vis. C'est une si grande difficulté de penser qu'aujourd'hui, et hier, c'est la même chose. Quand il y a quelque chose de ce que nous avons coutume d'appeler, l'ordre surnaturel qui arrive au milieu de ce qui semble si naturel, il est difficile de l'admettre. Mais, oh, mon ami, quand on le comprend, combien est grand le changement ! Le monde entier était transfiguré dans la réalisation de l'intensité et de la constance de son amour. Et, depuis ce moment, je n'ai jamais été triste, excepté pour

mes propres tiédeurs et mon propre manque d'amour. Oh, mon très cher ami, si seulement nous pouvions croire davantage dans le vrai sens de son amour.

3° Concernant la divinité de Notre Seigneur.

La divinité de Jésus. — Oh, pourquoi vous tourmentez-vous tant de ces questions scolastiques ? La chose qui vous regarde est certainement ce qui est, et non ce qui peut avoir été défini, il y a des siècles. Mon très cher ami, quand vous viendrez de ce côté et que vous aurez un sens plus vif de la majesté et des merveilles de l'univers ; quand vous verrez comme nous voyons tous les jours, le grand déploiement de la gloire infinie du Père Infini, et quand vous verrez aussi, comme nous voyons, que le secret de toutes choses est amour, et qu'il n'y a jamais eu autant d'amour révélé à l'humanité qu'en Lui, vous pourrez comprendre combien il est vrai qu'il était pénétré de la plénitude de l'Esprit divin incarné en Lui.

23 mars 1895. — Mon très cher ami, cela est vrai. Soyez tout à fait passif ; ne faites pas de questions, mais permettez-moi d'écrire comme si je me servais de ma propre main. Ce que je désire vous dire, et par vous, aux hommes et aux femmes, parmi lesquels je vivais autrefois en esprit incarné, n'est pas un message que vous pouvez faire naître par d'avidés questions. Demandez-moi ce que vous voulez après que j'ai fini, mais, en attendant, soyez aussi passif que possible et moi j'écrirai.

Le divin pouvoir de l'amour. — Maintenant, mon cher ami, je désire continuer du point où je me suis arrêtée, et vous dire, autant que je le puis, et d'une manière consécutive, ce qu'ont été mes épreuves quand je me suis trouvée de ce côté pour la première fois. Quand j'eus vu la splendeur de l'éclat de l'amour qui inondait le monde, j'étais hors de moi de joie. Tout l'amour que j'avais connu, dans l'autre monde, devint insignifiant auprès du brillant rayonnement de cet amour qui m'enveloppait comme d'un vêtement, et me rendait capable de voir quelles ressources merveilleuses, quels pouvoirs dont on ne peut se faire une idée, furent tout le temps dans le cœur de chacun de nous. Car, il n'y a pas d'autre terme pour l'exprimer que l'amour-Dieu est amour, et amour est Dieu, et le pouvoir mystique de Dieu est amour. Nous pouvons être comme Dieu pour autant que nous entrons dans sa Divine nature, qui est amour. Nous pouvons être Dieu quand nous aimons, et nous nous éloignons de Dieu, quand nous n'aimons pas. Quand vous vous sentez incapable de sympathiser avec quelqu'un, parce que vous êtes incapable de sympathiser aussi avec ses défauts, vous êtes hors de Dieu.

Il est tout en tout, et tout son tout est amour et l'on ne peut pas faire naître ses desseins, de la haine et de l'inimitié.

Oh ! si je pouvais seulement vous faire voir, comme nous le voyons ici, combien il est vrai que ceux-là seulement vivent qui aiment ; que tout ce qui n'est pas fait d'amour est comme la mort ; que l'âme qui n'aime pas est sans Dieu, dans une profonde obscurité ; et que le seul moyen de sauver le monde est de l'inonder d'amour, de le submerger d'amour ; oui, l'amour même pour les plus mauvais. Ce n'est pas en n'aimant pas les hommes, même à cause de leurs fautes, que vous les sauverez de leurs péchés. Pardonnez-moi, mais c'est là la vérité ; tout ce que je pourrais dire d'autre n'est que superficiel ; mais ceci est l'essence de tout.

L'impression produite par Jésus. — Quand j'étais revenue de ma délicieuse surprise de la lumière nouvelle, je me sentais dominée par une sensation de merveilleuse soumission envers mon Seigneur : car il n'y avait en Lui rien de la majesté qui terrifie et repousse. La seule suprême idée qu'il laissa dans mon esprit fut celle de l'attraction infinie d'amour ; et un amour qui me fut personnel.

Il n'y avait aucune jalousie dans mon amour, mais je sentais qu'il m'aimait autant personnellement qu'il aimait quelqu'un d'autre et Il désirait mon amour, sans lequel ni Lui ni moi ne pourrions être complets.

La pensée de Dieu. — Je sais que vous pensez que ceci est un blasphème ; je l'aurais moi-même pensé autrefois ; mais c'est là l'état incomplet de l'idéal non encore réalisé et la pensée de Dieu ne sera pas complètement incorporée, à moins que chaque cœur ne palpite d'amour correspondant jaillissant vers Lui qui est tout amour, en qui nous vivons, et nous nous mouvons et avons notre existence.

Et le cœur plein de cette grande joie nouvelle je conversai avec Lui... Ce que je voulais dire et ce qu'il comprit était très simple. Je désirais ardemment et simplement, mais d'un désir qui remplissait toute mon âme, faire connaître cet amour qui était au delà de toute conception, à ceux que j'aimais et Il me souriait avec un contentement tendre quand je lui parlai, et je savais que je n'étais pas repoussée.

La patience de Dieu. — Mais je n'avais pas encore la permission de commencer mon travail. Ce que j'avais à faire était de commencer à préparer mon travail. J'avais tout à apprendre ; et parmi les leçons que j'avais à apprendre ce qui me fut par-dessus tout imposé, ce fut d'acquérir la patience qui attend. Lui attend ; car pour Lui le temps n'existe pas, et il voit la fin depuis le commencement. Et quand nous, dans notre empressement impulsif, nous voulons nous précipiter et changer, oubliant que le temps n'est qu'un mode de la pensée, Il nous retient et je fus retenue. Mais cela me parut dur ; je désirais m'en aller tout de suite pour vous dire quelle est la vérité du monde. Mais je dois attendre ; attendre et apprendre. Et j'étais préparée à exécuter ma mission.

31 mars 1895. — Mon très cher ami. Je continue mon message avec plaisir. Vous êtes si occupé, je crains quelquefois de n'être jamais capable de vous dire ce que vous devez savoir.

Le caractère est la seule preuve. — La valeur du caractère que vous ignorez quelquefois et que vous ne reconnaissez pas toujours à juste titre, doit être vue, comme nous le voyons ici pour être appréciée.

Nous avons d'étonnantes surprises ici. Nous voyons les hommes tels qu'ils ne sont naturellement pas toujours tous les hommes. Mais quand l'enveloppe est ôtée, nous voyons la nature de l'âme et ce qui la détermine, c'est le caractère. Je sais que cela paraît être un lieu commun. Mais cela ne semble pas en être un, quand on le comprend comme nous le comprenons ici. Non. Il vous est difficile, par un effort d'imagination de vous rendre compte du changement qu'on ressent à vivre dans un lieu où la seule preuve est le caractère, où les convenances, la position et le travail ne comptent pas non, ni les professions religieuses. L'idée que vous avez si souvent dans le monde, que les mots que vous prononcez avec les lèvres ont une influence magique sur vos cœurs, doit être vue dans son absurdité fautive pour être comprise. Nous voyons les choses comme elles sont, et non comme elles paraissent être ; nous rencontrons tant de surprises, d'étonnants changements et de révolutions sur l'opinion qu'on a des hommes et des femmes. Oh, mon ami, mon ami, si le premier mot de mon message est : Dieu est amour, et ceux qui aiment, vivent en Dieu, mon second mot assurément doit être : Ne jugez pas, ne jugez pas ; car vous ne pouvez pas voir, vous ne pouvez pas entendre ; vous êtes tous comme des enfants dans les ténèbres, cherchant à deviner les couleurs des ombres jetées sur un écran. Vous ne voyez pas la couleur, et cependant vous émettez un jugement téméraire. Ne jugez pas avant que vous ne voyiez l'homme tel qu'il est souvent ce qui vous paraît être le plus mauvais est le meilleur. Parfois le mieux en apparence est parmi le plus mauvais. Le mobile n'est pas tout, mais c'est beaucoup ; cela si vrai que ceux chez qui le mobile est caché ne peuvent pas juger pleinement. Ma propre expérience de tout cela était, très variée, et je devins bientôt accoutumée à mépriser toutes les distinctions que j'avais faites quand j'étais en vie. Alors j'avais coutume de demander si celui-ci ou celui-là était religieux ; s'il appartenait à cette Église-ci, ou à celle-là, où à l'autre Église ; maintenant ces choses ne m'intéressent pas plus que les colifichets et les nouveaux genres de la mode. Nous ne demandons pas, de quelle Église on est. Laissez-moi vous dire ici que vous pouvez mal interpréter ce que j'ai écrit. Ce n'est pas que je pense que d'être religieux n'a aucune importance, tout a de l'importance. Ce que je voulais dire, c'était de m'immiscer dans les affaires d'Église pour arriver à savoir si oui ou non telle personne était religieuse. C'est là une chose absurde dont nous ne nous préoccupons pas. Nous ne nous soucions jamais de ces choses exceptées quand elles entravent la vraie religion. Nous nous plaignons, et nous avons continuellement à déplorer le fait qu'elles sont substituées à l'amour, qui est l'accomplissement de la loi. Le degré d'amour qui anime une personne, donne la mesure de sa religion. Le degré de haine ou d'indifférence qui paralyse l'amour dans l'âme est l'épreuve de l'irréligion. L'amour dévore l'égoïsme, comme les rayons du soleil dévorent la nuit sombre et noire. Cela est Dieu dans la vie. C'est cela que nous voyons. La lumière qui brille dans les ténèbres. L'amour est cette lumière. Nous ne nous soucions pas de la forme des volets qui l'enlèvent, ni des discussions sans fin sur les fenêtres qui la laissent entrer. Il est si aisé de répondre à ces questions. La meilleure fenêtre, quelle est-elle ? C'est la fenêtre qui laisse entrer le plus de lumière. Où donc est la lumière qui est l'épreuve de la fenêtre ? Et la lumière de la vie est amour, et l'amour c'est Dieu, et Dieu c'est l'amour et ceux qui n'aiment pas sont ceux qui sont dans les profondes ténèbres, et dans la vallée de

l'ombre de la mort. Le péché consiste à vivre sans Dieu ; c'est-à-dire, sans l'amour. Mais plus on y pense et plus on voit que l'amour qui est égoïste, n'est pas de l'amour et l'amour qui fait du mal, n'est pas de l'amour, mais de la cruauté. L'amour qui sacrifie le bien-être permanent de l'être aimé, à la satisfaction immédiate du plaisir du moment, n'est pas de l'amour vrai. L'amour quel qu'il soit exige un certain degré d'effort, et cela est vrai de l'amour du Très-Haut comme de l'amour des hommes et des femmes, de l'effort qui est né de l'intelligence qui prévoit. Et l'amour réel est le plus perçant de toutes choses.

4° Comment donner plus de lumière

18 septembre 1896. — J'ai beaucoup de choses à vous dire, et j'espère que vous serez tout à fait passif et que vous ne m'interromprez pas.

Investie d'un message. — Écoutez donc. Je vais écrire une lettre pour les lecteurs du Borderland, qui sera une communication très utile. Nous y avons pensé depuis longtemps et je suis chargée de vous la communiquer à la première occasion.

Je l'écrirai sans m'arrêter, en en faisant un peu chaque jour, jusqu'à ce qu'elle soit finie. Je pense que cela me prendra environ une semaine pour la finir. Et vous devez me laisser avoir l'usage de votre main, sans interruption. C'est pour leur donner, ce que nous savons être, le conseil le plus important pour la conduite de la vie.

Nous avons tous vu, avec un intérêt intense, les efforts faits par l'homme actuel pour découvrir, s'il est possible, ce qui se trouve dans l'Au-delà. Nous qui y sommes, nous ne sommes pas moins anxieux de communiquer avec vous — qui avez encore à traîner vos corps — et de vous faire savoir ce qui serait le mieux à connaître pour vous sur terre, en vue de la vie nouvelle qui vous attend. Et j'avais espéré que dans les lettres que j'ai commencées dans le Borderland, je vous aurais expliqué maintes choses. Mais elles ont été interrompues, et je vois maintenant que c'était mieux ainsi.

Aucune prétention pour l'infailibilité. — Nous qui avons fini d'être dans la matière, nous faisons souvent des erreurs dans nos espérances, de même que vous, et nous nous trompons dans nos jugements. Personne, excepté Lui qui est au-dessus de tout, ne sait tout. Nous ne devenons pas infailibles, parce que nous sommes débarrassés de nos corps. Nous voyons beaucoup de choses que vous ne voyez pas.

Mais nous faisons des progrès, de l'obscurité à la lumière, de l'ignorance au savoir. Et par conséquent c'est cela qui, quand nous voulons le dire, et j'espère que nous le voudrions souvent, vous aidera et vous permettra de trouver mieux votre chemin. Nous n'usurpons jamais le droit de donner des ordres. Nous ne sommes que trop contents de vous communiquer nos pensées — mais ce n'est pas de la Sagesse divine — ce n'est que la pensée de vos amis qui, étant délivrés de leurs corps terrestres, ont la clairvoyance et habitent le pays de l'amour et de la lumière.

Pas de lumière nouvelle, mais plus de lumière. — Notre grande difficulté, en formulant notre message, est le fait que nous n'avons rien à dire qui n'ait pas été désiré, plus ou moins, par l'un ou l'autre de ces messagers qui ont enseigné à l'homme le chemin de Dieu. Mais ceci est évident. Vous devez reconnaître que Dieu ne vous a pas laissés dans les ténèbres durant toutes ces époques, ni ne vous a donné des lumières pour vous égarer. Ce que nous avons à faire, n'est pas de vous donner ce que je pourrais appeler une révélation révolutionnaire, autant que de vous donner plus de lumière pour vous éclairer un peu mieux. Nous ne pouvons pas décrire l'immensité de la gloire de cette lumière. Nous qui vivons au milieu de cette lumière, nous découvrons de plus en plus l'imperfection de notre vision. Et il en sera toujours ainsi. Le progrès, le progrès éternel, oubliant toujours les choses qui sont derrière, aspirant toujours pour celles qui sont en avant, c'est la loi universelle.

Il y a beaucoup de choses, cependant, auxquelles nous pensons pour répandre la lumière.

Et je vais aussitôt commencer à expliquer ce que c'est que nous désirons vous faire sentir de plus important.

« Je pensai tout de suite « à l'amour ».

L'Évangile qui sauvera le monde. — Je ne vais pas vous répéter ce que j'ai dit souvent déjà concernant l'amour. Il n'y a rien à ajouter ni à retrancher de ce que j'ai dit au sujet de l'amour, quand j'ai écrit la première fois avec votre main.

Car l'identification de l'amour, en quelque lieu qu'on le trouve, tel que Dieu, ou un rayon de Dieu, pur et brillant, l'émanation authentique de Dieu, en raison de ce qu'il est désintéressé et capable de sacrifice dans sa nature, c'est là l'Évangile qui sauvera le monde. Et quand les hommes vous demandent où est Dieu, alors vous pouvez répondre, là où est l'amour. Cela je l'ai dit déjà, et je pourrais continuer à le dire toujours. Mais de le répéter ne servirait pas à étendre la lumière. Et ce que nous voulons faire, c'est de vous donner plus de lumière, afin de la faire rayonner avec plus de gloire sur le monde dans lequel vous vivez.

Oui, cela peut être fait, si vous voulez être passif et ne pas faire de votre esprit une roue tournante de questions. Quand vous aurez fini vos questions je pourrai continuer à écrire. Mais quand votre esprit est si surexcité et s'occupe de tant de choses personnelles, je ne puis pas me fier à votre main pour transmettre mon message. Oui, je puis comprendre. Mais la compréhension ne suffit pas pour faire marcher l'instrument. Quand vous serez à l'état passif, je reprendrai mon message. Il est très important d'avoir l'esprit passif, calme et en état de recevoir.

19 septembre 1896. — Maintenant, je continue où j'ai cessé.

Son message. — Ce que nous désirons le plus vous dire, c'est de vous efforcer de vous habituer à la contemplation. Vous êtes beaucoup trop pressés, vous devenez tous trop affairés. Comment pouvez-vous penser vous mettre en communication avec Lui qui est amour, si vous n'avez pas quelques moments dans la journée où vous pouvez être seul avec Lui et avec nous ? Oh, mon ami, quand nous vous voyons absorbé chaque jour et très tard dans la nuit, par les choses de la vie, et si préoccupé qu'aucune voix de l'Au-delà ne peut arriver jusqu'à vos oreilles, quelle chance avez-vous de vous développer dans les connaissances de l'Esprit ? Autant à peu près qu'une servante d'une pension de famille en a pour apprendre les mathématiques. Oh, mon ami, ce que le monde demande, c'est de faire cesser cette fièvre inquiète au sujet de choses triviales qui s'usent en s'en servant.

Ce que les temps nécessitent le plus. — Ce qui est le plus nécessaire à l'humanité, c'est d'avoir le temps de penser, le temps de méditer, le temps de prier, le temps, en un mot, pour le Divin.

De quoi avons-nous le plus besoin dans nos efforts pour mettre ce monde-ci en contact avec le vôtre ? Pourquoi, n'ai-je pas réussi comparativement, avec vous ? Pourquoi le bureau au sujet duquel je vous ai écrit, il y a plusieurs années déjà, n'est-il pas encore établi ? Tout cela, pour une chose et pour une chose seule. C'est-à-dire que tout le temps dont vous disposez, vous le dépensez pour les choses de cette vie de mouvement, passagère. Cela ne peut aller ainsi, votre monde ne recevra pas de lueur de l'Au-delà, car nous ne faisons jamais une lumière aussi grande, quand la journée entière se passe dans les multiples et incessantes occupations des affaires de ce monde. Non pour vivre réellement, il faut prendre le temps de penser prendre quelques moments, au moins, de silence pour que vous puissiez entendre nos voix. Ceci n'est rien de nouveau, mais le monde semble l'oublier plus qu'autrefois ! Nous ne pouvons rien faire pour établir la communication à moins que, pendant quelque temps, vous puissiez dire à vous-même : « Paix ! sois tranquille ! »

Cinq minutes de méditation. — Nous ne demandons pas d'impossibilités. Nous ne voulons pas qu'un journaliste pratique la vie contemplative des moines de la Thébaïde. Mais nous voulons que pendant cinq minutes, chaque jour il ait la possession paisible de son âme. Tout le reste de la journée, le monde et les affaires la possèdent. Mais s'il y avait seulement cinq minutes chaque jour, pendant lesquelles l'âme pourrait penser paisiblement sur les rapports existant entre vous et l'amour — qui est la manifestation de Dieu dans la vie — ne serait-ce pas mieux pour vous ? N'auriez-vous pas plus de chance pour voir ce que vous avez perdu ?

« N'est-ce pas moi qui suggère ces moyens ? »

Une explication en passant. — Oh, mon ami, combien peu vous comprenez l'action de l'intelligence sur l'intelligence. Tout ce que je vois dans votre intelligence, la connaissance de la langue anglaise, par exemple, ou l'association des idées, sont pour moi autant de moyens par lesquels ma pensée peut

pénétrer dans votre conscience. Toutes les idées que vous avez emmagasinées, vos souvenirs, vos associations sont comme les lettres à l'intérieur d'une machine à écrire. Je prends tout ce dont j'ai besoin. L'alphabet était le vôtre, mais la transmission était de moi.

Ce qu'il est nécessaire de faire, c'est que l'idée de repos soit empreinte dans l'esprit de cette génération. Et, quoi qu'il puisse y avoir dans votre esprit dont je puisse me servir pour graver cette idée, je m'en sers sans hésitation. C'est plus facile de travailler avec des outils auxquels on est habitué. Quand j'essaie de vous faire écrire des mots avec lesquels vous n'êtes pas familier, je me trompe au moins aussi souvent que je réussis. Il en résulte, que je suis toujours plus contente quand je peux recevoir une idée ancienne, ou employer une métaphore qui vous soit familière, que si j'avais à faire mouvoir vos doigts trop laborieusement, pour tracer des mots que vous n'aviez jamais vus avant.

J'espère que vous comprenez maintenant. Ce que je veux vous dire, je vous le fais sentir de la manière la plus facile possible, en me servant toujours de votre propre langage et de vos propres idées, de même que j'emploie votre propre plume et votre propre écriture.

Ne chassez pas Dieu de votre vie. — Et ce que nous avons à vous dire et au moyen de vous, tout d'abord, c'est ceci : vous devez avoir le temps de penser à Dieu et à sa manifestation comme amour, autrement vous refoulerez Dieu de votre vie et une vie sans amour est une vie sans Dieu. Ce dont vous avez tous besoin, c'est un lieu où vous puissiez vous reposer de temps en temps ; un lieu de calme où les anges de Dieu peuvent communiquer avec l'âme. Quelles chances avez-vous de comprendre les vérités de l'autre monde, si vous passez votre temps à courir toujours après les trains dans celui-ci ? Je sais que vous avez besoin de prendre des trains ; mais ce que je plaide ici, c'est que vous puissiez trouver le temps au moins pendant cinq minutes pendant lesquelles vous méditez sur l'Éternité ou cherchez à avoir une lueur des choses éternelles. Oui, cela suffirait. — J'écrirai demain.

27septembre 1896. — Or, donc, résumons ! C'est une erreur de dire qu'il n'y a plus de temps pour penser. Par suite de cette hâte continuelle qui augmente toujours, il est nécessaire d'avoir plusieurs oasis ; mais, la possibilité de s'en servir disparaît. Et ce que je désire faire aujourd'hui, c'est d'indiquer quelques-unes des méthodes au moyen desquelles le temps de la méditation perdu peut être retrouvé.

Heures de la méditation. — La raison pour laquelle je veux que vous donniez du temps à la méditation, c'est afin que votre âme puisse en profiter. Le mondain et le matériel dérobent l'âme à nos yeux. Nous n'en voyons que de faibles lueurs comme à travers des nuages flottants. Nous voulons que vous en voyiez davantage et vous faire pénétrer plus profondément dans le temps de la pensée de l'Éternité.

Mais pour y arriver, nous avons besoin de votre aide. Et le premier moyen de nous aider est de vous enseigner comment utiliser vos moments de loisirs... Laissez-moi répondre ici à votre pensée, quant à l'inefficacité de la méditation qui n'a pas de but. Je ne désire pas que votre méditation soit sans but.

Pour développer l'amour. - Ce que je veux que vous fassiez, si vous en trouvez l'occasion, c'est de répandre l'usage du Rosaire.

Ce que vous avez à faire, c'est de trouver celui qui, d'habitude, ne prie pas et qui ne s'adonne pas à la méditation spirituelle, pour faire les premiers pas vers la réalisation du Divin. Vous ne pouvez faire cela que d'une seule manière. Là où est l'amour, là est Dieu. Il n'y a pas de règle plus vraie que celle-là. Pour arriver à mettre l'homme en présence de Dieu, faites qu'il aime. Et le plus mauvais signe des temps modernes, c'est quand l'amour s'est refroidi dans le cœur du plus grand nombre. Mais n'éteignez pas l'étope qui fume. Ne brisez pas le roseau rompu. Là où est la vie, l'amour n'est pas impossible. Car la complète absence d'amour est la fin dernière de la vie. L'amour est souvent latent, comme l'est la chaleur. Mais le développement de l'expansion de l'amour est la croissance de la vie.

Premièrement : Pour votre Ego transcendant. — Il en résulte que le moment de la méditation est tout d'abord le développement de l'amour. Et cela peut être fait tout simplement en donnant à la divine nature la liberté de s'affirmer elle-même. Car l'esprit vivifiant de Dieu environne l'homme de tous côtés. Et il vous suffit de lui en accorder le moyen, au lieu de vous en débarrasser, pour voir croître en vous le germe divin.

« L'homme doit-il donc penser d'abord à lui-même et non aux autres ? »

Je vois à présent votre étonnement et je devine votre pensée. Ce que l'homme devrait faire d'abord quand il est en méditation, c'est de penser à lui-même. Et que fais-je de moi-même ? L'amour commence au foyer. Et si l'homme est cruel pour son âme ? Non ; vous devez prendre soin de votre Ego transcendant, qui est Dieu en vous. Qu'en faites-vous ? L'exercez-vous ? Et comment ? Depuis quand lui avez-vous facilité le moyen de faire quelque chose qui en soit digne ? Le stupéfiez-vous ? L'affamez-vous ou le tuez-vous ? Meurtrier de l'âme, en êtes-vous le coupable ? Car on peut tuer son âme.

Deuxièmement : Pour vos amis. — Et puis la pensée suivante doit être : Mes ennemis, quel bien leur ai-je fait ? Car un ennemi, c'est un homme envers lequel vous avez eu des torts. Il se peut que ce ne soit pas votre faute, mais s'il est votre ennemi, c'est que vous êtes coupable ; car c'est une faute de ne pas reconnaître que Dieu est votre père et que vous êtes tous frères. Celui que vous n'aimez pas, est un ennemi — c'est une faute. Avez-vous fait quoi que ce soit pour qu'il réussisse ? Il se peut que vous n'avez rien fait. Mais avez-vous pensé à lui avec amitié, avez-vous eu pitié de son aveuglement et de son ignorance, et désiré le voir s'améliorer ? « Mais n'est-ce pas témoigner plus d'amitié parfois, de punir ? » Oui, je sais que vous avez parfaitement raison de penser qu'il est parfois nécessaire de punir ceux qui font mal ; mais alors que vous punissez, aimez ! Car souvenez-vous que la punition sans amour, n'est pas divine. Ayez donc une liste, longue ou brève, de tous ceux que vous n'aimez pas et punissez-les avec amour. Méconnaître ceci ou cela ou quelque autre chose, ce n'est pas dans l'ordre divin, et vous devriez tâcher d'être charitable, c'est-à-dire d'aimer tous les hommes.

Troisièmement : Pour vos amis. — Ensuite vos amis, et ceux auxquels vous êtes unis par la parenté. C'est en individualisant que vous réussirez. Prenez chacun à son tour. Qu'avez-vous fait pour lui ? Pour elle ? Depuis hier ? Qu'avez-vous laissé à faire ? En un mot, le mal c'est l'absence de penser. Pensez ! Une pensée d'amour est une prière ! N'avez-vous pas le temps de prier ? Alors prenez le temps pour penser à ceux que vous aimez.

En cessant de penser aux autres, vous perdrez le lien vital de vos relations. Envers tous, hommes ou femmes, vous avez un certain devoir à remplir, quelque léger qu'il soit ; que ce soit un sourire, un mot, une lettre, un éloge, un blâme, et il faut plus d'amour pour blâmer avec justice que pour louer. Mais quoi que ce soit, vous le devez à chacun de vos semblables. — Avez-vous payé vos dettes ? Non, en bloc mais à chacun ce qui lui est dû ? Quelle est l'excuse du manque d'aménité de la moitié du monde ? Quelle est la cause de la plus grande partie de sa tristesse ? Non pas la pauvreté de la richesse de ce monde, mais la pauvreté de pensées d'amour. Vous ne pensez pas ; vous oubliez. Vous négligez, par suite du défaut de penser, vous laissez se refroidir l'amour qui est en vous. Car l'amour meurt quand vous ne pensez jamais à la personne aimée.

Penser c'est prier. — C'est pourquoi il faut penser à tous. Si vous ne pouvez faire rien d'autre, pensez à eux avec amour car une pensée d'amour pour un ami est un ange de Dieu envoyé pour porter la bénédiction à l'âme.

Oui, de cette manière, nous remplissons tous, ou aidons à remplir, nos propres prières. Vous voyez vaguement dans votre ambiance, dans le domaine de télépathie, l'influence de la pensée mais, vous découvrirez plus, beaucoup plus, avant peu. Quand vous pensez avec un sentiment vrai et sincère au bien-être d'un autre et que vous désirez l'aider, vous l'aidez en réalité. Voici, en quelque sorte, la source secrète par laquelle est nourri le feu qui autrement aurait languie et se serait éteint. Oh, mon très cher ami, si vous saviez seulement quel est le pouvoir de la pensée et si vous vouliez seulement penser, penser, penser !

Maintenant, j'ai fini pour aujourd'hui, demain je commencerai le second point de mon message. Mais n'oubliez pas mon premier. Le suprême besoin de l'âme de l'homme est le temps pour penser ce qui veut dire, le temps pour aimer, c'est-à-dire le temps pour vivre.

27 septembre 1896. — Le Bureau de communication. — Tout ce qui a été écrit a été bien écrit. Et vous n'avez pas besoin de vous tourmenter pour savoir si tout vient de moi ou de votre subconscient Ego. Quand vous saurez ce que c'est que votre subconscient Ego, vous comprendrez.

Ce qui est important, c'est que, quelle que soit son adresse, vous receviez bien mon message. Le

premier mot de mon message était amour, le second loisir, et maintenant nous arrivons au troisième, et ce que vous pouvez considérer comme étant la partie la plus pratique de mon message. Je veux dire l'ancienne et très importante demande que je vous ai faite, au sujet du Bureau de l'Intercommunication entre les deux mondes.

Une remontrance. — Je n'ai jamais cessé un instant de désirer son installation. Il y a pour moi quelque chose d'extraordinairement pathétique dans le désir ardent que nous avons tous ici de pouvoir communiquer avec vous, de votre côté. Et ce qui m'attriste tant, c'est que voyant si clairement comment cela peut être fait, vous n'essayez pas, comme vous devriez le faire, à m'aider à le faire. Comme il y a longtemps, depuis la première fois que je suis venue à vous ! Et qu'avez-vous fait ? Quel progrès a été accompli en vue de cet indispensable Bureau ? Mon ami, mon ami, pourquoi avez-vous tardé si longtemps ? Pourquoi, quand le Borderland se plaint des soupirs des morts, avez-vous fait si peu pour nous unir ?

« Excuses diverses, suggérées en réponse à ce reproche :

1° la préoccupation ;

2° la difficulté de trouver des médiums, sur lesquels on peut compter, se fier ;

3° les difficultés dans le chemin :

a) la personnification ;

b) des élémentaux ;

c) de mauvais esprits ;

4° désappointement et insuccès.

Quand j'ai essayé vous n'avez pas été capable de vous manifester à des clairvoyants, ni d'être photographiée. Ma santé, aussi, cette année-ci, etc. »

Oui, je sais tout cela mais à quoi tout cela aboutit-il ? A rien du tout. Rien du tout. Quiconque se permet d'être arrêté par de telles excuses ne pourra jamais rien accomplir. Or, ce que je veux que vous vous décidiez à faire, est de répondre à cette question. L'établissement d'un mode de communication assuré et vérifiable entre nous et vous, est-ce un sujet digne d'être essayé ? N'est-ce pas la seule chose parmi toutes les autres, qui mérite le plus d'être essayée ? Qu'y a-t-il d'aussi important que de prouver, au delà de tout doute, que tout ce que les saints et les sages ont enseigné est vrai que lorsque l'homme se dépouille de son corps, l'esprit vit, et que quand il « meurt », il recommence une nouvelle vie qui n'est pas séparée de la vôtre par un abîme infranchissable ? Et ce que je veux que vous fassiez, c'est de mettre cette question pleinement et carrément devant votre conscience. Et puis, quand vous y aurez répondu, d'agir. Ne dites pas : « Oui, c'est la chose la plus importante » et ne la considérez pas ensuite comme la plus triviale. Ne dites pas : « Oui, je pense que c'est la chose dont l'humanité a besoin par-dessus tout », et ne l'abandonnez pas ensuite à la chance ou au caprice. Tout cela n'est pas rationnel.

Cela vaut-il la peine ? — « Oui : j'en conviens. Si les chances de réussite étaient assez bonnes pour justifier le sacrifice de temps et d'énergie nécessaire. Mais j'en ai vu tant qui ont été si complètement désappointés, après maintes années d'une investigation patiente que, moi qui ai des devoirs urgents à remplir, je trouve que j'ai peu de chance pour réussir là, où d'autres ne l'ont pas pu. »

Comment savez-vous qu'ils n'ont pas réussi ? Ce que vous avez à faire réellement, c'est de voir si ce que vous appelez votre propre chance, en vaut la peine. Et ce que je vous dis.

Interruption. A repris deux heures plus tard, et je constatai que c'était là ce qui arrivait toujours.

Une exhortation. — Ce que je vous dis, c'est que vous devriez prendre le sujet plus au sérieux. Vous traitez la chose, la plus élevée de toutes, comme un passe-temps de jour de fête, et vous la mettez de côté chaque fois que vous avez à surmonter un obstacle. Or, comme je sais que vous croyez que c'est la chose la plus importante que l'homme ait à considérer, voulez-vous commencer à vous y appliquer sérieusement ?

« Qu'entendez-vous par sérieusement ? »

Par sérieusement, je veux dire seulement que vous devriez en poursuivre l'étude, avec la même résolution également sincère et les mêmes moyens que vous mettez aux affaires, que vous consacrez à l'étude de choses beaucoup moins importantes. Car, il n'y a aucune chance de pouvoir faire quoi que ce soit de ce côté, à moins que vous ne nous aidiez. Donnez-moi votre temps et je vous donnerai mon aide.

« Combien de temps ? »

Une demi-heure par jour. — Mais, mon cher ami, parlez-vous comme si cela vous ennuyait ? Vous savez combien j'ai toujours été disposée à tenir compte de votre ouvrage. Je ne désire pas que vous renonciez à aucune partie de votre travail. C'est là votre premier devoir. Mais je pense que si vous essayiez, essayiez vraiment, vous pourriez trouver toujours une demi-heure avant de commencer votre travail. Voici ce que je vous demande de m'accorder toujours, une demi-heure avant votre déjeuner, l'emploi de votre main, afin que je puisse faire quelque effort systématique soutenu, pour vous habituer à la méthode de correspondance avec nous de ce côté. Quand vous serez épuisé de fatigue, je n'insisterai pas. Mais, en principe, donnez-moi une occasion.

« Je doute que cela fasse du bien. »

Vous êtes incrédule comme Thomas. Oui, cela fera du bien, grand bien, comme vous pourrez bientôt vous en apercevoir. Oui, je sais qu'il y a eu des erreurs, et il y en aura encore ; votre propre expérience avec le phonographe devrait vous prouver combien il est difficile de déchiffrer la transmission. Mais courage, quant aux erreurs auxquelles vous pensez, ce ne sont pas des erreurs, excepté en ce qui est relatif au temps et parfois nous sommes incapables de distinguer les pensées des choses. Mais ce n'est qu'en expérimentant patiemment, expérimentant avec amour, que nous, vous et moi, nous pouvons apprendre comment éviter ces erreurs. Maintenant, mon ami, au revoir. Si vous voulez commencer tout de suite, je ferai ce que je puis pour satisfaire les désirs du cœur de l'homme.

5° L'emploi et l'abus des communications spirites

5 décembre 1896. — Mon très cher ami. Je vais vous donner maintenant quelques conseils que nous, de ce côté-ci, croyons très nécessaires.

Le pont projeté sur le seuil de l'au-delà. — Vous êtes très désireux, dites-vous, de faire un pont entre les deux mondes. Et nous le sommes davantage. Mais quand vous dites cela, réalisez-vous ce que cela implique ? Que serait l'effet de sa réalisation ? Je suis de plus en plus convaincue que l'exécution du fait, et la certitude de communication entre ce monde-ci et le vôtre, peut être considérée comme étant la chose la plus importante qui soit dans l'ordre des œuvres possibles de l'homme. Il n'y a rien qui exerce une plus grande influence au-dessus de toutes choses. Car cela transforme la pensée, et la pensée constitue le monde dans lequel vous vivez.

Personne ne peut comprendre combien cela est vrai, alors qu'il est encore enveloppé dans la matière.

Son effet sur le foyer de la vie. — Il ne faut pas, pour cela, penser le moins du monde que je veuille vous arrêter dans la tâche à laquelle vous vous êtes assujetti, ni vous en détourner. Mais avant que vous commenciez sérieusement à réunir les deux bords du golfe, je pense que ce serait toute justice que je vous indique ce que cela fera, ou plutôt ce que cela produira ; car cela changera le foyer de la vie.

Le but de la vie est aujourd'hui, pour la majorité des hommes, limité entre la naissance et la mort. Le but sera changé, quand vous l'aurez rendu évident ; non pas comme un peut-être, mais comme une certitude scientifique, que nous vivons ici et que nous pouvons communiquer avec vous. Et quand vous changez le but de la vie, que faites-vous ? Vous changez la perspective de tout.

Un changement qui après tout n'est pas bon. — Vous ne pouvez vous figurer combien le monde serait changé. Le changement sera, je le sais bien, pour le bien, et principalement pour le bien. Mais aucune révolution n'a eu lieu sans faire incidemment, beaucoup de mal, et votre pont ne sera pas plus qu'aucune autre chose, un avantage sans mélange. Vous devez être prêt à avoir beaucoup de désappointements et vous aurez souvent désiré de ne vous être occupé jamais du sujet. Le travail du constructeur de ponts est de faire un passage sur l'abîme. Et les abîmes sont les abîmes. Ce ne sont pas des paradis. Et plus

l'ouvrage sera utile et plus on s'y opposera. Non, ne vous figurez pas que ce soit facile. Route douloureuse, toujours route douloureuse. Le chemin douloureux est le chemin de la croix. Mais c'est le chemin du salut.

Alors donc, je vais continuer. En premier lieu, vous changerez le but de la vie. Cela vous le voyez. La perspective qui est bonne, quand le but est fixé par une ligne limitée, devient mauvaise quand la ligne est tirée indéfiniment : vous êtes impatient. Mais je vais continuer.

En quoi cela nuira aux Églises. — Deuxièmement, pour autant que vous aurez du succès, vous détruirez comme avec un subit (ici, il y eut une interruption). Où en suis-je resté ? Non, ce n'est rien.

Oui, je disais que vous détruirez, comme avec le tranchant d'une épée ou une lame de rasoir, l'entière théorie de la vie future, qui est adoptée conventionnellement et crue par les Églises. Vous permettez à ceux d'entre nous qui sont ici de parler de ce que nous savons, de ce que nous voyons et de ce que nous sentons. Et vous ne devez pas vous attendre à ce qu'on vous a enseigné conventionnellement. Or, je ne pense pas que vous trouverez que ce que nous avons à vous dire, diffère de ce que savent les croyants les plus intelligents et les plus spirituels, ou de ce qu'ils ont reçu par inspiration. Les principes fondamentaux sont les mêmes. Nous n'avons rien à vous dire de ce qui n'était pas connu des voyants, et qui n'était pas déclaré par Jésus. Mais nous devons vous dire que les idées qui ont été reçues et sont encore enseignées par beaucoup d'Églises, quant à la condition future de l'homme, sont simplement fausses. Elles vous font croire ce qui n'est pas vrai. Et il n'y a pas le moindre doute que, en ouvrant le Bureau, c'est-à-dire en jetant un pont sur l'abîme, vous ne rendiez ces idées incroyables, pour qui que ce soit.

Un sérieux danger. — Quand vous ferez cela, vous courrez un grand risque. Et pour la raison suivante. Ces idées tout en étant crues, grossières et fausses, sont toutefois les plus près de la vérité qu'il soit possible à beaucoup d'hommes de s'assimiler. C'est ce qui rend si dangereux toute transition de la vérité inférieure à la supérieure. Il y en a qui ne peuvent pas arriver à comprendre une explication plus claire de la même vertu. Et ainsi, ils sont perdus. Et quand une fois vous aurez admis les vérités de la continuité de l'existence et la possibilité des communications entre les deux mondes, il y aura une grande brèche — non, pas brèche — un grand vide produit dans la foi d'un grand nombre. C'est là, la raison pour laquelle ces choses ne sont pas révélées trop brusquement. Si vous pouviez faire tout ce que vous avez dans votre esprit, en une fois, vous feriez plus de mal que de bien. Ce n'est que par des degrés lents que la vérité nouvelle doit faire son chemin. Mais ce n'est pas une raison pour refuser de la reconnaître. Quelqu'un doit être le premier et ce n'est jamais bien de s'écarter de ce qui est le vrai devoir. Non. Il faut avancer, mais la consolation qui vous soutiendra quand vous rencontrerez des déceptions, c'est que si vous vous étiez pressé davantage, vous auriez été moins vite.

Ce que je veux vous faire comprendre, c'est que les grandes règles sur lesquelles la vérité s'est fondée, ne peuvent pas être détruites sans porter préjudice pendant un certain temps à la vérité elle-même. Voilà ce que je sens et que je dois vous dire. Car il y a trop de danger pour que si vous espérez trop et oubliez l'ombre, si vous êtes impatient et oubliez les lents procédés de la nature, vous soyez obligé de renoncer à tout. Et cela serait un crime. Je vais vous dire tout de suite quel en serait le résultat. Lorsqu'une fois votre Bureau sera organisé, et que quiconque pourra entrer en communication avec les esprits désincarnés de ses parents ou amis, il y aura un immédiat...

« Doute dans l'existence de l'enfer ? »

Non ! Vous faites erreur. Non, le principal résultat ne sera pas l'abolition de l'ancienne croyance de l'enfer, car cela est déjà aboli. Les gens ne croient plus à un enfer de feu et ils ont oublié qu'il y a un vrai enfer, ce qui sera révélé d'une manière bien claire, par votre Bureau. Non, je vous prie, laissez-moi vous dire ce que j'ai à dire sans mêler vos questions à mon message.

Le résultat principal du Bureau. — Le changement principal qui sera opéré par le Bureau-Pont que vous désirez faire, ce sera d'accroître d'une manière tout à fait inconcevable, la conscience de la responsabilité de la vie. Vous pensez peut-être qu'il est étrange que la vérification d'une autre vie puisse accroître l'importance de celle-ci. Mais le fait est là, et vous ne pourrez jamais comprendre l'importance de votre vie, avant de la voir de ce côté-ci. Jamais, vous ne cessez un instant d'influencer l'éternité. Vous

pensez peut-être que c'est une figure du langage. Mais cela n'est pas. Vous êtes beaucoup plus réels que vous ne le pensez, en transformant notre monde dans le vôtre.

Vous vous faites votre propre vie future. — Oui, cet article-ci est, pour ainsi parler, un article fabriqué. Vous êtes dans l'engrenage du temps tissant la fabrique de ce monde. Vous faites votre vie prochaine. Oui et vous faites votre vie ici. Vous faites votre vie prochaine. Vous la faites jour par jour, vous la faites heure par heure. Vous faites votre vie future. Pour rendre cela tout à fait clair, ce sera le principal résultat du Bureau. Vous faites votre prochaine vie.

Je voudrais pouvoir m'expliquer plus clairement. Vous direz que c'est la vérité pour toutes les religions. Oui, et tout ce que les religions enseignent est la vérité mais vous ne le comprenez pas et souvent vous le niez. Si nous pouvions communiquer avec vous, vous ne le nieriez plus, car ici il n'y a pas de transformation subite. Vous êtes comme vous étiez. Il n'y a pas de solution de continuité. Vous continuez du point d'où vous vous êtes arrêtés. Vous restez ce que vous êtes.

Oui, vous devez me laisser écrire ce que j'ai à vous dire sans m'interrompre, comme vous le faites.

Le règne de l'éternelle loi. — Ce que je vois, et ce qui sera le résultat du Bureau sera de rendre plus profond et de fortifier immensément le sens de la responsabilité de la vie. Ce sera un bien, sans doute et ce qui est nécessaire, c'est la force. Mais ce ne sera pas tout bien. Il y a un danger que vous ne rendiez le règne de la loi aussi inexorable de ce côté qu'il l'est du vôtre et le fataliste aura alors l'Éternité aussi bien que le temps. Vous verrez, que la volonté de Dieu que vous qualifiez ici et là de nom de loi, s'étend sans interruption depuis votre côté jusqu'au nôtre. Vous verrez que nous de ce côté, qui avons été à même de voir, de sentir et de savoir que Dieu est l'amour, nous vous dirons aussi que l'amour, pas plus de ce côté que du vôtre, ne renferme de la peine et de la douleur ni les phénomènes de l'imperfection. Nous n'avons pas atteint le but. Nous nous efforçons de monter jusqu'à la limite de nos destinées supérieures ici comme là. Pensez-vous que nous soyons transfigurés par la plénitude de sa gloire, parce que la maison terrestre de notre tabernacle est détruite ? Pas du tout, en vérité. Nous sommes comme nous sommes, quand notre vêtement terrestre se détériore, nous demeurons. L'augmentation du sens de la continuité de l'existence du règne de la loi et de la responsabilité du temps pour l'éternité, et tout ce qui y est contenu, sera le plus grand changement que votre Bureau pourra faire.

Le développement de la vie sérieuse. — Il y aura un accroissement considérable et déterminé dans la vie. La vie sera beaucoup plus sérieuse.

Il n'y aura plus cette consolation de croire comme beaucoup l'ont fait que la mort finit tout. La mort ne finit pas tout. Mais elle commence beaucoup, beaucoup. Je ne veux pas vous décourager. Il y a beaucoup plus de bien que de mal. Et si le Bureau pouvait aider à diminuer la tristesse de ceux qui ne connaissent pas Dieu, — car on ne peut pas l'éviter, pas même dans la tombe, — tout l'univers deviendrait son temple, dans lequel l'air, la lumière, tout est amour.

12 décembre 1895. — Mon très cher ami, quand vous aurez organisé votre Bureau de communication vous serez surchargé de demandes des deux côtés.

La mort. Le serviteur de l'homme. — Et vous verrez qu'il y aura un grand nombre de personnes qui voudront avoir des messages mais qui n'en recevront pas vous vous rappelez ce que j'ai dit, j'ai dit tout au commencement que je pourrais vous obtenir une réponse ou vous dire pourquoi, aucune communication ne pourrait être établie or un grand nombre de ce côté-ci ont essayé de se mettre en contact avec ceux qui sont de votre côté, et ils n'ont pas réussi. Il y en a aussi beaucoup de votre côté qui feront le même essai, et qui ne réussiront pas non plus. Et il en sera ainsi. Et c'est ainsi que cela devait être. Car, il arrive très souvent que la mort, le séparateur, est la force la plus nécessaire et la plus utile qui puisse avoir été mise au service de l'homme. Il ne résulterait que du mal si tous les « morts », comme vous les appelez, pouvaient venir visiter les vivants. L'autre monde, comme vous l'appelez, serait trop pour vous.

« Et alors ne serait-ce pas mieux de ne pas s'en occuper. »

Non, je suis tout à fait sûre que le Bureau pourrait être une grande félicité, mais il pourrait être aussi une très grande malédiction, quand vous avez la main morte. Non, les mots : « main morte », ne sont pas

bons. Mais il serait plus sage de dire qu'il y a une quantité considérable d'esprits pour lesquels il est fort désirable que toute action directe avec les incarnés leur soit enlevée.

La mort délivre. — Il y a une multitude d'âmes pour qui la mort a été une délivrance. Je veux dire qu'elle a enlevé des personnes qui étaient dures, cruelles et despotiques. Que dis-je, elle a été quelquefois meilleure, en enlevant ceux qui ont été trop bons et dont les soins ont amoindri, dont l'amour et la tendresse ont affaibli le développement de la vie. Les influences qui empêchent le complet développement de la vie sont à déplorer. Mais, quoiqu'il y ait peu de danger que les victimes de la tyrannie et de l'oppression cherchent à rétablir leurs relations, avec leurs oppresseurs qui sont venus de ce côté-ci, il y a beaucoup à craindre que les faibles qui ont perdu leur appui et leur soutien, ne cherchent à s'appuyer de nouveau sur le support qui les a préservés, s'ils parviennent à l'atteindre au moyen du Bureau. Mais il n'y a pas trop de danger sous ce rapport de vous détourner de ce bon travail. Car l'influence de ceux qui vivent avec nous ici dans la lumière de l'amour du Père ne peut être que pour le bien.

Mal possible du guide des esprits. — Mais il y a un grand nombre d'esprits désincarnés récemment, dont les communications bien que faites avec soin et inspirées par l'amour seraient nuisibles et sans aide. Et, mon cher ami, quand vous me demandez d'être guidé, je sens souvent que ce serait un grand malheur pour vous, si je vous guidais comme vous désirez l'être. Ce que je puis faire, tout ce que je puis faire, c'est de vous dire comment les choses paraissent être à moi, pour vous rappeler que, quoique souvent je voie plus que vous, vous qui vivez dans des conditions qui n'existent pas ici, vous êtes mieux en état de juger de plusieurs choses que je ne le puis. Parfois, j'ai la permission de vous prédire des choses, à titre d'épreuve, et pour vous donner de la confiance. Mais je ne serais pour vous qu'un malheur, si je devais essayer de vous dire ce que vous devez faire. Ce serait comme une mère portant toujours son enfant. Il ne pourrait jamais apprendre à marcher. D'ailleurs, je ne sais pas. Il ne faut pas croire que je sois omnisciente parce que je n'ai pas mon corps, mon vieux corps.

La leçon de la confiance en soi. — Oh, mon ami, si vous pouviez seulement voir et comprendre, quel est le but de la vie, vous comprendriez combien il serait funeste de permettre de répondre à tous ceux qui demandent à être dirigés et guidés. Et il y en a beaucoup qui, quand la communication sera ouverte, oublieront cela et conseilleront et essaieront de diriger ceux qui les consultent, et qui produiront un grand désordre. Car il ne nous appartient pas de vous guider. Le but de la vie c'est d'évoquer, de développer Dieu en vous. Et il ne peut être évoqué en permettant aux autres de vous diriger. Mais vous verrez que les desseins de Dieu ne peuvent être méconnus par la folie de ses enfants, aussi bien de ce côté-ci que du vôtre. Les esprits qui essaieront de trop intervenir, seront confondus. Ils erreront, et on les reconnaîtra. Leur autorité sera détruite. Et ainsi, à la fin, tout redeviendra bon.

Mais, à moins que vous ne soyez sur vos gardes, vous trouverez qu'il en adviendra beaucoup de mal, par suite des tentatives que feront ceux qui sont de votre côté pour que leurs pensées puissent émaner de nous. Et de ce côté-ci, il y a un grand nombre de parents qui vous sont chers et d'autres qui ne sont que trop désireux d'exercer leur autorité, qui leur sert à envelopper d'ombre les âmes de leurs enfants qui sont sur terre.

La balance en faveur du Bureau. — Pourquoi donc me demandez-vous pourquoi je suis si désireuse que le Bureau soit établi ? Parce que le bon emploi qu'on en fera sera beaucoup plus grand que l'abus. Ce n'est pas pour être constamment appelé ou pour vous dire toujours ce qu'il y a à faire que vous désirez avoir un téléphone. Les téléphones, sans doute, deviennent aussi quelquefois facilement un tracas. Et mon Bureau pourrait être un ennui. Mais réfléchissez donc à ce qu'il implique en lui. Si vous pouviez par les communications obtenir la preuve que la vie se continue, que l'amour dure, que l'autre monde est en contact avec celui-ci, ne serait-ce pas assez ? Si ce n'était que cela, et rien que cela, cela en vaudrait la peine : rien que pour rétablir la conscience du monde invisible et la réalité de l'Amour Éternel. Seulement ! Julia.

Seulement ! — « Le mot «seulement» de Julia fut écrit dans la matinée du jour où me tomba sous les yeux le poème désespéré Immortalité de George Anderson dans l'Agnostique annuel de 1897. Je reproduis ici ces stances pour montrer « combien » il y a dans ce « seulement » de Julia ».

«Parmi les millions d'êtres disparus qui nous furent chers, aucun jamais n'est revenu nous faire un

signe ou nous donner un mot de consolation et nous dire que là-haut « tout est bien ». Nous en voulons la preuve et ne pouvons croire aux fictions des poètes. Et cette espérance vaine ne fait qu'augmenter le doute dans lequel nous vivons !

« Oh ! Rendez-nous la foi de nos jeunes années ! Dites-nous que nos morts nous attendent, se souviennent de nous et nous aiment toujours, quoique nous soyons oubliés sur terre et que nous serons unis un jour pour l'éternité ! Aucune réponse ne vient à cet appel suprême, et ne viendra jamais et n'est venue avant, apporter un rayon d'espoir ou de consolation dans le cœur d'une mère !

« Nos morts, hélas ! Sont partis et partis pour toujours. »

31 décembre 1896. — Quand vous serez prêt, je vous en dirai davantage sur ce qui arrive quand on passe dans l'Au-delà.

Pour rendre l'inconnu, connu. — Oh non, je ne désire pas l'écrire pour ce numéro-ci. Je pensais seulement à E. (une amie qui est mourante) et le pays de l'Inconnu. C'est pour en faire un pays connu que nous désirons tous ce Bureau et c'est ce que vous ferez de plus en plus, en facilitant les communications avec l'Au-delà. « L'inconnu, connu ou la vérité sur l'Au-delà. Ce que nous devons espérer. » Ce que vous devriez comprendre vaut assurément la peine que vous le sachiez tout d'abord. Vous verrez que les esprits qui communiqueront avec leurs amis par le Bureau feront des jugements différents. Ils différeront d'une manière indéfinie, suivant leurs différents tempéraments et la différence de leurs âmes.

Conflits d'autorités. — Ils émettront des opinions qui différeront tant, qu'ils amèneront de la confusion dans l'esprit de ceux qui croient que l'immense multitude d'expériences individuelles peut être traduite en une seule expression. Il y aura un nombre illimité de croyances basées sur les expériences de l'Au-delà qui varient selon le caractère de l'individu. L'homme trouve ce monde-ci très semblable à ce qu'il l'a fait. Nous reproduisons tous ce que nous avons en nous. Et comme chacun se fait à soi une vie future différente, ils vous donneront tous différentes versions de la vie qu'ils mènent. Vous trouverez ici, aussi peu d'uniformité que de votre côté. Mais, néanmoins, vous trouverez que le Bureau et tous ceux qui s'en serviront, seront d'accord, sur certaines choses. Ils différeront indéfiniment sur les lois, les théories et les possibilités, mais ils seront d'accord sur les faits de l'Être. Par exemple, vous ne trouverez chez nous aucune déclaration impérieuse sur une religion qui sera reconnue comme vraie par tous les esprits qui se communiquent. Elles appartiennent à tous les âges et à toutes les phases, et la religion des uns sera absolument inconcevable pour les autres.

La continuité de la vie. — Mais de cela vous aurez la preuve. Il n'y a aucun esprit, à quelque degré de développement qu'il soit arrivé, et qui revient communiquer par votre Bureau, qui n'affirme qu'il n'existe aucune rupture, aucune solution de continuité dans l'existence individuelle. Ils vous diront tous que la mort est une transition plutôt qu'une transformation, et que, quoique la transition soit importante, elle ne détruit en aucune manière la vie de l'âme. Tous vous diront cela. Tous vous affirmeront le fait qu'ils ont continué à vivre une existence consciente, qui n'a subi aucune interruption dans la vie qu'ils avaient menée ici. Il n'y a pas de doute, il y a un changement. La mémoire semble être plus vive, au lieu d'être plus lente. L'esprit voit plus clairement.

La non réalité de la matière. — L'idée fantastique concernant la matière disparaît, et les masques et les mascarades qui cachent la vérité s'évanouissent — cela est important et cela est universel. Il n'y a pas un seul esprit qui retourne, qui n'affirme que la matière dans laquelle vous êtes enveloppés est une fiction, une simple fiction de l'intelligence qui s'évanouit et n'existe pas. L'esprit seul est, soit dans le corps, soit hors du corps. Et l'âme vit, continue à vivre. Les deux choses suivantes : la continuité de l'identité consciente et l'idée fallacieuse de matière sont, ils vous le diront tous, connues d'eux ; ce sont des faits universels que chacun d'eux et tous vous affirmeront. Sur ces points, il ne peut y avoir aucune erreur, là où nous sommes. Je comprends ce que vous demandez. Oui, je le comprends. Ce que vous dites est vrai. Mais tous les esprits ne comprennent pas cette vérité. Ce que je vous disais au sujet de l'amour est vrai. Mais ce qui est triste, c'est qu'il y a ici une foule d'esprits à qui cela est inconnu autant que chez vous.

20 décembre 1896. Comment le Bureau pourrait nuire. — Quand vous aurez organisé le Bureau au

sujet duquel je vous ai écrit si souvent, vous serez accablés par un grand nombre d'individus qui voudront entrer en communication avec ceux qui sont dans l'Au-delà, sans aucun but louable. Les deux mondes peuvent s'entraider beaucoup. Mais ils peuvent aussi se faire beaucoup de mal. Et quand le mal excède l'assistance, alors la porte se ferme. Or, je vais vous donner des exemples mais je vous prie de remarquer qu'il y aura autant de personnes de notre côté que du vôtre, qui voudront entrer en communication, pour faire le mal et non le bien.

Or, il y a trois classes de personnes, qui assurément chercheront à communiquer pour leur propre désavantage.

1° A ceux qui n'ont pas de confiance en eux-mêmes. — Il y a ceux-là dont l'indépendance de caractère et de confiance en eux-mêmes a été détruite par la grande quantité d'ombre qu'ont jetée sur eux ceux qui sont partis. Ils chercheront encore à être guidés, et s'ils y parviennent, cela leur fera du mal. Car le bénéfice de ce que vous appelez la mort est, qu'il laisse de la place à ceux qui restent pour se développer. Quand vous tombez sur ceux qui ont été gâtés par les soins et l'autorité des parents ou des tuteurs, cherchant encore à être guidés dans l'Au-delà, ils ne pourront que se faire du mal à eux-mêmes, s'ils réussissent à se communiquer. Ce que vous avez à faire, c'est de devenir fort et indépendant. Ce que vous avez à éviter, c'est d'être de simples ombres ou des échos, ou pis encore, de simples jouets d'une autre volonté. La mort a sauvé un grand nombre de vivants de ce qui les aurait ruinés. Et si vous ouvrez votre Bureau, ils essaieront d'éviter d'être sauvés. Ceux qui ont appris à compter sur les autres, compteront sur l'esprit désincarné, tandis qu'ils ne devraient dépendre que d'eux-mêmes. Celui qui n'a pas confiance dans sa propre âme l'a perdue. Et celui qui ne veut pas avoir confiance dans la parole de Dieu, dans sa propre âme, la cherchera en vain dans les voix de l'Au-delà.

2° Aux curieux paresseux. — La deuxième classe de personnes à qui votre Bureau sera nuisible, est composée de ceux qui sont simplement curieux. De simples affairés, poussés par la soif de la curiosité, viendront vous demander, sans profond désir, des connaissances de l'autre monde, sans réelle envie de communiquer avec les disparus. Ils viendront assaillir votre Bureau, comme s'ils allaient à un musée pour dix centimes et mettront un sou dans la sèbile pour avoir quelque curiosité. Ils n'obtiendront rien de bon. Ils ne sont pas sérieux. Ils viennent simplement pour des motifs de curiosité et l'amour des sensations. Ils n'obtiendront rien de bon. Ils peuvent se faire du tort.

3° Aux compagnons dans le péché. — Il y a ceux, qui ne sont pas, il s'en faut, peu nombreux, qui désireront continuer indéfiniment des relations coupables. Ils ne voudront pas l'admettre. Mais ils le rechercheront ardemment, désespérément, plus souvent que vous ne le pensez. Et on peut le leur accorder. L'union qui a été brisée par la mort peut être renouée. Oui, cela est possible et s'est fait. Il y a une possibilité de renouer des relations, que vous pensez avoir été rompues pour toujours par la mort, il y a du danger ici, et c'est un danger contre lequel il faut vous mettre en garde. C'est pourquoi, je dis de ne pas croire que le Bureau est un bien sans mélange. Si grand que soit mon désir de le voir établi, je vois cependant que pour un grand nombre, ce sera presque un mal continu.

Les gens trouveront ce qu'ils apportent. Et la majorité des hommes ne chercheront pas le bien, mais ce qu'ils désirent. Or, le désir des hommes n'est, sous aucun rapport, pas toujours pour ce qui est le plus élevé et le meilleur.

« Alors, ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux abandonner l'idée ? »

Il faut quand même établir le Bureau. — Mon cher ami. Quelle absurdité vous dites ! Voudriez-vous cesser la navigation parce que vous entendez parler de tempêtes, de rochers et de sables mouvants ? Non ! Non ! Non ! Ce qu'il est nécessaire de reconnaître, c'est que l'Au-delà est aussi important (pour le moins) à traverser que l'Atlantique, mais qu'il n'est pas du tout plus sûr. Ce que vous semblez oublier, c'est que le Bureau avec tous ses risques, fera ce qui est la chose la plus importante de toutes. Il abolira absolument l'idée de la mort qui domine maintenant dans le monde. Vous êtes devenus de vrais matérialistes. Nous devons passer à travers la matière, qui étouffe vos âmes. Et le Bureau fera un chemin afin que la lumière de l'Au-delà puisse briller à travers. En voilà assez pour affronter tous les risques, tels que je les ai décrits.

La nouvelle année ne tardera pas à arriver, et j'espère qu'elle ne finira pas sans que vous ayez fait des

efforts pour établir le Bureau au sujet duquel je vous ai tant écrit.

Évitez autant que possible les trois classes au sujet desquelles je vous ai écrit, et portez votre attention et concentrez vos efforts sur la vérification de la continuité de l'existence et la possibilité de vous assurer des communications vraies de ceux qui ont passé le seuil de l'Invisible. Maintenant, au revoir.

Julia.

6° La porte ouverte au Secret dévoilé

(Le message suivant est imprimé comme il a été reçu. Les faits qui sont énoncés sont susceptibles d'être vérifiés, mais les affirmations contenues dans ce message ne sont certes pas de nature à me faire croire qu'elles émanent de moi et non plus, de l'esprit de Julia, comme on pourra le voir, car j'ai hésité à les publier, et ne l'ai fait que sur l'assurance de deux investigateurs indépendants que, à ma grande surprise, le message de Julia contenait ce qu'ils considéraient comme une vérité indubitable.)

«Le Colonel Olcott, écrivant dans le *Théosophist* d'avril, dit : L'article de fond dans le numéro d'avril est « un Message de Julia » dont le contenu surprit M. Stead beaucoup plus que ne l'aurait fait un étudiant du Raja-Yoga quoique étant même peu avancé dans la connaissance du système de Patanjali. Les faits sont aussi anciens que l'époque arienne, et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que M. Stead ait à les apprendre si tard. Le message de Julia est presque comme un chapitre tiré du Yoga Shâstras, et M. Stead devrait y donner toutes les chances de continuer. »

14 mars 1897. — Mon très cher ami. Je suis très désireuse de vous donner le message dont je vous ai parlé quand je vous ai écrit dernièrement. Les récentes manifestations dont vous avez tant à dire et à entendre, nous ont vivement intéressés. Mais aucune d'elles ne nous satisfait. Là où elles ont eu lieu, elles sont si confuses et si incertaines, elles sont réellement sans valeur.

Ce qui est nécessaire. — Or, ce que nous voulons prouver, c'est que, lorsque vous vous conformez aux lois qui gouvernent l'Au-delà, il n'y a pas plus de raison, pourquoi vous n'auriez pas des apparitions aussi régulièrement et aussi sûrement, que vous obtenez de la lumière artificielle.

Parce que, comme vous le savez, les apparitions sont là tout le temps, seulement elles ne se montrent pas. Ce n'est rien qu'une différence dans le foyer de l'œil qui en est la cause. Quand le foyer est réglé seulement pour voir les choses matérielles, vous ne pouvez voir que des choses matérielles. Mais quand vous êtes capable de régler votre foyer à volonté, vous serez à même de voir ce qu'il y a à voir et cela avec autant de certitude que l'astronome voit, à l'aide de son télescope, des étoiles invisibles à l'œil nu. De même que les cieux sont parsemés de mondes dont on ne se doute pas, ainsi tout autour de nous, il y a des êtres qui sont aussi réels que les étoiles les plus petites ou les plus éloignées. Quand vous voulez regarder les étoiles à la lumière de midi, vous ne les voyez pas, et cependant elles sont là. Il en est de même de la foule des esprits. Nous sommes tous autour de vous, sans que vous nous voyiez ou sentiez notre présence. Et je ne suis pas sûre, si, en règle générale, il ne vaut pas mieux pour la masse des êtres humains de ne pas les voir.

Le marin qui se dirige par les constellations qui lui sont familières pourrait perdre sa route si les étoiles, à peine visibles à l'aide du télescope, devenaient subitement aussi visibles que les autres.

Voir l'invisible à volonté. — Mais tout ce que nous voulons, c'est que ceux d'entre vous qui le peuvent, deviennent capables de voir à volonté ces êtres qui sont invisibles à l'œil nu, c'est-à-dire à son état normal. Je ne sais pas si vous aimerez toujours cet état de conscience de votre existence, comme si elle était sous une surveillance perpétuelle. Et puis, les Êtres que vous roulez voir quand vos yeux sont réglés sur l'Au-delà ne sont pas, tant s'en faut, toujours agréables, ni ne sont pas toujours appelés à vous aider à vivre de la vie la plus élevée. Ces choses-là existent des deux côtés. Et l'on peut dire : « Là où l'ignorance est une bénédiction, c'est folie d'être sage. » Mais il y en a plus pour vous qu'il y en a contre vous et le développement de la nouvelle vue n'affaiblira pas mais fortifiera, si vous êtes fort et que vous n'ayez pas peur. Les vagues qui noient les craintifs sont des aides pour les braves. Et dans l'Au-delà, il y a beaucoup de vagues.

Mais quel est ce message ?

Le sixième sens. — Voyons, ne soyez pas impatient. Ce que j'ai à vous dire c'est que tous ceux qui désirent avoir le sixième sens, quel que soit le nom que vous lui donniez, développé au point qu'ils peuvent, à volonté d'une manière sensible, ou à l'aide de leurs sens, avoir connaissance de la réalité de l'existence des êtres qui sont autour d'eux, peuvent acquérir ce don ou cette faculté s'ils veulent seulement s'adapter aux lois du domaine dans lequel ils désirent pénétrer.

Tout le monde ?

Oui, c'est un pouvoir qui appartient à la race humaine universelle. Et ce n'est pas seulement humain. Un grand nombre d'animaux sont clairvoyants ; ils voient alors que leurs maîtres sont aveugles. Mais vous pouvez voir, si vous le désirez. Cela dépend de vous.

Eh bien, dites-moi comment ?

Oui, c'est pour cela que je suis venue ce que vous désirez, ce que vous voulez c'est quelque moyen ou expédient pour dissiper les ténèbres qui obscurcissent vos yeux. Mon ami, cela est impossible. (Je n'ai pas de pareil moyen). Le chemin doit être parcouru. La leçon doit être apprise. On doit obéir aux lois. (Et cela n'est pas une affaire d'expédient ou de charme.) Non, il n'y a pas de pareil expédient pour le sixième sens. Il peut y avoir quelque chose de semblable en mesmérisme et en hypnotisme mais ce n'est pas tout cela que je veux dire. Ce qui est possible, c'est que chaque être humain peut devenir ce que vous appelez normalement clairvoyant, c'est-à-dire, que chacun possède en lui-même le pouvoir de voir et d'entendre, aussi distinctement qu'il voit et entend les choses matérielles, les formes et les voix qui l'environnent.

Doit être contrôlé. — Ce pouvoir est un de ceux qui doivent être contrôlés. Il n'en résulterait que du mal si vous ne pouviez à volonté fermer l'œil clairvoyant, quand la vie et la mort dépendent de la concentration absolue de toutes les facultés sur le sujet qui se présente directement à vous si au moment suprême vous deviez voir tout le spectacle de l'au-delà passer devant vous et le moment exclusif d'attention. Si vous n'êtes pas capable de contrôler votre sixième sens, il vaut mieux ne pas chercher à l'acquérir, mieux vaut ne pas l'avoir que d'en être dominé. Vous devriez l'avoir à votre disposition quand vous en avez besoin, de même que vous avez votre microscope ou votre télescope.

Mais mieux vaudrait n'avoir ni l'un ni l'autre, si vous étiez sous l'impulsion, condamné par une autre volonté que la vôtre, d'interrompre le travail de la vie, pour les infiniment petits ou les infiniment distants. L'homme doit toujours être maître de ses sens, surtout du sixième (ainsi nommé).

Le 15 mars. L'invisible. — Or, je commence par vous dire, une fois pour toutes, que les choses secrètes du monde sont celles qui sont les plus communes, les plus universelles, les plus importantes ce ne sont pas les choses qu'on voit qui sont éternelles. Les forces secrètes de ce que vous appelez la nature matérielle, la gravitation, la chaleur, l'électricité, l'éther, toute chose en un mot qui est quelque chose, est l'invisible et pourtant l'universel. Il en est ainsi avec les entités spirituelles qui sont tout autour de vous, et dont vous pouvez démontrer l'existence, d'une manière aussi infaillible, que l'existence de ces autres choses invisibles dont je viens de parler.

Les trois nécessités. — Mais, de même que pour toute recherche, vous devez vous munir d'outils et d'instruments ; de même pour ceci, il est nécessaire pour vous d'être pourvu des choses qui sont nécessaires. Et la première chose indispensable est que vous ayez le cœur d'un petit enfant. Personne n'entrera dans le royaume s'il n'a pas le cœur d'un petit enfant.

1° Le cœur d'un petit enfant. — Cela ne veut pas dire qu'il doit être ignorant, mais qu'il doit toujours être simple, et qu'il doit penser toujours d'abord à ce qu'il perçoit et non à lui-même.

2° La raison et le sens commun. — Le grand amour de soi-même, de nos jours, les questions réitérées de comment ceci ou cela agira sur vous, au lieu de demander simplement ce que c'est, feront échec aux chances de votre succès. Quand vous vous serez décidé à chercher le phénomène, ou quel que soit le nom que vous lui donniez, avec l'esprit d'un enfant, vous avez la première chose requise. La deuxième n'en diffère pas. Non seulement vous devez avoir le cœur d'un enfant, mais vous devez avoir la saine

raison et le sens commun d'un homme. Il y a une quantité d'illusions, et il y a un grand nombre de pièges. Vous avez besoin de toutes vos facultés mentales. Soyez vigilant, acceptez tout ce qu'un enfant accepte, mais examinez et passez chaque chose comme fait l'homme, sans préjugé et sans partialité.

3° La patience. — Et la troisième chose requise est la patience. Rien ne peut être achevé sans temps ni patience. Mais, si vous avez le cœur d'un petit enfant, l'intelligence et la patience d'un homme, étant nourri d'espoir ne vous tourmentez jamais, vous aurez les trois choses essentielles.

Le sentiment et l'amour. — Il y a une autre chose que j'aurais pu mentionner. C'est ce qui est au-dessous, au-dessus et autour de vous, c'est l'amour ; si vous ne vous livrez pas à ces recherches, guidé par l'amour, je ne dis pas que vous ne réussirez pas — car si vous suivez les lois, vous réussirez — mais il y aura une immense différence dans les résultats que vous obtiendrez et dans la consolation et la paix qui s'en suivront, dans leur réalisation, si vous vous livrez à vos investigations, guidé par un sentiment d'amour et non pas par la froide curiosité. L'amour de la vérité, c'est bien. Mais vous trouverez que, quand à l'amour de la vérité abstraite est joint un ardent désir de l'esprit de se communiquer avec les esprits qui sont de ce côté, le double courant est plus puissant. Et les résultats en seront meilleurs. On peut faire croître des fleurs aux tropiques ou dans les régions antarctiques. Mais les fleurs sont plus belles et plus facilement cultivées aux tropiques qu'au milieu de la neige. Et dans toutes les choses spirituelles, la température dépend de l'amour.

Conditions physiques. — Et maintenant, ayant parlé des qualifications mentales, je dois parler aussi des qualifications physiques. Quand vous êtes en séance d'investigation, il se peut que vous ne soyez pas en bonne santé, et pourtant il se peut que vous réussissiez. Mais les chances sont grandement contraires au malade et à l'infirme en ceci, comme dans toutes les entreprises qui exigent de l'attention, l'énergie de l'esprit et le courage. L'investigateur le plus compétent peut être paralysé par un mal physique. Ce que j'ai à vous dire à ce sujet n'est rien de nouveau. Observez les lois de la santé et les soins de l'hygiène. Bien que plusieurs saints qui ont négligé ces soins aient eu des visions, ces visions auraient été plus claires pour eux s'ils en avaient eu souci. Prenez de l'exercice, ne vivez pas pour manger, mais mangez pour vivre. Non, je ne fais aucune restriction pour votre régime. Mangez ce qui vous convient le mieux. Il n'y a qu'une seule règle concernant la nourriture et la boisson, servez-vous-en.

Ainsi vous n'insistez pas sur les végétaux.

Non, je ne crois pas que pour le but que j'ai en vue, ce soit bien de préconiser le régime des végétaux. Si vous aviez été toujours végétarien, ce serait différent. Cela pourrait peut-être être mieux pour vous. Mais pour vous et tous ceux qui sont accoutumés à un régime mixte, devenir végétariens dans le but de devenir de meilleurs clairvoyants ne serait pas sage, car votre santé souffrirait tant, pendant la durée du temps nécessaire pour vous accoutumer au nouveau régime, que la perte serait plus grande que le gain. Et, d'après le même principe, je ne crois pas que pour ceux qui sont mariés, il y ait de devoir de s'abstenir de l'union conjugale, comme condition de succès. Il ne doit jamais y avoir de l'union sans amour. Mais, quand il y a parfait amour et parfaite union, on s'approche davantage de l'existence parfaite dont un des éléments est le don de la clairvoyance.

17 mars. — Nous commencerons maintenant la partie la plus spéciale de ce que j'ai à vous dire. Ce que j'ai dit n'est que la règle générale de la vie et elle est aussi utile à quiconque comme à l'étudiant psychiste. Le tout peut être résumé en un mot, c'est-à-dire : vivre et aimer ! Maintenant, j'arrive au message particulier que j'ai à vous donner, et par votre intermédiaire, aux lecteurs du Journal Le Borderland. (Dans l'Au-delà).

Observations de celui qui reçoit. — « Ici je crois devoir prévenir mon lecteur, et lui confesser que je n'ai pas la moindre lueur d'idée de ce qu'elle va me dire. Je crains d'être très sceptique à cet égard. En vérité, je ne crois pas que ce soit si facile ou aussi certain qu'elle le dit de révéler l'Invisible. Je puis naturellement avoir tort. Je n'oublierai jamais ce que Julia m'a dit au sujet de l'écriture automatique avec des personnes vivantes, que j'étais presque aussi sceptique, mais elle avait raison alors, et elle peut avoir raison maintenant. Mais les chances semblent être très contraires. J'espère avoir tort. Mais si on me donne quelque chose qui corresponde, en quoi que ce soit à l'avis par lequel ce message a commencé, je crois que c'est toute justice de prendre note du fait, que mon esprit conscient physique est absolument ignorant du sujet. Je ne puis pas même concevoir la moindre idée de ce qu'elle va dire. »

Non, je sais qu'il en est ainsi. Quelquefois, je suis capable d'impressionner votre esprit conscient physique, et je le fais, d'autres fois, je ne le puis pas. Quelquefois aussi je le pourrais, je préfère ne pas le faire. Ce cas-ci est un des derniers.

Soyez seul. — Or, la première chose dont vous devez vous occuper, c'est un endroit où vous puissiez être seul. Entrez dans votre cabinet ! La solitude, l'affranchissement du monde des sens, c'est là la première chose. Quand vous aurez fermé la porte, restez seul pendant un certain temps, assez longtemps pour permettre aux ondes des pensées terrestres et des soucis, de disparaître.

Parfois, vous deviendrez calme et passif en quelques minutes. Mais dans d'autres moments, vous n'aurez pas le calme de l'esprit avant un nombre considérable de minutes quand vous serez au moment de contrôler ce message vous devez être paisible. Quand vous êtes en émoi, ou d'esprit acariâtre, ou que l'esprit est troublé et qu'il s'agite, alors n'essayez pas. Mais quand votre santé est bonne, que votre esprit est calme et que vous êtes d'humeur sereine et heureuse, alors entrez dans votre cabinet et fermez-en la porte.

Et faut-il fermer les volets ?

Il n'est pas nécessaire de faire de l'obscurité dans la chambre, à moins que la vue des objets ou des fenêtres ne distraie l'esprit et n'empêche la concentration de l'attention. Mais il se peut que pour commencer, si vous n'êtes pas très calme, une chambre obscurcie vaudrait mieux.

Et soyez tranquille. — Quand vous êtes seul et en repos, et que la porte est fermée, de sorte que personne ne peut vous déranger, prenez la position la plus confortable possible afin d'éloigner tout trouble physique ou toute chose qui vous rappelle à votre corps.

Faut-il s'asseoir on peut-on se mettre à genoux ?

Je ne vous conseille pas de vous agenouiller. La position n'est pas commode pour un temps long, et toute posture qui vous fait penser à une position est mauvaise. Ce que vous avez à faire, c'est d'éviter d'avoir le souvenir de l'existence des autres sens.

Pourquoi ne pas se coucher ?

Je ne vous conseille pas de vous coucher, parce que cela provoque le sommeil et je ne désire pas que vous confondiez les révélations de l'Invisible avec les visions du dormeur : Soyez donc assis, aussi aisément que possible, et faites votre possible d'éloigner de votre esprit quoi que ce soit qui vous rappelle votre corps.

Objection de celui qui reçoit. — « Ici j'interromps de nouveau pour dire qu'il semble qu'elle est disposée à recommander une certaine espèce d'auto-hypnotisme. Quelque truc de fakir, ou quelque chose de semblable que je n'aime pas, et en quoi je me suis fait une opinion et n'ai aucune foi. Jusqu'ici tout ce qu'elle a dit paraît être très pratique et suffisamment simple mais — mais — cependant je vais la laisser continuer. »

Quel incrédule impatient vous êtes !

Un blâme bien mérité. — Ce que vous aimez ou n'aimez pas importe peu, n'est-il pas vrai ? Ce que vous devez savoir ce sont les lois auxquelles vous devez vous soumettre, si vous voulez éviter de ne pas réussir. Les marées sont très souvent incommodes, mais le sage marin ne se laisse pas aller à des préventions contre les marées. Écoutez, je ne perds pas votre temps. J'ai à vous dire ceci et si vous voulez agir comme je vous l'indique, vous obtiendrez un bon résultat. Sinon, non. Il n'y a pas de contrainte si, par exemple, vous désirez me voir et m'entendre, au lieu de lire simplement ce que j'écris, vous me verrez, m'entendrez et pourrez me toucher, si vous voulez obéir à mes instructions, au lieu de m'interrompre, par vos goûts de ce que vous aimez ou n'aimez pas, qui après tout ne sont pas importants.

Une interruption. — Quand vous êtes seul dans la chambre obscurcie — car il vaudrait mieux essayer d'abord dans l'ombre — il faudra faire ceci :

« Ici l'écriture fut arrêtée. Puis revint avec une autre écriture : »

Le bon ange qui guide va revenir encore et il vous dira tout. A présent il faut vous arrêter. Rien de

plus maintenant, n'y faites pas attention.

18 mars 1897. — Je regrette bien d'avoir dû vous quitter hier. Mais on m'appelait d'urgence ailleurs. Et je devais partir. Mais je suis de nouveau avec vous, je vais reprendre où je me suis arrêtée.

La première chose à faire, si vous voulez que vos yeux s'ouvrent pour voir les êtres invisibles qui vous entourent, c'est d'être très calme. Comme je l'ai dit, ne faites aucun effort. Soyez tranquille et attendez. Il est nécessaire que vous soyez tout à fait passif, de manière que le monde extérieur perde toute prise sur vous, et que le monde réel qui est en vous et autour de vous, se fasse sentir.

Comment il faut procéder. — Alors, quand vous êtes tout à fait calme et passif, fermez vos yeux et pensez à l'esprit (celui ou celle) que vous désirez voir ; si c'est un ami encore vivant, incarné, cela vous aidera si en même temps, quoique cela ne soit pas essentiel, lui ou elle était aussi passif et seul. Quand il y a deux esprits qui sont d'accord, cherchant tous les deux la même chose, les difficultés sont moindres. Mais il faut que votre cœur et votre âme soient à l'unisson ; pas seulement d'accord en apparence. L'un doit désirer se manifester, l'autre d'être manifesté. Et pendant le temps de la retraite, ne changez pas les rôles. Tenez vos yeux fermés, et dans l'oubli des choses extérieures, faites-vous aussi paisiblement et aussi distinctement l'image de votre ami. S'il doit venir à vous, pensez à lui constamment, concentrant vos pensées sur lui et sur lui seul !

Faites une image en pensée. — Pensez à lui en détail. Faites une image de lui en pensée, comme si vous le créiez réellement. Et tout le temps que votre cœur et votre âme s'élèvent en un vif et continu désir de le faire venir. En même temps que lui aussi, quel que soit le lieu où il est, soit assis seul avec les yeux fermés, avec la volonté de venir vers vous, en quelque lieu que vous puissiez être. Que lui, de son côté, pense à vous envoyer quelque message venant du cœur. Qu'il soit sur sa langue pour le dire ; non pas en criant, mais avec une confiance calme et persuadée que vous entendrez. Laissez-le lui répéter tranquillement avec le désir que vous puissiez l'entendre. Voilà tout.

Une promesse. — Si vous ou deux personnes quelconques qui sont d'accord, voulez faire cela, le faire avec l'esprit sincère, vous serez en état de vous voir l'un et l'autre et de vous entendre l'un et l'autre parler. Cela ne peut pas être fait en un jour, excepté avec des psychistes, qui sont en accord parfait, mais si vous essayez pour vous-même, vous verrez que j'ai dit la vérité, de même que vous le faites par l'écriture automatique de personnes vivantes. Ceci exige plus d'effort que l'autre. Il n'y a aucune difficulté, si ce n'est d'en exclure la précipitation, les mille soins et soucis qui vous distraient. Soyez seul ; soyez silencieux ; soyez en état de réceptivité et vous serez à même de vérifier ce que je dis.

« Combien de temps cette abstraction doit-elle continuer ? Et combien de temps doit-on essayer avant qu'il y ait quelque espoir raisonnable de succès ?

Tout dépend de la nature de la personne et de la force avec laquelle elle peut détourner son attention des choses de ce monde. Comme vous le savez, il y a eu à votre connaissance des cas où le double d'une personne vivante est venu se manifester aux appels, à la fois de ceux qui sont endormis et de ceux qui sont éveillés, sans une très grande concentration ; mais au commencement, il est possible que l'effort inusité puisse en lui-même distraire. Vous penserez tant à l'effort que vous serez incapable de penser à votre ami.

Il ne faut jamais forcer les choses. — Il n'existe pas de règle fixe. Je dirais que la meilleure régie générale est de ne jamais forcer les choses. Si vous êtes fatigué après cinq minutes, arrêtez alors. Si vous pouvez maintenir une concentration, une attention calme pendant un long laps de temps, faites-le. Mais souvenez-vous que la sensation d'effort est mauvaise. Il ne doit y avoir aucune tension, il ne doit y avoir aucun effort. Rien que de la bonne volonté passive de voir. Ne commettez pas la faute de vous figurer, que l'intensité musculaire ou la tension mentale de la volonté est ce qui est nécessaire, c'est le contraire. Soyez tranquille, écoutez et veillez. Il faut que vous soyez guidé par votre propre expérience. Si vous éprouvez une douleur quelconque, cessez. Si cela détourne vos pensées de votre travail journalier, n'y touchez pas. Mais si vous acquérez ce pouvoir, et que vous l'avez sous votre contrôle comme une possession continue, pour vous la séparation n'existera plus ; à moins que, naturellement, il existe une solution de continuité mentale. Mais ce n'est pas ce que le monde veut dire par séparation.

La forme n'est pas subjective. — « Mais cela n'est-il pas plutôt un effort soutenu de l'imagination ? Y

a-t-il une objectivité quelconque dans l'image qu'on crée ainsi dans l'obscurité ? »

Qu'est-ce que l'imagination ? Si vous voyiez seulement ce que vous vouliez voir, votre objection serait juste. Mais, si vous vous êtes représenté votre ami vêtu d'un costume gris et qu'il vous apparaisse habillé en brun, ou si l'image que vous vous êtes formée parle, vous disant ce que vous ne saviez pas, mais ce que votre ami à ce moment vous disait, cela serait-il de l'imagination seulement ? Non, ce que j'ai dit est vrai. Vous pouvez vous assurer de la présence vivante de l'ami avec lequel vous êtes en accord intime, si vous voulez seulement vous conformer aux simples règles qui suivent.

Je doute ?

Elles sont si simples que vous ne les aimez pas, je le vois. Vous eussiez préféré quelque chose de plus magique, quelque chose de plus extraordinaire. Mais on n'a aucun besoin de ces mises en scène. La simple vérité est que vous êtes tous capables de le faire, si seulement vous vouliez vous servir de votre âme au lieu d'être ainsi plongés dans votre corps matériel.

Voilà la vérité. — « Mais l'image ne sera-t-elle pas une simple vision de clairvoyance, vue avec les yeux fermés ? »

D'abord, en règle générale, il en sera ainsi. Mais après quelque temps vous, ou du moins quelqu'un d'entre vous, serez capable de la matérialiser suffisamment pour la rendre visible à l'œil physique, en plein jour. Les autres pourront ne pas voir la personne que vous, vous voyez, vous entendez et pouvez toucher. Mais vous aurez conscience de sa présence.

« Alors la même règle est-elle aussi bonne pour les esprits des désincarnés ?

Oui ; seulement il y a des différences. Avec les désincarnés, par exemple, vous ne pouvez pas vérifier, comme il le faudrait, l'exactitude du sens psychique par les impressions des choses matérielles et la conscience physique. Voilà pourquoi il vaut mieux commencer par l'esprit des incarnés. Mais l'esprit est esprit partout, et l'accident de son incorporation ne le rend pas plus facile ou plus difficile de se communiquer.

Un héritage négligé. — Oh, mon ami, comme je désire que vous ouvriez seulement vos yeux, que vous regardiez et voyiez. Vous vivez dans une cellule, alors que vous pourriez sortir et occuper et posséder le monde entier. Pourquoi vivez-vous seulement avec vos sens matériels, possédant un bien que je me suis ainsi efforcée de décrire ? Pourquoi, quand vous pouvez défier le temps et l'espace, et vivre avec un quelconque de vos amis, peu importe la distance qui vous a séparés, viviez-vous, pensiez-vous, agissiez-vous comme si vous étiez limité par l'étroite cellule, lié par votre conscience physique ? Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être seul, d'être tranquille, d'être passif. Mais, naturellement, il ne faut pas vous imaginer que tout ce monde invisible d'esprits, qui s'ouvre maintenant devant vous, vous pourrez le posséder en un instant. Il y a beaucoup de choses à apprendre, plusieurs degrés à passer. Mais ayez un commencement, et sachez que ce que vous connaissez de la réalité du Double qui maintenant se propage comme le vent là où il souffle, est pour vous un signe et une garantie de la possibilité de vous faire comprendre que le monde des sens n'est qu'une prison comparée aux forces potentielles plus immenses de l'Esprit.

7° Perdre et trouver son âme

11 juillet 1897. — « Mon très cher ami. Ce que je vais écrire maintenant est pour Le Borderland.

« Je n'ai pas la moindre idée de quoi il s'agira. »

Oh ! Quelle occasion vous avez cette année, de célébrer le permanent et mémorable jubilé de la Reine !

« Le jubilé vous intéresse-t-il ? »

Oui, nous nous intéressons à tout ce qui émeut le cœur et soulève l'âme de l'homme. Nous voyons ce que vous pensez et nous voyons ce que vous faites. Et nous voyons aussi ce que vous devriez faire, si seulement vous vouliez vous servir convenablement de l'occasion. Et c'est ce que je veux écrire

aujourd'hui, à l'aide de votre main.

« Personnellement, je suis contrarié de l'intervention de Julia dans des affaires de jubilé. Il se peut que le sentiment soit absurde, mais je voudrais qu'elle ne se mêlât pas de cette affaire. »

Oui, je le sais, mais quand j'ai des choses à dire, ce que vous aimez ou n'aimez pas n'importe pas. Ce que j'ai à vous dire, c'est que le jubilé vous donne une grande chance de faire du bien permanent. Tout ce que vous avez fait a été bien fait et utile. Mais vous avez à commencer maintenant le réel jubilé.

Mon message ou celui de Julia. — Vous avez à rabattre vos manifestations de vaine gloire, d'orgueil et de pouvoir en vous humiliant devant le distributeur de tous ces dons. Autrement, il ne faudra pas longtemps avant de vous sentir humilié.

« C'est ce que j'ai dit déjà moi-même. »

Oh, pourquoi ne voulez-vous pas me laisser écrire tranquillement et cesser vos objections ? Je dirai ce que j'ai à dire et vous pourrez faire des observations après.

Mais laissez-moi dire tout de suite, qu'il vous sera difficile de distinguer entre ce que vous dites vous-même et ce que nous imprimons sur votre esprit. Mais maintenant que j'écris, je vous prie de me laisser écrire sans interruption.

Ce que je veux dire c'est que le public, en général, sera plus en état de recevoir la vérité maintenant qu'il ne l'était avant. Le jubilé a beaucoup éveillé les esprits, et quand l'esprit est éveillé le travail est à moitié fait. Ce que vous avez à faire c'est de passer à travers la porte ouverte — qui est ouverte au large devant vous — et si vous voulez me laisser parler sans faire ces questions continuelles et ces objections, je pense que vous admettez que j'ai à dire quelque chose que vous n'avez pas dit, mais que j'espère vous dire plus tard. Ce que vous avez dit à propos de la renaissance est bon ; mais je désire vous montrer comment cette renaissance peut être amenée.

Tout ce qu'il y a à dire prendrait beaucoup de temps. Mais il y a des choses qui peuvent être dites très brièvement, qui, comme vous le verrez, ne sont pas du tout dans vos idées.

Le plus grand mal de nos jours. — Avant toute chose, ce à quoi vous devez penser avant toute autre chose concernant ce sujet, est ce que vous, ou quiconque d'entre vous, faites pour rendre le monde réel ; réel aux hommes. Le plus grand mal de nos jours n'est pas l'amour de l'argent ni l'égoïsme. Non, mais la perte de l'âme. Vous oubliez que l'âme est la chose principale, et que tout ce qui concerne le corps, sauf cependant en ce qui touche à l'âme, n'a aucune importance. Mais ce que vous avez à comprendre, c'est que les hommes et les femmes de cette génération ont perdu leur âme. Et cela est une terrible vérité. Ce n'est pas comme nous avons l'habitude de penser à la perte de l'âme en enfer, quand elle s'est dépouillée de son corps c'est une chose non seulement d'avenir, mais du présent. Votre âme est perdue maintenant. Et vous devez la trouver.

Ce que signifie perdre son âme. — Quand je dis perdue, je sais ce que je veux dire. Vous l'avez perdue, comme vous pourriez perdre une personne dans la foule. Vous êtes enveloppé dans la matière et vous avez perdu votre âme. Car, jusqu'à ce que vous la trouviez, vous n'êtes guère mieux qu'un véritable automate, dont les mouvements fiévreux n'ont aucune signification réelle, aucune valeur durable. La perte de l'âme, c'est là la maladie du jour et trouver l'âme est le chemin du Salut.

Comment l'âme a été perdue. — Retrouver l'âme est la première chose et la plus importante. Vous ne la trouverez jamais à moins que vous ne preniez le temps de penser, de prier ; le temps de comprendre que vous avez une âme. A présent, vous souvenez-vous de cela ? Vous vous souvenez de l'heure de vos affaires, mais quand vous rappelez-vous que vous devez trouver votre âme ? Non, non ! Tout est agitation et précipitation, et tourbillonnement, et votre âme se trouve perdue, chassée de votre vie. Vous avez un si grand nombre d'engagements que vous n'avez pas le temps de vivre de la vie de l'âme. Voilà ce que vous avez à apprendre. Il n'y a pas de doute que votre travail ne soit important et que le devoir doit être fait. Mais quel avantage y aura-t-il pour l'homme de gagner le monde entier et de perdre sa propre âme ?

L'âme de la nation et de l'individu. — La manière dont le jubilé aide, c'est que l'homme ordinaire découvre qu'il y a quelque chose à quoi il a pensé rarement, à ce qu'il voit maintenant ce qu'il y a de plus

important. Il a du moins obtenu une lueur de l'âme de la Nation, et apprécie la grandeur de la vie. Maintenant, enseignez-lui que c'est bien plus important pour lui de trouver sa propre âme. L'âme perdue qu'il a chassée de sa vie. Comprenez-vous cela ? Saisissez-vous cela ?

Comment trouver l'âme. — Maintenant je vais vous enseigner comment on peut trouver l'âme. Il n'y a qu'un moyen ; il n'y a aucune chance de salut, si vous ne prenez jamais le temps de penser à des choses qui ne sont pas du moment, qui sont au-dessus du temps, qui seront quand le temps ne sera plus.

Vous n'avez le temps que pour les choses qui concernent le temps et qui disparaissent par l'usage.

Et si vous voulez trouver votre âme, il faut y mettre le temps pour la chercher.

Vous dites que vous n'avez pas le temps. Mais vous avez le temps pour gagner de l'argent, pour vous amuser, pour vous occuper des questions d'amour, pour faire tout ce que vous voulez réellement faire. Mais votre âme, voilà une chose dont vous ne vous souciez pas. Et ainsi vous n'avez pas le temps pour l'âme.

Vous devenez de moins en moins spirituel. Les anciens préceptes, les services, les prières, la méditation, la retraite, tout cela vous donnait du temps. Mais, une à une, elles s'en vont toutes ces occasions où vous pourriez vous reposer et rencontrer votre âme. Et vous vous êtes matérialisé, même avec vos luttes continuelles contre le matérialisme ; car ce qui est plus important que de s'efforcer d'arrêter le mal, est de sauver votre âme, de posséder votre âme, de la retenir et de ne pas la laisser s'en aller.

L'importance de l'âme. — Ce qui me semble tout à fait clair, c'est que l'indifférence pour l'âme est causée par la non compréhension que l'âme est le vrai Ego, la seule partie qui reste de vous, le divin en vous, que vous sacrifiez pour des choses journalières.

Ce que vous ne comprenez pas est, que c'est par l'âme seule que vous pouvez communiquer avec le monde des Esprits qui est tout autour de vous. Et le monde des Esprits comprend le monde entier, excepté les choses périssables du temps. Quand nous disons monde spirituel, nous comprenons ce que vous appelez Dieu et ses saints anges et les saints qui sont morts. Tous ceux-là sont perdus pour vous quand vous perdez votre âme. Car l'âme seule communique avec le monde réel.

C'est par l'âme qu'on reçoit l'inspiration. L'âme vous unit à l'Univers de Dieu, avec l'Ame du Monde. Et quand vous vous détachez de votre âme, vous n'êtes plus qu'un prisonnier emprisonné par la matière à travers laquelle vous vous glissez un peu à l'aide des sens.

« C'est ce que toutes les religions disent toujours, et la redite de ces simples paroles fera-t-elle du bien ? »

Ce que toutes les religions disent est vrai. Mais ce que je dis moi est un peu différent, non pas de ce que toutes les religions ont dit, mais de ce que les religions matérialisées disent maintenant. Et c'est en cela que consiste la différence.

Son pouvoir divin. — Car ce que je dis, c'est que l'âme a des pouvoirs divins, mais si seulement vous voulez trouver votre âme et développer sa puissance divine, il s'ouvrira devant vous un nouveau Ciel et une nouvelle Terre, où il n'y a ni Absence, ni Mort, et où tout l'Univers d'Amour est à vous.

« Des miracles, alors ? »

Oui, je soutiens que ce que vous nommez miracles sont les qualités naturelles de l'âme. Miracles de guérison, miracles de mouvement, miracles de pouvoir, auxquels vous ne songez guère, sont tous le but de l'âme. Tout ce que vous avez lu concernant le pouvoir de l'Esprit sur la matière n'est rien en comparaison de la réalité. Vous êtes comme des chenilles comparées à ce que vous pourriez être.

Mais la porte d'entrée dans l'Infini est l'âme, et l'âme est perdue : Quand vous n'avez pas le temps de penser, pas le temps de prier, vous n'avez pas le temps de vivre. C'est pourquoi il faut avant toute autre chose trouver du temps.

Plus facile à dire qu'à faire !

Il faut trouver du temps. — Oh ! Mon cher ami, pourquoi êtes-vous si sceptique ? Vous perdez plus

de temps à vous préoccuper du Passé que vous ne pouvez pas rappeler, et à anticiper sur les maux de l'Avenir que vous ne rencontrerez peut-être jamais et qui vous aiderait à entrer en possession de votre âme dans le Présent où nous vivons.

Ce que vous ne paraissez pas voir, c'est que l'âme n'est pas une simple abstraction. C'est le pouvoir qui vous rend capable de faire toutes choses.

Je dis la vérité la plus modérée et la plus littérale quand je dis que si seulement vous possédiez votre âme et exerciez ses pouvoirs, la mort ou la séparation cesserait d'exister pour vous, et ses misères qui poursuivent la race humaine disparaîtraient.

La cause des maux. — Car la totalité des maux qui affligent la société viennent du défaut de ne pas voir les choses du point de vue de l'âme. Si vous viviez pour l'âme, si vous aviez souci de ce qui fait l'âme, une réalité plus vivante, et moins pour les aliments corporels, physiques et toutes les choses matérielles qui servent au corps, le monde entier serait transfiguré ; vous avez un mauvais point d'appui et tout est hors du centre.

Je ne vous dis pas de négliger votre corps ; mais que la santé et le bien-être ne soient que les moyens pour atteindre la fin ; le corps n'est qu'une machine. Le travail qu'il fait devrait être pour l'âme. Ce que vous faites maintenant, c'est de faire faire tout à la machine. Elle se consume de ses propres forces. Les roues tournent, mais rien ne meut, et dans le tournoiement des roues, l'âme est perdue.

Non ! Je dois le répéter une fois de plus, vous devez trouver le temps pour vivre. A présent vous avez perdu votre âme, en partie même par l'effort que vous avez fait pour essayer de la trouver. Je veux dire que beaucoup de la vie religieuse ainsi nommée et de ses œuvres, quoique étant bonnes en leur manière, ne forme pas une légère addition à la préoccupation de temps qui rend la vie de l'âme impossible. On peut perdre son âme à l'Église aussi bien qu'à la Bourse. Si vous n'avez pas de loisirs pour être seul avec votre âme — il n'importe pas tant que la précipitation, l'agitation et la préoccupation, concernent des faits ecclésiastiques ou financiers — l'âme est perdue, et il n'y a rien à faire que de la retrouver.

Faites de l'âme le centre. — Vous pouvez résumer ce que j'ai à dire en un ou deux mots. Ce que je désire que vous fassiez, c'est de faire de l'âme le centre, et de trouver du temps pour vous servir de l'âme, qui seule est capable de tout faire. Trouvez du temps pour gagner l'Éternité, que dis-je, pour la posséder maintenant et pour connaître Dieu.

Julia.

8° Mots d'adieu

19 septembre 1897. — Mon très cher ami. — J'ai le cœur triste de penser que ces lignes seront probablement les dernières, qu'une occasion si hautement appréciée m'a permis, pendant quelques mois, de communiquer avec mes amis auxquels je me suis si souvent adressée au moyen du journal le Borderland (Au seuil de l'Invisible). Il s'est écoulé maintenant quatre ans depuis que j'ai commencé à écrire pour eux, et j'ai eu l'heureuse évidence de l'aide que mes lettres ont apportée à un grand nombre qui étaient restés jusque-là dans le plus grand désespoir.

Son mot d'adieu. — Maintenant, et seulement pour le temps présent, je dois cesser mes lettres, je suis plus que jamais pénétrée de l'importance d'insister une fois de plus, plus fortement que je ne l'ai jamais fait, sur cette grande vérité que Dieu est l'amour, et que tous ceux qui l'aiment réellement et sincèrement sont en Dieu et Lui en eux. Je vous ai dit cela plusieurs fois. Mais, vous ne semblez pas comprendre combien cela est absolument vrai, et comme cela vous paraîtra absurde quand vous passerez de ce côté et que vous verrez combien Dieu a été écarté de votre vie, à cause du manque d'amour de votre cœur.

Dans tous les mondes, il n'y a rien d'aussi vrai, d'aussi vital, d'aussi universel que ceci : L'amour et Dieu sont la même chose et quand, pour une raison quelconque vous haïssez ou n'aimez pas, vous chassez Dieu de votre vie, avec la même force. Si je n'avais qu'un message à donner, ce serait le message — Amour.

Être comme Dieu. — Si vous voulez être comme Dieu, aimez ! Toute chose que vous aimez, c'est un pas fait vers le Ciel. Tout ce que vous n'aimez pas au point de vous rendre incapable d'aimer qui que ce

soit, vous fait éloigner de Lui. Vous pensez que c'est juste d'être en colère, et vous faites bien. Mais quoique vous puissiez avoir droit et être en colère, vous ne pouvez pas être uni à Dieu, si, dans votre colère, vous manquez de charité envers l'offenseur. Vous pouvez punir l'offenseur, mais avec amour. Si vous aimez punir, si la peine que vous infligez vous plaît, prenez garde ! Vous êtes hors d'amour et être hors d'amour, c'est être hors de l'Existence de Dieu.

Mais cela ne conduit-il pas à corrompre les personnes ?

De la punition. — Non, cela ne peut pas nuire aux personnes. Soyez juste que dis-je, même juste avec sévérité. Vous ne négligez pas de corriger votre enfant parce que vous l'aimez. Mais la punition que vous infligez est sentie d'abord par vous-même. Vous ne pouvez punir quelqu'un avec justice, à moins que votre cœur n'en supporte la peine d'abord. Toute amertume, tout désir de vengeance, toute dureté de cœur qui ne vous fait pas sentir la peine que vous devez infliger à un autre, toutes ces choses sont contraires à l'amour et par conséquent, sont les ennemies de Dieu.

L'amour n'est pas seulement, se laisser aller à une complaisance agréable et facile, ou à l'indifférence ; cela n'est pas de l'amour, mais de l'amour de soi. L'amour qui gâte un enfant est cruel ; s'il est de la vengeance, c'est de l'égoïsme ; on est souvent obligé de châtier en amour. Mais l'amour, sentie coup avant qu'il soit donné ; il souffre d'abord et le sent davantage, Ceci est un exemple pris entre tous, des innombrables leçons de la « Passion de Notre Seigneur ».

Ce que la mort fait gagner. — Quand j'ai écrit, les mois derniers, je n'ai pas dit autant que je ne l'ai fait dans mes premières lettres, concernant la vie spirituelle et les réalités toujours bénies d'être uni à Lui qui est l'Amour, et qui représente le Ciel d'être avec Lui. Mais il n'y a rien de ce que j'ai dit que j'aie à rétracter. Au contraire, si je le pouvais, je voudrais tout répéter de nouveau, avec plus de sincérité, avec plus d'amour que jamais. La chose la plus grande, la plus agréable, la seule importante, comparée à toutes les autres choses qui sont comme nulles, c'est que, par ce que vous appelez Mort, nous avons atteint une certitude plus proche, plus intime de sa présence, de sa vie en nous, et de notre vie en Lui. Tout ce qu'on a pu dire, tout n'a été que de vagues et d'imparfaits symboles.

De l'amour de Dieu. — Oh mon ami, mon ami, vous ne savez pas, et je ne pourrai jamais prétendre commencer à expliquer l'immense merveille, la gloire, et l'infini du sens que comprend l'Amour de Dieu pour nous en quoi nous vivons, nous nous mouvons et nous avons notre existence.

Je voudrais pouvoir vous le faire sentir davantage. Je voudrais pouvoir l'expliquer mieux. Mais je ne puis pas dire plus que cela. C'est plus que j'ai jamais espéré, plus, beaucoup plus, que j'ai essayé d'expliquer dans mes premières lettres.

Tout ce que vous savez de l'amour terrestre, de l'amour de la mère pour son enfant, de l'amour de la fiancée pour son fiancé, de l'amour du mari pour sa femme, tous les amours terrestres et les transports d'affection, ne sont que l'alphabet du langage du ciel. Et plus votre amour est idéal et désintéressé, plus vous comprenez et avez Dieu en vous, l'espoir de la gloire. Ce que les merveilles de l'aurore sont au sombre crépuscule qui précède l'aube, notre vie d'amour est à la vie que vous menez ; sauf dans ces moments d'élévation où le cœur brûle d'une extase divine qui émane de l'inspiration et de la consécration de l'amour.

De la vue de Dieu. — Hélas, comme mes paroles sont faibles ! Je ne puis pas exprimer ce que je sens. Tout ce que je sais, c'est que quand vous saurez, vous serez aussi incapable que moi de l'expliquer.

Or, c'est pourquoi je vous dis toujours : Aimez, aimez, aimez ! Car la différence entre ce côté et le vôtre est principalement ceci : c'est qu'il y a plus d'amour ici, de même qu'il y a plus de soleil en été qu'en hiver. S'il y avait seulement plus d'amour dans votre monde, il serait égal au nôtre ; car alors aussi vous auriez la vue de Dieu. Et ceci nous mène à une autre vérité sur laquelle j'aimerais d'insister une fois de plus, avant de fermer ma lettre.

Votre monde n'est pas aussi délaissé que vous le pensez. Vous avez en vous plus d'attributs divins que vous ne croyez. Le pis est, c'est l'absence d'amour dans votre monde. S'il y avait de l'amour, là où il y a de la haine ou de l'indifférence, la terre deviendrait le Ciel. Même ceux qui sont les plus sceptiques d'entre vous admettent cela. Mais ils disent que si même il y avait de l'amour, il y aurait aussi l'angoisse

du départ et la douleur de la mort ; car il est vrai que quiconque engendre l'amour, engendre aussi la souffrance ; car plus les nœuds du tissu sont serrés, plus la crainte de les briser est grande.

Et c'est pour cela, que j'ai toujours insisté si fort sur le fait, que si vous développez votre âme et cessez de vous plonger dans la matière inerte, vous, serez capable de triompher sur votre dernier ennemi. Pour vous qui avez si imparfaitement et à des intervalles si irréguliers, donné la preuve de ce que je dis, sachez qu'il est souvent possible, même pour vous dont la vie est comblée des soucis du monde et de devoirs pressants, de communiquer ou de recevoir des communications d'amis qui sont à grande distance, et qui sont de nature si intime et si constante, qu'elles mettent dans l'ombre tout discours et toute correspondance.

Lueurs du jour à venir. — Vous savez aussi, par l'expérience d'amis, que les possibilités de la multiplication de personnes, la création du « Double » évident du corps et son changement à un endroit quelconque, avec la rapidité de la pensée, n'est pas une simple fiction de l'imagination. Ces choses pour vous ne sont que des lueurs du jour qui vient. Elles peuvent être, comme je vous l'ai dit, développées jusqu'à annihiler la sensation de la séparation et le grand obstacle à la croissance de l'amour disparaîtra.

Il n'y a pas de sens qui ne sera satisfait, aucune démonstration de la réalité de l'énergie latente d'esprit qui sera nécessaire. L'esprit qui ne fait aucune attention aux limites et aux entraves du corps, quand le corps est vivant, n'est pas moins libre quand le corps est mis dans le tombeau. La force qui crée le Double peut influencer sur le vivant qui aime à revoir encore ses morts.

Mais pendant toutes ces années je ne vous ai jamais vue.

Objection à un reproche. — Il est vrai, mon très cher ami, comme vous le dites, que vous ne m'avez jamais vue depuis que je suis dans l'Au-delà. Mais quand l'eau est trouble, elle ne réfléchit pas l'image de votre visage. Il faut qu'il y ait une surface calme et paisible, même pour un miroir. Et combien de fois avez-vous été calme et paisible, en attendant tranquillement la manifestation de l'Invisible ?

Vous savez que, quoique vous ne m'ayez jamais vue de vos propres yeux, d'autres m'ont vue, et dans des circonstances qui excluent toute déception. Et si vous ne m'avez pas vue, n'avez-vous pas eu de constantes preuves de ma présence, par des messages et des communications qui n'ont jamais fait défaut, pendant ces cinq années ?

Mais, peut-être, après tout, elles peuvent avoir été !!!

De l'évidence de l'existence de Julia. — Oh ! Je connais le doute des sceptiques. Ces messages que vous avez reçus à toute heure et dans toutes les saisons, dont la centième partie a peut-être été publiée dans le Borderland (le journal Sur le Seuil de l'Invisible), peuvent, comme vous le suggérez, émaner simplement de votre subconscient, cet autre vous-même. Votre main qui a écrit des choses qui vous étaient inconnues et ont eu lieu dans le passé, et qui a écrit des choses aussi ignorées de tous et qui seront réalisées dans le futur, a été mise en mouvement non par moi, mais par quelque segment inconnu jusqu'ici de votre âme. Eh bien, vous pouvez en penser ce qu'il vous plaît mais vous savez mieux que personne, si ces communications dont quelques-unes sont venues à rencontre de votre propre manière de voir, et qui forment tout un ensemble complet, ayant leur caractère et leur individualité propres, sont ou non émanées de votre propre intelligence. Elles ne sont certes pas émanées de votre esprit conscient ; et puisque vous ne saviez rien de leur contenu, vous ne saviez rien de leur origine. Moi, qui sais l'un et l'autre, je vous ai toujours dit la même chose. Je suis votre ancienne amie de la vie terrestre qui s'est désincarnée, il y a quelque (environ) cinq ans, et qui a été toujours avec vous pour vous enseigner, vous consoler et vous guider dans votre conduite.

Quand on parle de la mort comme étant la séparation, nous a-t-elle séparés ? N'ai-je pas été plus constamment, plus fidèlement, plus intimement avec vous qu'il fût jamais possible de l'être quand j'étais sur terre ? Donc, si cela est ainsi et vous savez que c'est vrai, pourquoi douteriez-vous qu'il pût en être ainsi de tous les mortels ? Car ce que l'un peut atteindre, est dans la mesure des pouvoirs latents de tous les êtres.

J'ai souvent regretté que vous n'ayez pas fait plus tôt le nécessaire, pour établir le Bureau au sujet duquel je vous ai si souvent écrit. Mais, peut-être, ai-je été trop impatiente. Les temps et les heures

propices ne nous sont pas révélés, pas même ici. Mais ils viendront et alors vous comprendrez.

Julia.

9° Fragment de la vie ici et de l'Au-delà

« Le fragment qui suit a été commencé le 12 avril 1897. Il n'a pas encore été achevé. » Je le joins ici principalement à cause....

La Vérité de la Vie : Ici et dans l'Au-delà. Par quelqu'un qui a vécu dans les deux mondes.

12 avril 1897. La vie à la naissance. — Quand, pour la première fois, l'homme se sent conscient de la vie, il est purement animal. Il peut avoir en lui le souffle de Dieu, mais sa conscience est limitée aux nécessités de sa nature animale. Il a faim et soif. Il a chaud ou froid, et, en dehors de ces choses, son état de conscience ne vaut pas la peine qu'on en parle. Il n'a pas même la vue telle que nous l'entendons. Car l'art de se servir de la vue n'est pas un sens inné. Nous voyons, mais nous ne comprenons pas ce que nous voyons jusqu'à ce que l'expérience nous ait enseigné comment il faut distinguer et comment adapter les formes avec les objets que nous voyons. — Il entend, mais tout ce qu'il entend, ce sont des bruits confus qu'il ne peut pas distinguer l'un de l'autre. Or, voilà ce qu'est la vie à l'enfant nouveau-né : Une sensation de faim et de froid, de chaleur, de soif, et la possibilité de souffrir quand sa peau est écorchée ou égratignée, avec une faible perception de la lumière et du son. Tel est le commencement de la vie dans ce monde pour lui, qui contient en elle une parabole et une allégorie.

Une parabole et une allégorie. — Car, ce que l'enfant avec ses cinq organes de sensation, ce que l'enfant avec sa conscience animale purement rudimentaire est à l'homme fait à Platon, à Shakespeare, à Newton ; l'homme fait, au degré le plus haut de son développement sur terre, est à l'homme, tel qu'il est capable de le devenir, quand il se dépouille de son corps et devient citoyen de l'autre monde. Tout ce que vous savez, sentez et comprenez n'est que le commencement des choses. Cela correspond exactement à la simple conscience du nouveau-né. C'est un commencement, un germe, une prophétie de choses qui seront la base et la fondation de ce qui est à venir.

Difficulté à expliquer. — Or, comme l'adulte qui a toute sa croissance, trouve qu'il est impossible d'expliquer les conceptions de la philosophie ou de la science à l'enfant au berceau, de même il est impossible, pour ceux d'entre nous qui ont atteint la vie de l'au-delà, de vous expliquer, de manière à vous faire comprendre, la vie plus complète qui s'étend devant la race humaine. Par conséquent, quand j'ai entrepris de vous dire la vérité concernant la vie terrestre et celle de l'Au-delà, je ne voulais pas dire que je pourrais vous dire toute la vérité, même telle que je la conçois, beaucoup moins que la vérité qui doit être perçue dans l'Au-delà. Car, nous n'atteignons jamais à la connaissance complète de toute la vérité. Tout ce que je puis vous dire est soumis à deux conditions : la première, aux limites de mes propres connaissances, et la seconde aux possibilités de vos propres connaissances pour la recevoir et la comprendre. Mais, quoique étant soumise à ces restrictions, je vais expliquer tout ce qui vous est utile et nécessaire, à savoir :

Les avantages du point de vue. — Je n'ai pas encore de révélations étonnantes à vous faire. Mais je pense que cela peut vous aider de savoir comment la vie nous apparaît à nous ; car telle qu'elle nous apparaît à nous, de même elle vous apparaîtra à vous. C'est toujours un avantage d'envisager le travail de la vie d'un point un peu distant ou en dehors de soi-même. — On est moins exposé à dévier de la ligne directe, quand on contemple le chemin que l'on a parcouru, d'un point déterminé en arrière vers le but qu'on veut atteindre. — On est toujours en danger de se tromper de chemin. On est exposé à manquer la route principale ou le passage, et à s'égarer dans des chemins de traverse qui ne conduisent nulle part. Le problème de la vie est assurément d'éviter la perte de temps, en s'égarant dans des « culs-de-sac », ou d'être mené dans des chemins détournés qui ne vous font pas avancer. En d'autres mots, ce que vous avez à faire, c'est de voir le point que vous voulez atteindre et de vous hâter avec persistance, d'y arriver.

Se préparer pour ce qui est à venir. — Il faut accumuler de la force pour des facultés qui seront employées. Il n'est d'aucune nécessité de dépenser la vie à développer un sens qui ne sera pas nécessaire ici après. Si vous aviez à passer votre vie sur mer, le devoir réel de ceux qui vous ont élevé, serait de

vous préparer pour la vie de marin. Et de même quand vous viendrez de ce côté, votre première pensée sera le temps que vous avez perdu dans le passé. Perte d'occasion, perte de force, perte de progrès, pour les conditions de la vie, l'objet de l'existence, et qui sont ici si différentes que pour beaucoup, la première impression est celle d'une déception. Ils ont dépensé leur vie à accumuler des trésors, et les dépôts faits ici, de ce côté, ne peuvent être retirés et ils sont perdus.

« J'objectai que cela était tiré de l'ancien texte, amasser des trésors que la vermine et la rouille ne corrompent pas ; là où des voleurs ne pénètrent et ne volent. »

La vieille, vieille histoire. — Oui, je sais, et si vous croyez que je vais vous dire des choses qui m'ont été dites plusieurs fois déjà, par ceux qui sont venus de ce côté, pour vous enseigner sur cela, vous vous trompez beaucoup.

« N'amassez pas pour vous-même des trésors que la vermine et la rouille peuvent corrompre et là où les voleurs peuvent s'introduire et voler. » C'est une maxime que vous avez entendue assez souvent mais y faites-vous attention ? Je dois seulement la répéter avec de nouvelles paroles et vous dire, que le témoignage de tous est le même. Ce sont les choses qu'on ne voit pas, qui sont éternelles; les choses invisibles qui ont seules de la valeur.

Concentration sur des choses qui durent après la mort. — Et mon but est d'insister, pour que vous concentriez la vie dans votre corps sur des choses qui dureront, après que vous serez passé dans l'Autre, et non sur celles qui cesseront d'être utiles après la mort.

13 avril. — Ce que j'ai écrit hier était une sorte de préface. Maintenant, je vais écrire sans arrêter juste ce qu'est mon message.

CHAPITRE I - De la vie ici

Ici la vie est de la sensation et de la conscience d'être. Et plus vous l'analysez et plus vous y revenez. La sensation et la conscience d'être sont les deux signes de la vie. Et ils continuent aussi longtemps que l'homme vit.

Or la sensation est une chose du mécanisme extérieur dans lequel l'esprit vit.

La préexistence de l'âme. — Ce que vous devez comprendre, c'est que l'âme précède la naissance du corps et continue après que le corps est dissout. Tout ce qui est nécessaire au corps, c'est un mécanisme à l'aide duquel, sous les conditions physiques, l'âme incarnée peut acquérir l'expérience nécessaire à son évolution. Les conditions de ce mécanisme sont la sensation et la conscience. La conscience est nécessaire dans certains cas qui ne sont pas continus avec la vie. Le mécanisme parfois continue de vivre, là où la conscience se manifestant par le corps, paraît être éteinte. Il n'y a, par exemple, aucune conscience d'existence pendant un profond sommeil, mais la vie continue. Et les sens sentent, même dans le sommeil. Ce que j'essaie de faire, c'est d'expliquer la vie. Et je dis quand j'ai commencé, la vie est de la sensation et de la conscience d'être.

Les deux signes de la vie. — Quand la sensation finit, la mort du corps commence. Il n'y a pas une telle chose qu'on appelle « la Mort », en aucun cas, dans le degré physique de son développement. Ce qui sera ci-après, j'en parlerai plus tard, mais pas maintenant. Ce que vous appelez « vie » est la sensation et un état d'être de conscience causée par le sens de la sensation.

« Je devins quelque peu impatient, ne voyant pas où elle voulait en venir ».

Ce que je dis est vrai, seulement votre esprit n'est rien moins que passif. Attendez et vous verrez ce que j'ai à écrire, vous êtes si sceptique. Ce que j'ai à vous dire me regarde. Et parce que vous ne savez pas ce que c'est, ce n'est pas une preuve que moi, je ne sache pas ce que c'est. Laissez-moi continuer.

L'âme avant et après la Mort. — Or, la vie ici, étant de la sensation communiquée à l'âme, au moyen de son mécanisme physique, que devons-nous penser de la vie avant et après ? Quand je dis avant, vous pensez aussitôt à la réincarnation. Mais ne vous laissez pas induire en erreur par des phrases que vous ne comprenez pas. Ce que je vous dis n'est pas « réincarnation », au sujet de laquelle je ne dis rien, mais c'est la « préexistence de l'âme ». Toutes les âmes sont éternelles, étant une partie de l'Essence Divine. Pour des raisons connues de Lui, qui s'étend sur toutes choses, Il a jugé essentiel que l'âme passât par l'exercice de la vie physique. C'est une partie des moyens à l'aide desquels l'âme atteint son évolution dernière. Il se peut que l'âme ait été incarnée avant. La loi est absolue, mais variée à l'infini. Je...

Ici cessa la communication...

Le 12 avril 1897

Professeur MOUTONNIER

N.-B. — Afin de ne rien changer au sens des communications faites par l'Esprit Julia, et de leur conserver leur caractère propre, la traduction en a été faite aussi littéralement que possible. (Note du traducteur.)

APPENDICE

Notes sur le secret de l'Au-delà dévoilé (Voir le message de Julia).

1) Par celui qui transmet

« Après avoir reçu le message de Julia, j'hésitai quelque temps pour savoir quel parti prendre. Sa déclaration, si précise, si positive et en même temps si admirable, me parut si surprenante que je ne crus pouvoir la publier, même appuyée par l'autorité de Julia. En pareille matière, je prends généralement conseil de Mme Besant ; mais Mme Besant était aux Etats-Unis. J'envoyai donc une copie de la communication telle que je l'avais reçue à M. Leadbeater, (à qui Mme Besant m'avait dit de m'adresser, pour toutes les questions sur lesquelles je désirerais être renseigné pendant son absence), lequel est bien connu comme étant l'auteur de remarquables écrits intitulés « Les aides invisibles ». J'en envoyai aussi une copie à M. G.H. Lock, de Hull, qui a fait depuis maintes années des études approfondies des choses occultes, en les examinant non sous le point de vue théosophique mais swedenborgien. En envoyant les copies, je leur demandai simplement leur opinion sur l'importance des communications ; ne voulant pas prendre sur moi la responsabilité de publier une déclaration d'une si grande portée, à moins d'y être encouragé par ceux qui étaient plus compétents que moi, sur de semblables sujets. — Suivent leurs réponses. »

2) D'un expert en Théosophie

M. Leadbeater écrivit ce qui suit :

Je vous remercie de m'avoir envoyé une copie des dernières lettres de Julia. Ses déclarations me semblent être parfaitement justes et je n'ai aucun doute sur les résultats qu'on pourrait en obtenir, en observant les moyens qu'elle indique. Vous obtiendrez probablement de semblables résultats presque immédiatement mais il faudrait, pour la plupart des hommes d'affaire, afin d'acquérir le contrôle nécessaire de leurs pensées, un temps beaucoup plus long qu'ils ne seraient disposés à y consacrer. Je suis d'accord avec Julia, sur diverses choses quoique s'il m'eût fallu donner de tels conseils, j'aurais insisté davantage sur la nécessité pour les expérimentateurs, de se soumettre eux-mêmes d'abord à une morale sévère ; afin de ne pas faire un mauvais usage de leurs pouvoirs, quand ils l'auraient acquis. Mais, je suppose qu'elle considère cela, comme un fait acquis. Pourriez-vous lui demander de vous dire quel est le sort terrible qui est réservé à ceux qui cherchent à acquérir de tels pouvoirs, pour en faire un mauvais usage ?

«Je pense aussi que ce qu'elle dit concernant l'état de passivité absolue peut être mal interprété. Je sais parfaitement ce qu'elle veut dire, mais je doute que ce soit l'expression propre à employer. Elle peut être prise pour signifier l'état du médium — comme un simple instrument dont les fils peuvent être enlevés par le moindre souffle qui passe ; tandis qu'elle veut dire qu'un homme doit conserver son esprit en parfait repos, alors que sa conscience alerte et éveillée, s'unit à tout ce qui est dans l'Au-delà et au-dessus de l'intelligence. Elle le démontre en faisant remarquer que, même à l'état de passivité, la pensée doit être fermement concentrée et le cœur et l'âme doivent s'unir dans un désir ardent et défini.

«L'expérience m'a enseigné à attacher plus d'importance qu'elle ne le fait au célibat, au végétarisme et à l'abstention de l'alcool. J'admets avec elle qu'il est hors de doute, qu'un homme doit avoir soin de sa santé mais je suis d'avis qu'il doit ? S'en servir et la contrôler — et ne pas se laisser dominer par ses passions. Et je crains que, à moins que l'homme n'ait développé sa nature morale et ne soit parvenu à subjuguier complètement ses désirs et ses passions — à moins qu'il ne soit absolument pur de cœur et d'esprit — il y aurait grand danger pour lui qu'il ne cède à la tentation de se servir de ses pouvoirs mentaux dans un but personnel, et que cela ne dégénère en ce que les Orientaux nomment « la magie noire ». — Quant aux méthodes qu'elle suggère, elles sont bonnes de même que ses conseils sont sages ; mais je pense qu'il serait nécessaire d'insister davantage sur les qualités morales.»

3) D'un disciple de Swedenborg

M. Lock répondit à la question qui lui fut soumise : il y a deux points qui me paraissent être incorrects.

Le premier concerne la différence de «focus» qui est inexacte, excepté pour ce qui touche aux esprits dans des corps astrals, physiques élémentaires, ou les doubles des plans inférieurs. Aucun changement dans le « focus » optique ne pourrait rendre un pur esprit visible.

Je ne crois pas dans « la supervision perpétuelle » dans le sens suggéré par Julia. De bons esprits sortent vite de leur plan « astral » abandonnant «le mauvais »avec lequel il n'est pas à désirer de s'associer. Sous les conditions «normales », les esprits sont aussi inconscients de notre présence que nous le sommes de la leur ; cela tient à la différence du plan des substances dont sont composées les deux espèces de corps.

Le reste de sa communication me paraît être tout à fait bien ; et je suis très content de voir qu'elle accorde tant d'insistance, sur l'importance qu'il y a de ne jamais perdre le contrôle de ses facultés.

Potentiellement, nous sommes tous clairvoyants. Mais toutes les conditions sociales sont contraires au développement de cette faculté. Et puis, aussi, la constitution exerce une grande influence, j'en suis absolument certain. Ceux qui sont nés sous le signe passif du zodiaque, comme le Cancer, les Poissons, et la Vierge (ce dernier étant le vôtre), sont beaucoup plus susceptibles psychiquement que les autres. (Notre planète dominante est dans le Cancer et des neuf planètes, six se trouvent dans les signes passifs, dans votre horoscope. Vous avez donc des capacités dans cette direction.)

Quant au reste, tout cela n'est rien de nouveau, et est parfaitement correct. La connaissance nous en est venue depuis les temps anciens par les Rose-croix et d'autres et a été exprimée sous différentes formes. Je possède déjà — et ai possédé depuis longtemps — un exposé clair de ces phénomènes et aussi beaucoup de choses que Julia ne vous a pas dites. C'est le procédé adopté, dans cette intention et ce but, par les médiums, « qui se sont développés eux-mêmes ». C'est « en partie » le Yoga pratiqué par les théosophes. Julia a dit la vérité dans la forme la plus simple et qui soulève le moins d'objections. Vous ne devez avoir aucune objection ni la moindre crainte de la publier. De plus, il y a une chose bien certaine ; le petit nombre de ceux qui vont faire l'essai du procédé ne réussiront pas ; les conditions de la vie y sont contraires. Un petit nombre, qui peut par là devenir utile, restera dans l'expectative de cette information.

« C'était là en effet une confirmation et un encouragement qui me décidèrent à publier le message de Julia ; laissant à mes lecteurs le soin de vérifier par eux-mêmes la vérité de la déclaration qu'elle a faite. Je n'ai pas encore eu le temps d'en faire l'expérience. Dès que j'en aurai le loisir et l'occasion, j'en ferai l'essai. J'espère que ceux de mes lecteurs qui en feront l'expérience, voudront bien m'informer des résultats qu'ils auront obtenus. »

La réponse de Julia

Après avoir reçu cette communication de M. Leadbeater, je demandai à Julia ce qu'elle en pensait. Elle me répondit ce qui suit :

1) A M. Leadbeater

« En ce qui regarde la prudence de M. Leadbeater, je pense qu'il vaut mieux laisser mon message tel qu'il est, persuadé qu'il sera de mon avis quand j'aurai fini. Il n'y a rien à gagner, à prévenir d'un danger que vous sentez être trop attrayant.

« Personnellement, je ne pense pas que le danger auquel il est fait mention est réellement si grand. Qu'il soit réel, je n'en doute pas ; vous savez qu'il y a de la vérité dans la possibilité, mais ces choses sont sous le contrôle d'une plus haute puissance. L'occasion de matérialiser les doubles n'est pas donnée à l'humanité sans restriction ; c'est permis à des esprits élevés, mais ce n'est pas une puissance dont quiconque peut faire usage. Vous savez combien j'aspire à la vie la plus élevée, et combien je serais triste si l'on disait quelque chose qui pût la dégrader ou la dépraver ; mais je ne crois pas que

l'avertissement soit nécessaire.

« Si vous admettez l'avis de M. Leadbeater, vous devez lui dire que j'ai toujours reconnu qu'il y a de grands dangers dans la communion avec les invisibles et si quiconque pense de s'adonner à de telles communions, dans un but quelconque, qu'il aurait honte d'avouer devant tous, il vaudrait mieux pour lui de ne pas s'en occuper ; car ce sera ouvert à tous les yeux dans l'autre monde, de même qu'il en est ainsi aux yeux des esprits. C'est là tout ce que j'ai à dire concernant cela.

« Je ne nie pas que je pratique de l'ascétisme puisse, en ce que l'exercice est une coutume, aider la manifestation, mais toute privation physique qui vous rappelle votre existence physique entraîne plus de perte que de gain.»

2) A M. Lock

Quant aux critiques de M. Lock, elle écrivit : « En ce qui concerne le focus, je crois comprendre ce que signifie ce point de l'objection. Et jusqu'à un certain point, je suis d'accord avec lui. Mais je pense que quoique ma déclaration soit trop absolue, étant universelle, la sienne restreindrait trop la vérité. Par exemple, il n'existe pas de focus dans le sens strict du mot, capable de révéler les Invisibles aux yeux de l'esprit de l'homme. Cependant il y a un détachement de l'esprit, de la matière, qui le rend susceptible de devenir conscient de l'existence d'esprits incarnés ou désincarnés qui étaient invisibles avant.

« Quoique je ne nie pas qu'il y ait beaucoup de choses cachées à nos yeux, nous avons cependant une plus grande portée de vision que vous. Je me souviens, que quand je me suis désincarnée, cette recrudescence de la faculté de voir des esprits parmi les hommes, était quelque chose de nouveau ajouté à ce que j'avais vu auparavant. Je n'ai pas perdu ce don, mais l'ai plutôt développé. J'éprouve de la difficulté à expliquer comment la loi opère. Mais de cela vous pouvez être tout à fait certain. Votre vie est ouverte aux yeux de ces esprits invisibles qui sont autorisés à voir ce que vous pensez et à entendre ce que vous dites. — Vous êtes entouré, par un nombre de témoins beaucoup plus grand que vous ne vous l'imaginez. Ils — mais pourquoi essayer de vous persuader quand vous verrez bientôt vous-même ?

« Mais je ne crois pas qu'il ait raison au sujet des communications qui ne sont possibles que dans les plans inférieurs. — Nous trouvons une si grande difficulté à vous faire comprendre que nous ne sommes pas restreints par des limites. Là où je suis, est la vie, et la vie dont l'amour est la respiration vitale. L'élément divin peut et doit survivre aux difficultés de communiquer même avec des personnes sur terre. Mais il n'est pas nécessaire d'aller au « Borderland » (dans l'Au-delà) pour des analogies. Si vos saints et vos sages peuvent converser avec des sauvages et des imbéciles, sans perdre de leur sainteté ou de leur sagesse, pourquoi ne pouvons-nous pas ? Il y a une plus grande différence de plan, entre un homme bon et un homme méchant qu'il n'en existe entre l'incarnation et la désincarnation.

Prof. C. MOUTONNIER.

TABLE DES MATIERES

PREFACE.....	2
PREMIÈRE SERIE	5
1° En passant le seuil	5
2° Les surprises de la nouvelle vie	7
3° De la félicité du Ciel	9
4° Pleurant les morts !.....	10
5° La loi du développement spirituel.....	11
SECONDE SÉRIES.....	14
1 ° Après avoir passé le seuil.....	14
2 ° La vie dans l'au-delà !	19
3° Concernant la divinité de Notre Seigneur.	23
4° Comment donner plus de lumière	25
5° L'emploi et l'abus des communications spirites	30
6° La porte ouverte au Secret dévoilé.....	36
7° Perdre et trouver son âme.....	41
8° Mots d'adieu	44
CHAPITRE I - De la vie ici.....	49
APPENDICE	50